

















ŒUVRES  
DE  
SAINTE THÉRÈSE

---

TOME PREMIER

Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même

~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — PARIS.  
~~~~~

8-7-1739

VIE

DE

**SAINTE THÉRÈSE**

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

TRADUITE

SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

**LE P. MARCEL BOUIX**

De la Compagnie de Jésus.

---

DIX-SEPTIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN ET AUGMENTÉE

PAR

**JULES PEYRÉ**



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. CABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

—  
1916

Sur le rapport favorable des examinateurs, nous permettons l'impression.

Paris, le 31 Juillet 1903.

G. LEFEBVRE,

Vic. gén.

## PRÉFACE

---

Les écrits de sainte Thérèse ont reçu des éloges incomparables : éloges de l'Église, qui, dans sa liturgie, invite les fidèles à « se nourrir de leur céleste doctrine <sup>1</sup> » ; éloges des souverains Pontifes que Léon XIII résumait, il y a vingt ans, lorsqu'il disait : « Les ouvrages de la grande Thérèse contiennent une certaine force plus voisine du ciel que de la terre, une force merveilleusement efficace pour la réforme de la vie, en sorte qu'ils sont lus avec fruit non seulement par ceux qui s'appliquent à la direction des âmes ou qui aspirent à une éminente sainteté, mais encore par tout homme qui s'occupe un peu sérieusement du salut de son âme <sup>2</sup>. »

En France, depuis un demi-siècle, ces ouvrages se lisent dans la traduction du P. Marcel Bouix, traduction dont le succès, considérable au début, ne

1. Oraison pour la fête de sainte Thérèse.

2. Bref du 17 mars 1883 adressé au P. M. Bouix.

s'est pas démenti. L'élan qu'elle a donné à la piété des fidèles envers la sainte est un beau témoignage en faveur de l'auteur. Avant d'expliquer pourquoi un de ses frères en religion a eu pourtant la hardiesse de retoucher son œuvre et d'offrir au public une édition revue et augmentée de la *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, nous croyons utile d'esquisser l'histoire de ce livre, le premier qu'ait composé la sainte, le plus considérable et peut-être aussi le plus riche en enseignements de toute sorte.

\*  
\* \*

Sainte Thérèse ne donna pas de titre à son manuscrit. Celui qu'il porte aujourd'hui n'est pas absolument exact et demande une explication : Au sens strict du mot, ce livre ne mérite pas le nom de *Vie*, puisqu'il s'arrête à l'année 1565 et ne raconte aucun événement des dix-sept dernières années, les plus agitées et les plus fécondes. On y chercherait vainement un ordre chronologique. Ceux qui, avec les seules indications de la sainte, ont essayé de préciser quelques dates savent combien il est difficile d'arriver, sur beaucoup de points, à une détermination certaine. Les nombreux personnages dont il est fait mention ne sont pas désignés plus clairement ; deux seulement sont nommés : saint François de Borgia et saint Pierre d'Alcantara. Les menus détails que nous voudrions aujourd'hui voir en pleine lumière n'étaient

pas alors nécessaires au but de l'ouvrage. La sainte les laisse dans l'ombre, se proposant uniquement de manifester les voies par lesquelles Dieu avait conduit son âme.

Cette *Vie* a donc un caractère spécial qui la distingue des histoires du même nom. Elle est avant tout le récit des grâces merveilleuses, des faveurs extraordinaires accordées à sainte Thérèse jusqu'à l'âge de cinquante ans. Elle retrace le portrait de l'intime de son âme plutôt que le tableau de ses actions extérieures. Elle peint au vif ses angoisses cachées et profondes aussi bien que ses ravissements extatiques; elle est un chant de reconnaissance et d'amour, et, pour employer ses expressions, « le livre des miséricordes du Seigneur ».

On connaît les circonstances qui donnèrent lieu à cette autobiographie. Étonnée des phénomènes extraordinaires qui, vers 1555, commencèrent à accompagner son oraison, la sainte craignit un artifice diabolique. Les premiers directeurs consultés partagèrent ses appréhensions. D'autres, au contraire, reconnurent l'action divine. L'un d'eux toutefois voulut qu'elle demandât à cinq ou six hommes éclairés lumière et conseil. Après quelques jours de réflexion, ceux-ci déclarèrent qu'elle était le jouet du démon. Dans Avila cette affaire ne tarda pas à s'ébruiter : sur plusieurs lèvres courut bientôt le nom de Madeleine de la Croix, dont le triste souvenir hantait encore les imaginations; on proposait d'exorci-

ser la nouvelle illuminée; les confesseurs eux-mêmes ne consentaient que difficilement à l'entendre.

Un moyen restait à la sainte : bien faire connaître l'état de son âme et les chemins par lesquels Dieu la menait. Déjà une voix intérieure lui disait d'écrire une relation complète de toute sa vie. Mais elle attendait un ordre formel de ses directeurs. D'après les historiens modernes de la sainte, cet ordre lui aurait été donné par un dominicain, le P. Ybañez <sup>1</sup>. Commencé à Avila en 1561, le travail était achevé au mois de juin 1562, à Tolède, chez Louise de la Cerda.

Ce premier manuscrit n'existe plus aujourd'hui. Qu'est-il devenu ? On l'ignore. On sait seulement qu'il n'était pas distribué en chapitres et que la division actuelle fut demandée à la sainte par son confesseur <sup>2</sup>. Vers la fin de 1562, le P. Garcia de Toledo lui ordonna de raconter « la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila et beaucoup d'autres choses », qui n'étaient pas contenues dans la première relation <sup>3</sup>.

1. Les premiers historiens ne mentionnent pas le P. Ybañez. D'après Ribera (liv. IV, ch. vi), ce serait le P. Garcia de Toledo, dominicain, qui aurait donné cet ordre : *por mandado del padre fray Garcia de Toledo*. D'après Yepès (liv. III, ch. xviii), la sainte aurait reçu un simple conseil du P. García de Toledo et d'un Inquisiteur qui était alors de passage à Avila. Le seul, à notre connaissance, qui cite le P. Ybañez est le P. Dominique Bañès, dans sa déposition pour la béatification de sainte Thérèse. Encore ne parle-t-il pas d'un ordre formel, mais d'une permission, *licencia*. (*La Fuente*, II. Appendices; seccion quarta. Num. 1.)

2. Yepès, *Vie de sainte Thérèse*, liv. III, ch. xviii.

3. Prologue des *Fondations*.

Plusieurs mois s'écoulent et les angoisses de la sainte ne sont pas dissipées. Elle va trouver un inquisiteur, don Soto de Salazar, qui était de passage à Avila. Celui-ci la rassure; mais pour la tranquilliser davantage, il lui conseille de rédiger, avec le récit de sa vie, un exposé de ses états d'oraison et de l'envoyer au maître Jean d'Avila, homme fort éclairé sur ces matières <sup>1</sup>. Elle obéit. Le manuscrit est porté à l'apôtre de l'Andalousie par Louise de la Cerda. Mais comme on tarde à le lui remettre, la sainte s'en plaint dans une lettre du 18 mai 1568 : « Si le dépôt est encore entre vos mains, envoyez-le sans délai, je vous en supplie. Ce retard m'a véritablement peignée; je pense que le démon en est cause. » Huit jours après, nouvelle lettre : « Je ne voudrais pas que le maître Avila mourût sans voir mon manuscrit; ce serait un grand malheur. Il a envie de le voir et le lira aussitôt qu'il le pourra. » Le 23 juin, la commission était faite, puisque la sainte écrivait : « Souvenez-vous, Madame, qu'en vous confiant mon livre, c'est mon âme que je vous ai confiée. Hâtez-vous de me le renvoyer au plus tôt et par une voie sûre; mais ayez soin qu'il revienne accompagné d'une lettre de ce saint homme. » Cette lettre, datée du 15 septem-

1. Relation au P. Rodrigue Alvarez. (Voir à la fin du volume, p. 582.) D'après le P. Gratiien, d'autres confesseurs et de nombreux amis auraient dit à sainte Thérèse la même chose (*Dilucidario*, cap. III). En deux endroits de sa *Vie* (p. 101, 144), la sainte répète que plusieurs lui ont imposé cet écrit.

bre 1568, arriva bientôt pour consoler sainte Thérèse, qui répondit à Louise de la Cerda le 2 novembre : « Au sujet du livre, vous avez négocié on ne peut mieux; aussi ai-je oublié sur-le-champ toutes les petites fâcheries que vos lenteurs m'avaient causées. Le père maître Jean d'Avila m'écrit au long; il est content de tout; il dit seulement qu'il faut développer davantage certaines choses et changer quelques expressions; cela est facile <sup>1</sup>. »

Les théologiens et les directeurs de la sainte qui virent le manuscrit lui décernèrent les mêmes éloges. Le trouvant plein d'excellents avis pour la vie spirituelle, ils en ordonnèrent une transcription <sup>2</sup>. Cette dernière rédaction, écrite en entier de la main de Thérèse, est très probablement l'autographe qu'on possède aujourd'hui.

Déjà du vivant même de la sainte, plusieurs copies en furent faites. M<sup>gr</sup> Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, se procura la première et la remit à doña Maria de Mendoza, sa sœur. La duchesse d'Albe en obtint une, grâce au P. Barthélemy de

1. Voir la lettre du bienheureux, p. 536. Le P. Gratien cite en entier cette lettre dont il a, dit-il, entre les mains, l'original. Il raconte qu'avant de faire parvenir son travail au bienheureux Jean d'Avila, la sainte le communiqua à François de Salcedo, son ami et plus tard son confesseur. (*Dilucidario*, cap. III et IV.)

S'il en est ainsi, la lettre d'envoi qui fait suite au manuscrit de la *Vie*, et dont le destinataire serait le P. Ybáñez, selon les uns, le P. Garcia de Toledo, selon les autres, n'aurait-elle pas été adressée à François de Salcedo?

2. Relation au P. Rodrigue Alvarez, p. 583.

Medina, à qui sainte Thérèse avait confié son livre. Le bruit en vint jusqu'à la princesse d'Eboli, qui fit tant par ses prières et ses menaces que le manuscrit lui fut enfin prêté. Elle ne le garda pas pour elle seule et le laissa courir de main en main. On en parla beaucoup. L'Inquisition s'émut et le fit déférer à son tribunal (mai 1575) <sup>1</sup>.

Dès qu'elle apprit à Véas cette grave nouvelle, la sainte envoya le livre au P. Bañès. Celui-ci le remit lui-même aux inquisiteurs de Madrid et fut nommé censeur avec Ferdinand del Castillo, comme lui de l'ordre de Saint-Dominique. Bientôt il rédigeait une sentence approbative <sup>2</sup>.

Mais l'Inquisition garda le livre près de douze ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où la vénérable mère Anne de Jésus alla fonder le couvent de Madrid (oct. 1586). A cette époque des démarches furent faites auprès du grand Inquisiteur. On apprit alors que le manuscrit avait été examiné, approuvé et que son impression serait favorablement accueillie. Aussitôt la mère Anne de Jésus se mit en quête des autres écrits de la sainte, qui étaient dispersés un peu de tous les côtés. Elle les remit au P. Louis de Léon, de l'ordre des Augustins, qui fut chargé par le conseil royal de les revoir et de les publier <sup>3</sup>.

1. D'après le P. Gratien, la princesse d'Eboli aurait elle-même dénoncé le livre à l'Inquisition. (*Dilucidario*, cap. iv.)

2. Déposition juridique du P. Bañès. (Voir à la fin du volume cette approbation, p. 543.)

3. La Fuente (*Introduccion al libro de su Vida*, 5) croit que, pour

Ils parurent, avec le livre de la *Vie*, à Salamanque, chez Guillaume Foquel, en 1588 <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Treize ans plus tard (1601) on lisait la première

l'impression de la *Vie*, Louis de Léon ne se servit pas de l'original mais d'une copie, qui était aux mains de la duchesse d'Albe. Cette assertion semble contredite par Louis de Léon lui-même dans son épître dédicatoire placée en tête du livre (*La Fuente*, I, p. 19); par Manrique (*Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. IV, ch. xii) et par le P. François de Sainte-Marie (*Cronicas*, t. I, ch. xxxv, p. 874, 2<sup>e</sup> colonne). Ces trois écrivains affirment que Louis de Léon eut sous les yeux les originaux, sans en excepter celui de la *Vie*.

Ce précieux manuscrit est conservé dans la chapelle des reliques de l'Escorial.

1. Cette édition princeps a pour titre : *Los libros de la madre Teresa de Jesus : un tratado de su Vida, otro del Camino de Perfeccion, otro llamado Castillo espiritual o las Moradas* (in-4<sup>o</sup>).

Voici dans l'ordre chronologique les principales éditions qui suivirent : Naples, 1594 (3 vol. in-4<sup>o</sup>); Madrid, 1597; Bruxelles, 1610 (cette édition publie pour la première fois les *Fondations*); Valence, 1613; Madrid, 1615, 1622; Saragosse, 1623; Anvers, 1630 (3 vol. in-4<sup>o</sup>, Moreto, riche édition, dite de la Palma, dédiée au duc d'Olivarès, plus complète que les précédentes); Madrid, 1661, 1670.

Les éditions suivantes contiennent outre les autres œuvres des Lettres de la sainte : Bruxelles, 1674 (4 vol. in-4<sup>o</sup>, Foppens, bonne édition); Madrid, 1771-1778 (6 vol. in-4<sup>o</sup>, Doblado), autre édition en 1793; Paris, 1841 (1 vol. in-8<sup>o</sup>), *Obras escogidas* dans le *Tesoro de escritores misticos*, publicado bajo la direccion de don Eugenio de Ochoa; Madrid, 1851 (6 vol. in-4<sup>o</sup>, Castro Palomino).

Enfin l'édition de don Vicente de la Fuente : *Escritos de Santa Teresa*, 1861-62 (2 vol. gr. in-8, Madrid, Rivadeneyra).

Pour la *Vie*, le fac-simile du ms. de l'Escorial a été publié par la société photo-typographique avec le texte en regard et des notes de la Fuente, Madrid, 1873.

Autre édition de la Fuente : *Obras de Santa Teresa*, Madrid, 1881 (6 vol. in-8<sup>o</sup>, Compañia de Impresores y Libreros del Reino).

Édition populaire : *Vida de la santa madre de Jesus*, Madrid, 1897 (1 vol. in-12, Apostolado de la prensa).

traduction française de cet ouvrage. L'auteur était Jean de Brétigny, prêtre, dont le nom restera inséparable de l'établissement des Carmélites déchaussées en France. Elle est très fidèle, aussi littérale que possible; mais le style, par ses formes surannées, en rend la lecture laborieuse<sup>1</sup>. Ce même défaut se retrouve dans les traductions d'Élisée de Saint-Bernard (1630), de Personne (1644), du P. Cyprien de la Nativité (1644) et d'Arnauld d'Andilly (1670). On constate de plus, chez ce dernier, plusieurs suppressions et des traces manifestes de l'esprit janséniste. L'abbé Chanut (1681) n'a pas une forme plus attrayante.

En 1852 parut la traduction du P. Marcel Bouix<sup>2</sup>. Pour beaucoup de lecteurs ce fut comme une révélation; ils y trouvaient un charme, une onction que les traductions précédentes n'avaient pas au même degré; la grande réformatrice du Carmel leur apparaissait en quelque sorte sous un jour nouveau. Les éditions succédèrent bientôt aux éditions; le

1. Jean de Brétigny eut comme auxiliaires dans ce travail les pères chartreux de Bourgfontaine. Ceux-ci ont dû même passer quelque temps pour les seuls traducteurs. Car nous lisons dans un extrait du privilège du roi, du 22 décembre 1600 : « Par grâce et privilège du Roy, il est permis à Guillaume de la Nouë, Libraire Juré en l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer ce présent livre intitulé : *Les trois Livres de la Mère Térése de Jésus, l'un de sa vie, le second intitulé le Chemin de Perfection, et le troisième le Chasteau, ou Demeure de l'âme, nouvellement traduits d'espagnol en français, par les vénérables Religieux de la Chartreuse de Bourg-Fontaine.*

2. Paris, 1852 (1 vol. in-8°, Julien Lanier).

chiffre des exemplaires vendus par la seule librairie Lecoffre s'élève aujourd'hui à près de trente mille.

Le mérite du style suffit-il à expliquer ce succès ? Nous ne le croyons pas. Avec le talent d'écrivain le P. Bouix avait le don d'inspirer l'amour de la sainte dont il était lui-même profondément pénétré. Noble et élégante, sa traduction est animée d'un souffle qui entraîne.

Pour en apprécier le mérite, il faut faire soi-même un essai sur quelques chapitres de la *Vie*. Rarement on pourra modeler la phrase française sur la phrase espagnole. La pensée de sainte Thérèse ne sera exactement rendue qu'à la condition d'être ici ou là complétée. Qui voudrait donner une traduction absolument littérale n'obtiendrait qu'une langue dure et même incorrecte. Le P. Bouix a vaincu ces difficultés. Dans un style facile, riche, harmonieux, il fait revivre la physionomie de la sainte. Il nous plaît et nous charme, même quand on sait que sa phrase n'est pas toujours la reproduction littéralement adéquate de l'espagnol. Persuadé qu'on ne pouvait prétendre à cette scrupuleuse fidélité, il s'est appliqué à rendre dans toute sa plénitude la pensée de la sainte en un langage coulant, où rien n'apparaît de ce qu'un bon juge, don Vicente de la Fuente, appelle les formes elliptiques et familières de l'original.

Mais le P. Bouix est-il resté dans de justes limites ? Son admiration pour sainte Thérèse et son ardent désir de la montrer aux autres telle qu'il la compre-

nait lui-même, ne l'ont-ils pas entraîné au delà? On le lui reprochait de son vivant, on le répète encore aujourd'hui. De fait, en plus d'un endroit, sa phrase déborde la pensée de la sainte. Emporté par le mouvement du récit, il ajoute une, deux épithètes, une ou plusieurs incidentes, des formules exclamatives, qui étendent le sens du texte et souvent le mettent mieux en saillie. On lui sait gré de ces additions, quand elles éclairent un passage obscur ou servent de transition nécessaire. Mais que de fois on regrette la forme concise, le tour pittoresque, l'accent bref et énergique de l'original! Pourquoi, sans avertir, se permettre de légères suppressions? Pourquoi ne pas serrer ici ou là le texte de plus près, en visant à une exactitude plus rigoureuse?

Des amis du P. Bouix, désireux de perfectionner une œuvre qui a déjà fait tant de bien et qui peut en faire beaucoup encore, ont pensé qu'il serait possible d'éliminer ou du moins d'atténuer ces défauts, sans modifier le caractère fondamental de l'ouvrage. Dans ce but un sérieux travail de revision a été entrepris. Grâce à l'édition critique de don Vicente de la Fuente et grâce au fac-simile du manuscrit original, nous avons pu confronter la traduction du P. Bouix avec le vrai texte de la sainte <sup>1</sup>. Les passages, peu nombreux, dont le sens n'avait pas été bien saisi,

1. Quelques inexactitudes ont échappé à don Vicente de la Fuente. En comparant avec le fac-simile du manuscrit le texte qu'il met en regard, on remarque plusieurs fautes de transcription

ont été mieux traduits ; les additions inutiles supprimées ; les rares omissions restituées. Quelques tournures un peu trop solennelles et d'un style démodé ont fait place à des expressions plus justes et plus simples.

Nous n'avons pas signalé au fur et à mesure toutes les retouches importantes. De pareilles indications auraient rendu trop laborieuse la lecture de l'ouvrage. Ceux qui ont encore présent à l'esprit le texte de l'édition précédente remarqueront vite ce qu'il y a de neuf dans celle-ci.

Ces améliorations, croyons-nous, n'auront pas défiguré le travail du P. Bouix. Ses amis y retrouveront ce qu'ils aimaient : un style élégant et facile, une phrase harmonieuse, un ton noble et digne, un accent ému, mais avec plus d'exactitude et de concision.

Signalons quelques modifications de peu d'importance.

Nous n'avons pas adopté l'orthographe du P. Bouix pour le nom de la sainte. Il a écrit *Térèse* selon la forme espagnole ; en cela il s'est conformé aux premiers traducteurs qui retranchaient l'*h*. Parmi eux cependant le désaccord s'introduisit bientôt : les uns l'ajoutaient, les autres la supprimaient ; et vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus qu'une manière d'écrire *Thérèse*, celle que nous avons aujourd'hui. La tentative du P. Bouix

n'a pas réussi. De nos jours comme il y a cinquante ans, livres et revues portent Thérèse avec une *h* ; les exceptions sont très rares. Quelle que soit l'origine de l'espagnol *Teresa*, quelque fautive que paraisse aux étymologistes l'orthographe française de *Thérèse*, nous aimons mieux suivre l'usage qui a prévalu.

Nous ne pensons pas qu'on regrette les sommaires composés par le P. Bouix et mis en tête des chapitres. Nous leur avons préféré ceux que la sainte a écrits de sa propre main. Quoique moins complets, ils ont plus de simplicité, plus de grâce et de saveur. A cause de certaines formules élogieuses qu'on y trouve, des historiens ont cru qu'ils étaient, dans plus d'un détail, l'œuvre des éditeurs. Mais l'examen attentif de l'autographe prouve le contraire : on reconnaît partout l'écriture de sainte Thérèse<sup>1</sup>.

Aucune retouche importante n'a été faite aux précieuses notes historiques du P. Bouix. A peine a-t-on relevé çà et là quelque inexactitude ; peu d'endroits ont exigé des détails complémentaires. Les pages si intéressantes, consacrées aux parents de la sainte, sont reproduites à peu près intégralement.

1. Plusieurs mots sont raturés aux ch. xviii et xx. Par humilité la sainte a dû donner ces coups de plume, ou peut-être le P. Dominique Bañès. Comme on le verra plus loin, celui-ci a corrigé quelquefois le manuscrit.

Nous faisons suivre la *Vie* de deux approbations célèbres : l'une est du bienheureux Jean d'Avila, l'autre du P. Dominique Bañès. Le second de ces deux documents est traduit en français, croyons-nous, pour la première fois.

A la fin du volume nous publions quatre *Relations*, qui nous ont paru comme le complément obligé de la *Vie*. Ces confidences intimes, adressées par la sainte à ses confesseurs, achèveront de révéler sa grande âme et la feront mieux aimer. Les récits qu'elles contiennent et les faveurs qu'elles exposent se rapportent à la période embrassée par le livre de la *Vie*. Il n'y a pas de doute pour les deux premières qui datent de 1560 et 1562. Les deux autres, bien qu'écrites en 1575, c'est-à-dire dix ans après la composition de la *Vie*, sont aussi à leur place dans ce volume, d'où nous avons exclu, autant que possible, les faits postérieurs à l'année 1565. En effet, presque tous les événements que la sainte raconte au P. Rodrigue Alvarez, dans ces deux relations, précèdent cette date; et parmi les grâces extraordinaires qu'elle explique, nous n'en voyons pas qui ne soient déjà exposées dans la *Vie*.

Une table analytique et alphabétique des matières nous a été demandée. Elle a semblé utile, à la fin d'un ouvrage où la sainte, avec une grâce charmante, s'abandonne à de nombreuses digressions. Aidé par cette table, le lecteur retrouvera

plus facilement les pensées qui auront fait du bien à son âme et reviendra plus volontiers à un livre qui mérite d'être relu et souvent consulté.

Dans ce travail nous avons eu des auxiliaires dévoués, à qui nous attribuons ce qu'il a de meilleur. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'expression de notre profonde reconnaissance. Daigne sainte Thérèse les récompenser, bénir l'œuvre entreprise et seconder son achèvement.

En la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet 1903.  
'S Heeren Elderen près Tongres (Belgique).

JULES PEYRÉ.

## DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Voulant fidèlement observer les constitutions du pape Urbain VIII, je déclare ne revendiquer pour le commentaire historique, ajouté aux Oeuvres de sainte Thérèse, que la foi qu'on accorde au témoignage d'un homme, par lui-même sujet à se tromper.

VIE  
DE  
SAINTE THÉRÈSE

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

---

AVANT-PROPOS

---

IHS

J'ai reçu l'ordre d'écrire la manière d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée; on me laisse en même temps pleine liberté d'entrer dans les plus grands détails. J'aurais voulu être également libre de révéler, dans tout leur jour, mes grands péchés et les infidélités de ma vie<sup>1</sup>. Mon âme en eût éprouvé une joie bien vive!

1. Les exagérations de l'humilité de la sainte ont été expliquées par ses deux meilleurs historiens, Ribera et Yepès. Mais après le procès de canonisation, la démonstration de son innocence devient encore plus facile à faire.

Dans sa bulle du 12 mars 1622, Grégoire XV s'exprime ainsi : « Entre toutes les vertus dont le Seigneur avait orné son épouse, sa pureté sans tache brilla du plus vif éclat. Elle la cultivait avec tant de soin, que non seulement elle observa jusqu'à la mort le vœu de virginité qu'elle avait fait dès sa plus tendre jeunesse, mais encore qu'elle conserva *exempte de toute tache, une angélique pureté de corps et de cœur.* »

« *Inter ceteras ejus virtutes, quibus quasi sponsa a Deo ornata mirifice excelluit, integerrima effulsit castitas, quam adeo eximie coluit, ut non solum propositum virginitatis servandæ a pueritia conceptum usque ad mortem perduxerit, sed omnis expertem maculæ angelicam in corde et corpore servaverit puritatem.* »

A ce témoignage ajoutons celui d'un autre souverain Pontife, Ur-

Mais loin de céder à mon désir, on m'a commandé sur ces aveux une extrême réserve. Ainsi je conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, celui qui me lira, de se souvenir tou-

bain VIII. Lorsqu'on lui présenta le premier office imprimé en l'honneur de sainte Thérèse, avec ces paroles à la fin de la sixième leçon : « Le Seigneur la comblait de ses célestes dons avec tant de largesse que souvent, avec un profond soupir, elle le conjurait de mettre une mesure à ses bienfaits divins, et de ne pas perdre sitôt le souvenir de ses crimes : *Eam divinis charismatibus tam liberaliter locupletabat Dominus, ut sæpius exclamans peteret beneficiis in se divinis modum imponi, nec tam celeri oblivione scelerum suorum memoriam aboleri* » ; Urbain VIII, de crainte qu'aux yeux des âmes simples, Thérèse ne parût une pécheresse, prit la plume et effaça d'un trait cette expression : *Scelerum suorum* (de ses crimes), et de sa main y substitua celle-ci : *Culparum suarum* (de ses fautes), comme nous le lisons aujourd'hui dans le bréviaire romain; et il prononça alors ces paroles mémorables : « Sainte Thérèse n'a jamais commis de péchés mortels; il ne convient donc pas que les saintes exagérations de son humilité deviennent pour les fidèles une occasion de soupçonner qu'elle se soit jamais rendue coupable de péchés graves. »

« Sancta Teresia numquam commisit peccatum mortale. Quare non convenit, ut quæ ipsa præ humilitate sibi attribuebat, vulgo fiant occasio suspicandi eam gravium delictorum arguendam fuisse. »

Voici maintenant ce qu'affirment, dans le rapport qu'ils firent pour sa canonisation, les auditeurs de Rote, ces juges si éclairés, si intègres et si sévères : « Quoiqu'elle exagère ses fautes dans la relation de sa vie, ce qui démontre la profonde humilité de son âme, jamais cependant elle n'a commis de péchés mortels; mais elle a très fidèlement conservé la robe nuptiale de la grâce reçue au baptême. »

« Quamvis ipsa culpas suas in relatione vitæ suæ exaggerarit (quod profundam humilitatem arguit), numquam tamen peccatum lethale commisisse, sed nuptialem gratiæ vestem in baptismo susceptam fidelissime custodisse creditur. » (In relatione de ejus virtutibus, art. VIII.)

Enfin, la sacrée Congrégation des rites, en approuvant l'oraison qu'on récite pour la fête de la Transverbération du cœur de sainte Thérèse, proclame de la manière la plus solennelle que ce cœur a toujours été un inviolable sanctuaire de candeur et de divin amour : « O Dieu, qui avez transpercé avec un dard enflammé le cœur virginal et sans tache de Thérèse votre épouse, et qui avez fait de ce cœur une victime sainte de la charité, etc. »

« Deus qui *illibata præcordia* B. virginis Teresiæ sponsæ tuæ ignito jaculo transfixisti, et charitatis victimam consecrasti, etc. »

Si telle est la pureté de sainte Thérèse, quel sens faut-il donner à ses paroles? Comment a-t-elle pu se dire une grande pécheresse? Pour com-

jours de ma triste vie. Non, parmi tous les saints qui se sont convertis, je n'ai pas la consolation d'en trouver un dont la misère égale la mienne. Pour eux, après avoir été appelés par le Seigneur, ils ne l'offensaient plus. Moi, non seulement je devenais plus mauvaise, mais je m'étudiais, semble-t-il, à résister à ses grâces, redoutant la fidélité plus grande qu'elles m'imposaient, et me sentant d'ailleurs dans l'impuissance de reconnaître le moindre de ses bienfaits. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir si longtemps attendue ! J'implore du fond de mon cœur le secours de sa lumière, pour que la clarté et la vérité règnent dans cette relation. En l'écrivant, j'obéis à mes confesseurs ; je me rends aussi, je le sais, à la volonté du divin Maître, qui depuis longtemps exigeait de moi cet écrit ; mais je n'avais osé l'entreprendre. Puisse-t-il tourner à sa gloire et faire bénir son nom ! Puisse-t-il donner une nouvelle lumière à ceux qui me dirigent ! Me connaissant mieux désormais, ils

prendre ce langage, il suffit de se rappeler l'époque où elle écrivit sa vie.

Depuis quelques années, elle pratiquait le vœu héroïque du plus parfait ; l'ange, en plongeant le dard enflammé au travers de son cœur, l'avait laissée tout embrasée d'amour de Dieu ; par ses ravissements et ses extases, elle habitait pour ainsi dire au ciel ; elle avait contemplé le mystère de la sainte Trinité et jouissait de la présence presque habituelle de Notre-Seigneur, c'est quand elle est arrivée à ces sommets que, par obéissance, elle prend la plume pour raconter les secrets de son âme. Sa vie, elle la voit « illuminée par la lumière de la face même du Très-Haut ». Dès lors, les atomes des moindres imperfections sont à ses yeux des montagnes, les fautes vénielles paraissent mortelles à ce cœur aimant. Elle est saisie d'effroi à la pensée que, par de légères infidélités, elle a fait un pas vers la pente qui conduit à l'abîme : au jugement de son amour, c'est avoir mérité l'enfer. Aussi, pour venger l'honneur de Dieu, Thérèse ne cessera d'exagérer ses moindres offenses. Elle aura d'inconsolables regrets, et les accents de son repentir rappelleront, par leur tendresse et leur douleur, ceux d'Augustin.

Ainsi devra-t-on, dans la suite, expliquer les nombreux passages où la sainte parle des fautes et des infidélités de sa vie.

prêteront un plus ferme appui à ma faiblesse, et je commencerai enfin à payer de quelque retour les faveurs dont le Seigneur m'a comblée. Que toutes les créatures chantent éternellement ses louanges! Amen.

## CHAPITRE PREMIER

Où l'on traite de la manière dont le Seigneur attira cette âme à la vertu dès son enfance, et du secours que l'on trouve pour le bien dans l'exemple de ses parents.

Le bonheur d'avoir des parents vertueux et craignant Dieu, ainsi que les grâces dont le Seigneur me favorisait, auraient dû suffire, si je n'avais été si infidèle, pour me fixer dans le bien<sup>1</sup>. Mon père se plaisait à la lecture des

1. Les parents privilégiés auxquels Dieu avait réservé la gloire de donner à l'Église et au ciel la séraphique Thérèse de Jésus, furent Alphonse Sanchez de Cepeda et Béatrix de Ahumada, illustres tous les deux par la noblesse de leur origine, et plus encore par l'élévation de leurs sentiments chrétiens. L'un et l'autre pouvaient revendiquer ce que l'on nommait alors la *limpieza*, c'est-à-dire la gloire pour leur famille de ne s'être jamais alliée aux Maures, aux Juifs, ou autres races de sang impur. L'Espagne du seizième siècle y attachait une grande importance; sans la *limpieza* on devait renoncer à toute fonction publique.

Alphonse de Cepeda s'était marié deux fois. Il avait eu de Catherine del Peso y Henao, sa première femme, deux fils et une fille : Jean, Pierre et Marie. De Béatrix de Ahumada, la mère de Thérèse, il eut sept fils et deux filles : Ferdinand, Rodrigue, Thérèse, Laurent, Pierre, Jérôme, Antoine, Augustin et Jeanne. (Sur tous ces membres de la famille, voir à l'Appendice la note A.)

Béatrix de Ahumada était apparentée au quatrième degré à Catherine del Peso, d'où la nécessité pour Alphonse de recourir au commissaire général de la Cruzada, afin d'obtenir les dispenses nécessaires. C'est ce qui résulte d'un acte authentique, délivré à Valladolid par l'évêque de Palencia, le 17 octobre 1509. On peut le lire dans don Vicente de la Fuente (*Escritos de Santa Teresa*, I, *Docum.* n° 3).

Thérèse naquit à Avila, en Espagne, le 28 mars 1515, un mercredi, vers

bons livres, et il voulait en avoir en castillan, afin que ses enfants pussent les lire. Cette industrie, le soin avec lequel ma mère nous faisait prier Dieu et nous inspirait de la dévotion envers Notre-Dame ainsi qu'envers quelques saints, éveillèrent ma piété, à l'âge, ce me semble, de six à sept ans. J'étais soutenue par l'exemple de mes parents, qui n'accordaient leur faveur qu'à la vertu et en étaient eux-mêmes largement doués. Mon père avait une admirable charité envers les pauvres et la compassion la plus vive pour les malades. Sa bonté à l'égard des serviteurs allait si loin, que jamais il ne put se résoudre à prendre des esclaves; son âme était trop attristée à la vue de leur sort. Aussi, ayant eu quelque temps dans sa maison une esclave d'un de ses frères, il la traitait à l'égal de ses enfants, et il était si touché de ne pas la voir libre, qu'il en éprouvait, disait-il, une intolérable douleur. Dans ses paroles se fit toujours re-

cing heures et demie du matin, sous le pontificat de Léon X et la régence de Ferdinand V, qui gouvernait en Castille pour Jeanne, sa fille, mère de Charles-Quint. Elle reçut le baptême dans l'église Saint-Jean, ayant pour parrain Vela Nuñez et pour marraine doña Marie del Aguila. D'après une inscription, placée au bas d'une peinture murale de l'église Saint-Jean, Thérèse aurait été baptisée le 4 avril et non le 28 mars, comme l'affirment la plupart de ses historiens. Voici cette inscription :

VIGESIMA OCTAVA MARTII  
TERESIA OBORTA  
APRILIS ANTE NONAS EST  
SACRO FONTE RENATA  
M D X V.

« Thérèse, née le 28 mars, fut régénérée dans l'eau sainte du baptême, la veille des nones d'avril MDXV. »

Les fonts baptismaux qui servirent au baptême de la sainte ont été conservés. Ils sont creusés dans un monolithe en granit, et ont la forme d'une coupe pédiculée, à cannelures taillées en spirale. Un cercle en laiton doré orne le bord supérieur; le couvercle est en noyer. Ils reposent sur un socle, qui porte l'écusson du Carmel réformé. (*L'Espagne Thérésienne*, par Hye Hoys.)

(Sur Avila et sur l'habitation des Cepeda, voir à l'Appendice la note B.)

marquer un respect souverain pour la vérité. Nul ne l'entendit jamais ni jurer, ni médire; la plus sévère pureté de mœurs brillait dans toute sa vie.

Dieu avait également orné ma mère de nombreuses vertus. Elle passa ses jours dans de grandes infirmités. Sa modestie était parfaite : douée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime; comptant à peine trente-trois ans quand elle mourut, elle avait adopté déjà la mise des personnes âgées. Elle charmait par la douceur de son caractère, comme par les grandes qualités de son esprit. Sa vie tout entière s'était écoulée au sein d'extrêmes souffrances, et sa mort fut des plus chrétiennes.

Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté divine, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents, excepté moi. J'étais cependant la plus chérie de mon père; et, tant que je n'avais pas encore offensé Dieu, sa prédilection pour moi n'était pas, ce me semble, sans quelque fondement. Aussi, lorsque je me rappelle les bonnes inclinations que le Seigneur m'avait données, et le triste usage que j'en ai fait, mon âme se brise de douleur. J'étais d'autant plus coupable que, pour être toute à Dieu, je ne trouvais aucun obstacle dans la société de mes frères.

Je les chérissais tous de l'affection la plus tendre, et ils me payaient de retour. Toutefois il y en avait un, à peu près de mon âge, que j'aimais plus que les autres <sup>1</sup>. Nous nous réunissions pour lire ensemble les vies des saints. En voyant les supplices que les saintes <sup>2</sup> endu-

1. Ce frère était Rodrigue de Cepeda, né quatre ans, jour pour jour, avant Thérèse. (Voir à l'Appendice, note A.)

2. L'autographe de sainte Thérèse porte : *las Santas* et non *los Santos*, comme on a lu longtemps. Les saintes martyres et surtout de jeunes vierges, telles que Christète et Sabine, martyrisées avec leur frère Vin-

raient pour Dieu, je trouvais qu'elles achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui, et j'aspirais, à une mort si belle de toute l'ardeur de mes désirs. Ce n'était pas l'amour de Dieu qui m'entraînait ainsi; du moins je n'y faisais pas réflexion; je voulais seulement me voir au plus tôt au ciel, en possession de cette ineffable félicité dont les livres nous offraient la peinture. Nous délibérions ensemble sur les moyens d'atteindre notre but. Le parti qui nous souriait davantage était de nous en aller, demandant notre pain pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir qu'ils feraient tomber nos têtes sous le glaive <sup>1</sup>. Dans un âge aussi tendre, le Seigneur nous donnait, ce me semble, assez de courage pour exécuter un tel dessein, si nous en avions trouvé les moyens; mais nous avions un père et une mère, et c'était là le plus grand obstacle à nos yeux. Nous étions frappés d'un étonnement profond, en lisant dans ces livres que les châtimens, comme les récompenses, devaient durer à jamais. Que de fois cette pensée fut l'objet de nos entretiens! Nous aimions à redire sans nous lasser : « Quoi! pour toujours! toujours! toujours! » Et lorsque j'avais ainsi passé un certain temps à répéter ces paroles, Dieu daignait permettre qu'à un âge si tendre, le chemin de la vérité s'imprimât dans mon âme.

cent à Avila même, devaient, on le comprend, faire une impression particulière sur l'esprit de Thérèse.

1. La sainte ne dit rien de la tentative qu'elle fit avec son frère, d'aller au loin remporter la palme du martyre. Les historiens nous racontent qu'agée de sept ans, elle partit en compagnie de Rodrigue, franchit le pont de l'Adaja et prit la route de Salamanque. Les deux pèlerins étaient à peine à un quart de lieue d'Avila, lorsqu'un de leurs oncles, François Alvarez de Cepeda, les rencontra près du monument dit *los Quatro Postes* et les ramena à leur mère. Rodrigue, au rapport de Yepès, s'excusait ensuite en disant « que c'était la *niña* qui l'avait entraîné ». Le monument des *Quatro Postes* « consiste en une croix massive, taillée d'un seul bloc de granit et placée à ciel ouvert, entre quatre colonnes

Voyant qu'il nous était impossible d'aller dans un pays où l'on nous ôtât la vie pour Jésus-Christ, nous résolûmes de mener la vie des ermites du désert. Dans un jardin attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages, en posant l'une sur l'autre de petites pierres qui tombaient presque aussitôt. Ainsi, toute tentative de réaliser nos désirs demeurerait impuissante. Maintenant encore, je me sens attendrie en voyant combien Dieu se hâtait de me donner ce que je perdis par ma faute.

Je faisais l'aumône autant que je le pouvais, mais mon pouvoir était petit. Je savais trouver des heures de solitude pour mes exercices de piété, qui étaient nombreux : je me plaisais surtout à réciter le rosaire ; c'était une dévotion que ma mère avait extrêmement à cœur, et elle avait su nous l'inspirer. En jouant avec des compagnes du même âge que moi, mon grand plaisir était de construire de petits monastères et d'imiter les religieuses. J'avais, ce me semble, quelque désir de l'être, mais ce désir était moins vif que celui de vivre dans le désert et de donner ma vie pour Dieu.

Quand ma mère mourut, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans <sup>1</sup>. J'entrevis la grandeur de la perte

qui portent une architrave, sur laquelle on a figuré l'écusson d'Avila. Il est situé à un quart de lieue de la ville, sur le chemin de Salamanque, et date du XIII<sup>e</sup> siècle. Il fut élevé pour servir d'abri aux pèlerins, qui désiraient prendre quelque repos en se rendant à l'oratoire Saint-Léonard, distant d'une lieue. » (*Espagne Thérésienne.*) D'après don Vicente de la Fuente, la croix de pierre y aurait été placée en souvenir de la fuite de sainte Thérèse.

1. Le testament de Béatrix de Ahumada, dont une copie se conserve à la Bibl. nationale de Madrid, a été publié par don Vicente de la Fuente (*Escritos de santa Teresa, I, Docum. n° 4*). Il porte la date du 24 novembre 1528. Si aucune erreur ne s'est glissée dans les diverses transcriptions de ce document, sainte Thérèse aurait eu, à la mort de sa mère, plus de treize ans.

que je venais de faire. Dans ma douleur, je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame, et me jetant au pied de son image, je la conjurai avec beaucoup de larmes de me servir désormais de mère <sup>1</sup>. Ce cri d'un cœur simple fut entendu. Depuis ce moment, jamais je ne me suis recommandée à cette Vierge souveraine, que je n'aie éprouvé d'une manière visible son secours; enfin, c'est elle qui m'a rappelée de mes égarements. Une amère tristesse s'empare en ce moment de mon âme, quand ma pensée se reporte aux causes qui me rendirent infidèle aux bons désirs de mes jeunes années. O mon Seigneur, puisque vous semblez avoir résolu de me sauver (plaise à votre Majesté qu'il en soit ainsi!), puisque les grâces que vous m'avez accordées sont si grandes, n'auriez-vous pas trouvé juste, non dans mon intérêt, mais dans le vôtre, de ne pas voir profanée par tant de souillures une demeure où vous deviez habiter d'une manière si continue? Je ne puis même prononcer ces paroles sans douleur, parce que je sais que toute la faute retombe sur moi. Quant à vous, Seigneur, vous n'avez rien omis, je le reconnais, pour m'enchaîner tout entière dès cet âge à votre service. Pourrais-je me plaindre de mes parents? Non. Ils ne m'offraient que l'exemple de toutes les vertus, et ils veillaient avec une tendre sollicitude au bien de mon âme.

Enfin, après cet âge, vint le moment où mes yeux s'ouvrirent sur les grâces de la nature; et Dieu, disait-on, en avait été prodigue envers moi. J'aurais dû l'en bénir; hélas! je m'en servis pour l'offenser, comme on va le voir par mon récit.

1. Dans ce sanctuaire, situé au delà du pont de l'Adaja, la Sainte Vierge était honorée sous le nom de *Notre-Dame de la Charité*. L'oratoire n'existe plus; mais la statue habillée, d'environ 60 centimètres de hauteur, est actuellement à l'église cathédrale, dans la chapelle du marquis de Velada, parent de sainte Thérèse.

## CHAPITRE II

Comment elle perdit ses vertus, et combien il importe de fréquenter, dès l'enfance, des personnes vertueuses.

Si je ne me trompe, voici les premières causes de mon infidélité. Plus d'une fois elles ont provoqué en moi cette réflexion : combien coupables sont les parents qui ne cherchent pas à offrir sans cesse à leurs enfants l'exemple et les leçons de la vertu ! J'avais, comme je l'ai dit, une mère d'un rare mérite ; néanmoins, parvenue à l'âge de raison, je ne prenais presque rien de ce qu'il y avait de bon en elle ; et ce qui ne l'était pas me fut très nuisible. Elle aimait à lire les livres de chevalerie. Pour elle, ce n'était qu'un délassement après l'accomplissement de tous ses devoirs ; il n'en était pas ainsi pour mes frères et pour moi, car nous précipitions notre travail pour nous adonner à ces lectures. Peut-être même, n'y cherchant pour sa part qu'une diversion à ses grandes peines, ma mère avait-elle en vue d'occuper ainsi ses enfants, afin de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Cependant mon père le voyait avec déplaisir, et il fallait avec soin nous dérober à ses regards. Je contractai peu à peu l'habitude de ces lectures. Cette petite faute, que je vis commettre à

ma mère, refroidit insensiblement mes bons désirs, et commença à me faire manquer à mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine, même en me cachant de mon père. Je m'y livrais avec entraînement, et pour être contente, il me fallait un livre nouveau <sup>1</sup>.

Je commençai à prendre goût à la parure, et à désirer plaire en paraissant bien. Je m'occupais de la blancheur de mes mains et du soin de mes cheveux; je n'épargnais ni parfums, ni aucune de ces industries de la vanité pour lesquelles j'étais fort ingénieuse. Je n'avais nulle mauvaise intention, et je n'aurais voulu, pour rien au monde, faire naître en qui que ce fût la moindre pensée d'offenser Dieu. Pendant plusieurs années, je gardai ce goût d'une propreté excessive et d'autres encore, où je ne découvrais pas l'ombre de péché; maintenant je vois quel mal ce devait être.

J'avais des cousins germains qui seuls étaient admis dans la maison par mon père; prudent comme il l'était, il n'en eût jamais permis l'entrée à d'autres; et plutôt au ciel qu'il eût usé à leur égard d'une semblable réserve! Je le découvre maintenant: à un âge où des vertus encore tendres demandent tant de soin, quel danger

1. Ce goût pour de pareils livres n'étonne pas, quand on sait la vogue prodigieuse des romans de chevalerie en Espagne, au seizième siècle. Même des esprits sérieux y trouvaient leurs délices. Charles-Quint, qui en défendait la lecture à ses sujets, dévorait en cachette l'un des plus extravagants, don Belianis de Grèce. Plus tard une pétition, présentée par les Cortès à Philippe II, demandait qu'on jetât au feu toutes ces sortes de livres. On promit de sévir et l'on ne fit rien. L'habitude avait pénétré trop profondément les mœurs espagnoles. Ce courant puissant explique comment une femme aussi pieuse que Béatrix de Ahumada lisait ces romans et les faisait lire à ses enfants. On comprend aussi que Thérèse, aidée de son frère Rodrigue, ait eu l'idée, comme le raconte Ribera, de composer un roman de chevalerie, « avec les aventures et les fictions propres à ce genre d'ouvrages ». (*Vie de sainte Thérèse*, liv 1<sup>er</sup>, ch. v.)

n'offre pas le commerce de personnes qui, loin de connaître la vanité du monde, éveillent le désir de s'y mêler ! Il y avait presque égalité d'âge entre nous ; mes cousins cependant étaient plus âgés que moi. Nous étions toujours ensemble, ils m'étaient on ne peut plus attachés. Je laissais aller la conversation au gré de leurs désirs, et je l'alimentais moi-même volontiers ; j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations naissantes et de mille bagatelles qui étaient loin d'être bonnes. Ce qu'il y eut de pire, c'est que mon âme commença dès lors à s'accoutumer à ce qui fut dans la suite la cause de tout son mal.

Si j'avais un conseil à donner à un père et à une mère, je leur dirais de considérer de près avec quelles personnes leurs enfants se lient à cet âge ; car, ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ils peuvent rencontrer dans ces liaisons de grands dangers pour la vertu. J'en ai fait l'expérience : j'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, en qui je voyais une vertu irréprochable et une bonté parfaite ; et cependant je ne prenais rien d'elle, tandis que je fis bientôt passer dans mon âme les mauvaises qualités d'une parente qui nous visitait souvent. Ma mère, voyant sa légèreté et devinant, ce semble, le mal qu'elle devait me faire, n'avait rien négligé pour lui fermer l'entrée de la maison ; mais tous ses soins furent inutiles, tant elle avait de prétextes pour venir. Je commençai donc à me plaire dans sa société ; je ne me lassais pas de m'entretenir avec elle : car elle m'aidait à me procurer les divertissements de mon goût, elle m'y entraînait même, et me faisait part de ce qui la regardait, de ses conversations et de ses vanités.

J'avais, je crois, un peu plus de quatorze ans lorsque s'établit entre nous ce lien d'amitié et cette confiance

intime; et, dans toute cette première époque de ma vie, je ne trouve aucun péché mortel qui m'ait séparée de Dieu. Ce qui me sauva, ce fut sa crainte que je ne perdis jamais, et une crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur<sup>1</sup>. Ma résolution de le conserver intact était inébranlable; rien au monde, ce me semble, n'aurait pu la changer; aucune amitié de la terre n'aurait été capable de me faire fléchir. Pourquoi faut-il que je ne me sois point servie, pour être toujours fidèle à Dieu, de ce grand courage que je trouvais en moi pour ne blesser en rien l'honneur du monde? J'ambitionnais avec passion de le conserver sans tache, et je ne voyais pas que je le perdais de mille manières, parce que je négligeais les moyens nécessaires pour le garder; j'évitais seulement avec un soin extrême de me perdre tout à fait.

Mon père et ma sœur voyaient avec déplaisir mon amitié pour cette parente, et m'en faisaient souvent des reproches; mais la difficulté de lui interdire l'entrée de la maison et mon ingénieuse malice rendaient inutiles leurs sages avis. Je m'effraie parfois de voir le mal que peut faire, au temps de la jeunesse surtout, une mauvaise compagnie. Si je ne l'avais éprouvé, je ne pourrais pas le croire. Je voudrais qu'instruits par mon exemple, les pères et les mères fussent d'une extrême circonspection sur ce point. C'est la vérité que la conversation de cette jeune parente produisit en moi le plus triste changement. Il y avait dans mon âme un

1. On reconnaît ici la castillane, la fille de race, qui veut à tout prix conserver l'estime, la considération extérieure que les hommes accordent à la vertu. La langue espagnole appelle ce noble sentiment *honra*. Elle nomme *honor* la qualité intérieure, la disposition de l'âme à ne rien faire qui blesse la conscience. Quand la sainte nous dit qu'elle « craint de perdre l'honneur », qu'elle « va contre les lois de l'honneur », elle emploie le mot *honra*.

penchant naturel à la vertu, et déjà l'on n'en découvrait presque plus de vestiges : cette amie et une autre compagne non moins légère avaient, en quelque sorte, imprimé dans mon cœur la frivolité de leurs sentiments. Par là je comprends l'utilité immense de la compagnie des gens de bien ; je suis convaincue que si, à cet âge, je m'étais liée avec des personnes vertueuses, j'aurais persévéré dans la vertu. Oui, si l'on m'avait alors enseigné à craindre le Seigneur, mon âme aurait puisé dans de telles leçons assez de force pour ne pas tomber. Je vis, hélas ! s'effacer cette crainte filiale, et il ne me restait que celle de manquer à l'honneur. Le désir de ne le blesser en rien faisait de ma vie un perpétuel tourment ; néanmoins, en bien des choses, quand j'espérais qu'elles resteraient inconnues, je ne craignais pas d'aller grandement contre ses lois et contre ma conscience.

Telles furent, ce me semble, les causes de mes premières infidélités. La faute n'en est peut-être pas aux personnes dont j'ai fait mention, mais à moi seule ; il suffisait de ma malice pour m'éloigner ainsi du droit sentier. Je ne trouvais d'ailleurs dans les servantes de la maison que trop de concours pour le mal. Si l'une d'entre elles m'eût donné de bons conseils, peut-être je les aurais suivis ; mais l'intérêt les aveuglait, comme j'étais aveuglée moi-même par les sentiments de mon cœur.

Je dois cependant ce témoignage à la vérité : c'est que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui aurait pu flétrir l'innocence, parce que j'avais naturellement horreur des choses déshonnêtes. Ce que je recherchais uniquement, c'était le passe-temps d'une honnête conversation. Mais enfin, une telle occasion pouvait me devenir dangereuse, et l'honneur de mon père et de mes frères aurait pu en souffrir. Dieu seul

m'a délivrée de tant de périls, paraissant en quelque sorte lutter contre ma volonté pour m'empêcher de me perdre.

Tout cela néanmoins ne put être tellement enveloppé dans le secret, qu'il ne s'élevât quelque nuage sur ma réputation, et que mon père n'en conçût quelque crainte. Aussi, trois mois s'étaient à peine écoulés depuis que je me laissais aller à ces vanités, lorsqu'on me fit entrer dans un couvent de la ville, où l'on élevait des jeunes filles de ma condition, mais qui n'étaient pas mauvaises comme moi <sup>1</sup>. L'affaire fut conduite avec le plus grand secret. J'étais seule avec un de mes parents dans la confidence; et afin que le public n'y trouvât point à redire, on choisit le moment du mariage de ma sœur <sup>2</sup>. Le prétexte était excellent : n'ayant plus de mère, je ne devais pas rester seule dans la maison. L'excessive tendresse de mon père pour moi et mon soin de ne rien laisser paraître, devaient sans doute me rendre moins coupable à ses yeux; ainsi il me conserva ses bonnes grâces.

Au fond, ce temps avait été de courte durée, et si quelque chose avait transpiré au dehors, on ne pouvait néanmoins rien articuler de certain. J'avais mis tous mes soins à m'entourer de secret et de mystère, tant je

1. Ce monastère était Notre-Dame de Grâce, de l'ordre de Saint-Augustin. Construit en 1508 ou en 1509, sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, il renfermait quarante religieuses, du temps de sainte Thérèse. Saint Thomas de Villeneuve a prêché dans son église, et en a eu quelque temps la direction spirituelle. (TORELLUS, *Sæculis augustinianis*.)

Ce monastère existe de nos jours; on voit encore le confessionnal où Thérèse se confessa quand elle était pensionnaire; il est près de la grille qui sépare le chœur des religieuses de la nef de l'église. On conserve, comme des reliques, divers objets qui ont été à l'usage de la sainte.

2. Cette sœur était Marie de Cepeda. Elle épousait don Martin de Guzman y Barrientos.

tremblais d'imprimer la moindre tache à ma réputation. Insensée ! je ne considérais pas que je ne pouvais rien cacher à Celui qui voit tout. O Dieu de mon cœur ! quel funeste ravage ne fait point dans le monde l'oubli de cette vérité, et la folle pensée que des offenses commises contre vous peuvent rester secrètes ! J'en suis convaincue, nous éviterions de grands maux, si nous comprenions que l'intérêt suprême pour nous n'est pas de nous dérober à l'œil des hommes, mais de ne rien faire qui blesse la sainteté de vos regards.

Les huit premiers jours j'éprouvai un cruel ennui, moins par le déplaisir de me voir dans cette retraite que par la crainte qu'on ne connût ma conduite. Au reste, j'étais déjà bien lasse de la vie que j'avais menée. Je ne pouvais commettre aucune offense contre le Seigneur sans en être saisie d'une crainte très vive, et j'avais soin de m'en confesser au plus tôt. A mon arrivée au couvent, mon âme était pleine d'angoisses ; mais huit jours s'étaient à peine écoulés, et déjà je me trouvais beaucoup plus heureuse dans cet asile que dans la maison de mon père. De leur côté, toutes les habitantes du monastère étaient contentes de ma présence au milieu d'elles, et me témoignaient beaucoup d'affection. C'est une faveur que Dieu m'a faite : partout où j'ai été, on m'a toujours vue avec plaisir. J'avais alors un éloignement mortel pour la vie du cloître : cependant je voyais avec bonheur de si parfaites religieuses, car celles de cette maison étaient admirables de vertu, de régularité et de recueillement. Le démon n'eut garde de m'oublier au sein de cette paix ; il essaya de la troubler par certains messages venus du dehors ; mais la vigilance dont j'étais entourée y mit bientôt un terme. Je sentis alors renaître en mon âme ces saintes habitudes de mon premier âge, et je compris quelle immense

faveur Dieu accorde à ceux qu'il met dans la compagnie des gens de bien. On eût dit que sa Majesté cherchait avec sollicitude et persévérance un moyen de me rappeler à elle. O Seigneur, soyez béni de m'avoir supportée si longtemps! Amen.

Une circonstance pouvait, ce me semble, m'excuser, si je n'avais eu tant d'autres fautes à me reprocher : dans ma pensée, ces relations pouvaient se terminer par une alliance honorable pour moi; de plus, j'avais, sur divers points de ma conduite, consulté mon confesseur, pris même d'autres sages avis, et l'on me disait que je n'allais point contre la loi de Dieu.

Dans le monastère où j'étais, il y avait une religieuse, chargée du dortoir des pensionnaires. C'est par elle, me semble-t-il, que le Seigneur voulut commencer à m'éclairer; on le verra par ce que je vais dire.

## CHAPITRE III

Comment la compagnie des gens de bien contribua à réveiller ses premiers désirs, et de quelle manière le Seigneur l'éclaira sur l'erreur où elle était tombée.

Je commençai à goûter l'excellente et sainte conversation de cette religieuse<sup>1</sup>. J'éprouvais du plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, car chez elle la sainteté s'alliait à beaucoup de jugement. Toute ma vie, au reste, j'ai trouvé un véritable bonheur à entendre parler de Dieu. Elle me raconta comment elle avait résolu d'entrer en religion, à la simple lecture de ces mots de

1. C'était Marie Briceño. Elle était née en 1498. Fille de don Gonzalve Briceño et de doña Brigitte Contreras, noms illustres dans la noblesse d'Avila, elle entra en religion en 1514 et mourut en 1592. On rapporte à son sujet un événement merveilleux, survenu peu avant l'entrée de Thérèse au pensionnat. Pendant que la communauté était réunie pour l'oraison, un point lumineux apparut en forme d'étoile; après avoir fait le tour du chœur, il s'arrêta au-dessus de Marie Briceño et disparut dans sa poitrine. Lorsque Alphonse de Cepeda amena sa fille, la supérieure la confia à cette religieuse, et plus tard la merveille s'expliqua. (*Reforma de los Descalzos*, t. I, livre I, ch. vii.) Le souvenir de ce fait se perpétue par un tableau allégorique, placé dans l'église des augustines; au bas, on lit en espagnol : « Ce tableau représente sainte Thérèse, quand elle était pensionnaire dans ce couvent de Grâce, et sa vénérable maîtresse doña Marie Briceño, religieuse d'une vertu exemplaire. » Au second plan, on voit deux anges dont l'un dit : « Thérèse, dans la maison de saint Augustin, tu apprendras à connaître ta vocation. » L'autre, qui porte la règle des Carmélites réformées, dit : « Thérèse, va et fonde des couvents. »

l'Évangile : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus<sup>1</sup>. » Dans nos entretiens, elle me faisait la peinture des récompenses que le Seigneur réserve à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Une société si sainte déracina bientôt des habitudes contractées dans une société profane; elle fit renaître en moi la pensée et le désir des choses éternelles, et diminua peu à peu ma vive répulsion pour la vie religieuse, car j'en avais une bien forte. Si je voyais une des sœurs verser des pleurs en priant, ou pratiquer quelque acte de vertu, je ne pouvais me défendre de lui porter grande envie; car alors mon cœur était si dur que j'aurais pu lire toute la Passion sans répandre une seule larme, et une telle insensibilité me désolait.

Mon séjour dans ce monastère ne fut que d'un an et demi; mais il produisit en moi un très heureux changement. Je commençai à faire beaucoup de prières vocales. Je conjurais toutes les religieuses de me recommander à Dieu, afin qu'il me fit embrasser l'état où je devais le servir à son gré. J'y mettais néanmoins intérieurement des réserves; j'aurais voulu que son bon plaisir n'eût pas été de m'appeler à la vie religieuse, et d'autre part, la perspective de m'engager dans les liens du mariage ne laissait pas de m'inspirer des craintes. Toutefois, quand mon séjour dans cette retraite touchait à son terme, mes prédilections penchaient déjà du côté de l'état religieux. Je ne m'y serais pourtant pas engagée dans ce monastère. Certaines pratiques, qui vinrent à ma connaissance, me paraissaient excessives. Quelques-unes des plus jeunes religieuses me confirmaient dans mon sentiment; et j'avoue que l'uniformité d'avis parmi elles m'aurait fait une favorable impression. De plus, j'avais

1. *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* (Matth., xx, 16.)

une intime amie dans un autre monastère<sup>1</sup>; c'en était assez, si je devais être religieuse, pour ne choisir que la maison où je vivrais avec elle. J'écoutais plus l'amitié et la nature que les intérêts de mon âme. Ces saintes pensées d'embrasser l'état religieux se présentaient à certains intervalles, mais elles s'évanouissaient promptement, me laissant indécise.

Durant ce temps, où je ne négligeais pas de travailler à l'amendement de ma vie, le divin Maître se montrait plus jaloux encore de me préparer à l'état qui devait réunir pour moi le plus d'avantages. Il m'envoya une grande maladie qui me força de retourner à la maison de mon père. Dès que je fus rétablie, on me conduisit chez une de mes sœurs qui vivait à la campagne<sup>2</sup>. Sa tendresse à mon égard ne pouvait aller plus loin; et si elle n'eût consulté que son cœur, jamais je ne me serais séparée d'elle. Son mari avait aussi beaucoup d'amitié pour moi, au moins m'en prodiguait-il les témoignages par toutes sortes de prévenances. Voilà encore une de mes obligations au Seigneur : grâce à lui, j'ai toujours été chérie partout où je me suis trouvée; mais, imparfaite comme je le suis, j'étais loin de lui en témoigner un juste retour.

Sur notre chemin se trouvait l'habitation d'un frère de mon père<sup>3</sup>. C'était un homme très sage et orné de grandes vertus. Sa femme était morte, et Dieu dès lors le disposait à se donner entièrement à lui. Dans un âge déjà fort avancé, il abandonna tout ce qu'il possédait, et entra dans l'état religieux. Il y mourut d'une manière

1. Cette fidèle amie de sainte Thérèse s'appelait Jeanne Suarez, religieuse d'une admirable régularité. Elle était dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

2. Marie de Cepeda, mentionnée au chapitre précédent; elle habitait avec son mari à Castellanos de la Cañada.

3. C'était Sanchez de Cepeda; il vivait dans la petite ville d'Hortigosa, à quatre lieues d'Avila.

si édifiante, que j'ai tout sujet de le croire maintenant au ciel. Sur le désir qu'il en manifesta, je passai quelques jours chez lui. Sa conversation roulait ordinairement sur les choses de Dieu et sur la vanité du monde. Son principal exercice était de lire de bons livres écrits en castillan. Il m'invita à lui faire ces lectures : à vrai dire, je n'y sentais pas grand attrait ; j'avais pourtant l'air d'en être fort contente ; car pour faire plaisir, même aux dépens de mes goûts, j'ai porté la complaisance à l'excès ; et ce qui chez d'autres aurait été vertu était un vrai défaut chez moi, parce que souvent j'allais bien au delà des bornes de la discrétion. O ciel ! par quelles voies secrètes le Seigneur me disposait-il à l'état dans lequel il voulait agréer mes faibles services ! Comme il savait contraindre ma volonté à se vaincre elle-même ! Qu'il en soit béni à jamais ! Amen. -

Je ne passai que quelques jours chez mon oncle ; mais ses entretiens, ses exemples, les paroles de Dieu que je lisais ou que j'entendais, laissèrent dans mon âme une ineffaçable empreinte. Les vérités qui m'avaient frappée dans mon enfance m'apparurent de nouveau ; je voyais le néant de tout, la vanité du monde, la rapidité avec laquelle tout passe. L'effroi me saisissait à la pensée que si la mort fût venue, elle me trouvait sur le chemin de l'enfer. Malgré cela, ma volonté ne pouvait se déterminer à la vie religieuse. Je voyais pourtant que c'était l'état le plus parfait et le plus sûr ; aussi peu à peu je me décidai à me faire violence pour l'embrasser.

Pendant trois mois je livrai bataille à ma volonté ; voici les armes dont je me servais pour la vaincre. Je me disais : les peines et les souffrances de la vie religieuse ne sauraient dépasser ce qu'on endure en purgatoire, et moi je m'étais rendue digne de l'enfer ; je ne me dévouais donc à rien de fort héroïque en acceptant le

purgatoire de la vie religieuse; je m'en irais ensuite droit au ciel, où tendaient tous mes désirs. C'était plus, ce me semble, la crainte servile que l'amour, qui m'imprimait ce mouvement vers la vie religieuse.

Le démon me représentait qu'élevée si délicatement, jamais je ne pourrais soutenir les austérités du cloître. Je lui opposais la pensée des souffrances de Jésus-Christ : ce n'était certes rien de considérable que d'endurer quelque chose pour lui : d'ailleurs, il viendrait au secours de ma faiblesse. Je ne me souviens pas si cette dernière pensée était présente à mon esprit; mais un fait certain, c'est que les assauts de cette époque furent terribles. Je me vis de plus travaillée de fièvres qui me causaient de grandes défaillances; car j'ai toujours eu peu de santé.

Heureusement j'étais déjà amie des bons livres, et ils me donnèrent la vie. Je lisais les épîtres de saint Jérôme; je me sentis, par cette lecture, si inébranlablement affermie dans mon dessein d'être toute à Jésus-Christ, que je ne balançai plus à le déclarer à mon père. Un tel acte de ma part, c'était en quelque sorte prendre l'habit. J'étais si jalouse de l'honneur de ma parole, qu'après l'avoir une fois donnée, rien au monde n'eût été capable de me faire retourner en arrière.

Mon père m'aimait si tendrement, que toutes mes instances ne purent le faire céder à mes désirs. Je demandai à d'autres personnes de lui parler en ma faveur; leurs prières furent également inutiles. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. Comme j'avais appris à me défier de moi, et que je redoutais de trouver dans ma faiblesse un écueil pour ma persévérance, je jugeai qu'un tel parti ne me convenait pas, et j'exécutai mon dessein par une autre voie, comme je vais le dire.

## CHAPITRE IV

Comment Dieu l'aida à se vaincre pour prendre l'habit religieux, et combien d'infirmités sa divine Majesté lui envoya.

Tandis que je méditais mon dessein, j'eus le bonheur de persuader à l'un de mes frères<sup>1</sup>, en lui montrant la vanité du monde, d'embrasser l'état religieux. Ainsi il fut convenu entre nous qu'un jour, de grand matin, il me conduirait au monastère où était cette amie pour laquelle j'avais une grande affection<sup>2</sup>. Cependant, je me sentais alors prête à entrer dans tout autre couvent, si j'avais eu l'espoir d'y mieux servir Dieu, ou si mon père m'en eût témoigné le désir; car déjà je cherchais sérieusement le bien de mon âme, et quant au repos de la vie, je n'en tenais nul compte.

Oui, je dis vrai, et le souvenir m'en est encore présent, lorsque je sortis de la maison de mon père, ma douleur fut telle, que ma dernière heure, je le crois, ne peut m'en réserver une plus grande. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres. L'amour de Dieu n'étant pas en moi assez fort pour surmonter celui de mon père et de mes parents, je me faisais une

1. Antoine de Ahumada. (Voir à l'Appendice, note A.)

2. Ce monastère était celui de l'Incarnation d'Avila, de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. (Voir à l'Appendice, note C, les détails sur ce monastère.)

indicible violence, et si le Seigneur ne m'eût aidée, mes considérations auraient été impuissantes à me faire aller de l'avant. Mais à ce moment il me donna le courage de triompher de moi-même, et j'exécutai mon dessein <sup>1</sup>.

Lorsque je reçus l'habit, le Seigneur me fit comprendre combien il favorise ceux qui s'imposent violence pour le servir. A dire vrai, cette violence n'avait été connue que de lui seul : au dehors, l'on ne voyait en moi qu'un inébranlable courage. A l'instant même, il versa dans mon âme une si grande satisfaction de mon état, que rien n'a pu l'altérer jusqu'à ce jour. A une cruelle sécheresse qui me désolait, il fit succéder le suave sentiment d'un tendre amour pour lui. Toutes les pratiques de la vie religieuse me devenaient une source de délices. Parfois, il m'arrivait de balayer aux mêmes heures que je donnais jadis à mes plaisirs et à mes parures; alors la seule pensée qu'enfin je n'étais plus esclave de ces vanités, répandait dans mon cœur une joie nouvelle; j'en étais étonnée, et je ne voyais point d'où elle pouvait me venir.

Lorsque je me rappelle ces choses, il n'est rien de si

1. Les historiens de sainte Thérèse ne sont pas d'accord sur le jour de son entrée en religion. Les uns, comme Ribera, le fixent au 2 novembre 1533; les autres, avec Yepès, préfèrent le 2 novembre 1533; quelques-uns le reculent jusqu'à l'année 1536. Deux passages des écrits de la sainte semblent aussi indiquer deux dates différentes. Parlant, au ch. iv de sa Vie, de l'époque où elle se rendait à Becedas pour se faire traiter, c'est-à-dire après sa profession religieuse, elle dit : « Je n'avais pas encore vingt ans. » Si ce chiffre est exact, Thérèse serait entrée en religion au milieu de sa dix-neuvième année, par conséquent en 1533. D'autre part, dans une relation de 1575, adressée au P. Rodrigue Alvarez, elle écrit qu'il y a quarante ans qu'elle a pris l'habit. Ce serait donc en 1535.

Ces divers témoignages ne permettent pas d'affirmer, avec pleine certitude, telle date plutôt que telle autre. Pour des motifs qu'il serait trop long d'exposer ici, nous choisissons, comme plus probable, celle du 2 novembre 1533.

difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre. Que de fois j'en ai fait l'épreuve ! Lorsque, dès le commencement d'une œuvre sainte, j'ai vaincu les résistances d'une nature lâche, toujours j'ai eu à m'en applaudir. Quand on agit purement pour Dieu, il permet, afin d'accroître nos mérites, que l'âme éprouve je ne sais quel effroi, jusqu'au moment où elle aborde l'action ; mais plus cet effroi est grand, plus aussi, quand elle en triomphe, elle en est récompensée et rencontre de délices dans ce qui lui semblait si ardu. Dès cette vie même, il plaît au divin Maître de payer cette grandeur de courage par des jouissances intimes, connues seulement des âmes qui les goûtent. J'en ai fait l'expérience, je le répète, en des choses de grande importance. Aussi je ne conseillerais jamais, s'il m'était permis de donner un avis, d'écouter de vaines craintes et de négliger une bonne inspiration, quand, à différentes reprises, elle vient nous solliciter. Si la gloire de Dieu en est l'unique terme, le succès est assuré ; car ce grand Dieu est tout-puissant. Qu'il soit béni à jamais ! Amen.

O mon souverain bien et mon repos ! n'était-ce donc pas assez des grâces dont vous m'aviez comblée jusqu'alors ? Vous m'aviez conduite par tant de détours à un état si sûr ; vous veniez de m'ouvrir un asile où vous comptiez tant de fidèles servantes, dont l'exemple devait m'enflammer d'ardeur dans votre service. Je ne sais comment poursuivre mon récit, quand je me rappelle ma profession religieuse, mon grand courage, ma joie si pure en ce beau jour, et les noces spirituelles célébrées avec vous. Je ne puis en parler sans verser des larmes, mais ce devraient être des larmes de sang ; mon cœur devrait se fendre de regret, et ce ne serait pas trop pour effacer tant d'offenses commises depuis ce jour. Il me semble maintenant que j'avais raison de ne pas vouloir

aspirer à une si grande dignité, puisque je devais si mal en user. Pendant près de vingt ans, vous avez souffert une infidèle, et vous avez voulu être l'offensé pour que je sois la privilégiée. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu! que je n'avais juré que de trahir tous mes serments? Sans doute, une telle intention n'était pas alors dans mon âme; mais, hélas! à voir les œuvres qui suivirent, je ne sais plus qu'en penser. Du moins, ô mon Époux! cette infidélité servira à faire mieux connaître qui vous êtes et qui je suis. Je puis le dire avec vérité, ce qui souvent adoucit le regret de tant d'offenses, c'est la pensée consolante qu'elles révèlent au grand jour la multitude de vos miséricordes. Et en qui, Seigneur, peuvent-elles resplendir d'une manière plus éclatante qu'en moi, qui, par mes fautes, ai tant obscurci ces grandes grâces dont vous aviez enrichi mon âme? Combien je suis à plaindre, ô mon Créateur! Je n'ai aucune excuse, et toute la faute en retombe sur moi. Si, par le plus faible retour, mon cœur eût répondu aux premières marques de votre amour, je le sens, je n'aurais pu aimer que vous, et c'eût été le remède à tous mes maux. Mais je ne l'ai point mérité, je n'ai pas eu cet avantage; il ne me reste, Seigneur, qu'à implorer votre miséricorde.

Malgré tant de bonheur, ma santé ne résista point au changement de vie et de nourriture. Mes défaillances augmentèrent, et il me prit un mal de cœur si violent, qu'il inspirait de l'effroi; ajoutez à cela toute une complication de maux. C'est ainsi que je passai cette première année. Elle s'écoula pure, sans presque aucune offense du Seigneur. Mon mal était à un tel degré de gravité, que j'étais presque toujours sur le point de m'évanouir; souvent même je perdais entièrement connaissance. Mon père, avec des soins incroyables, cherchait quelque remède; les médecins de l'en-

droit n'en trouvant point, il ne balançâ pas à me conduire dans un lieu fort renommé. Là, lui disait-on, ma maladie, comme tant d'autres, céderait à l'habileté du traitement. Le monastère où j'étais n'ayant pas de vœu de clôture, rien ne s'opposait au voyage. J'eus le bonheur d'avoir pour compagne cette amie dont j'ai parlé, religieuse déjà ancienne. Mon séjour dans ce pays fut à peu près d'un an. Durant trois mois je me vis soumise, par la violence des remèdes, à une effroyable torture : je ne sais comment j'ai pu y résister ; mais si l'âme s'éleva au-dessus de la souffrance, le corps succomba, comme je le dirai, à un traitement d'une telle rigueur.

Les remèdes ne devaient commencer qu'au printemps, et je m'étais mise en route au commencement de l'hiver. Le village où habitait cette sœur dont j'ai parlé <sup>1</sup> étant voisin de l'endroit où j'allais <sup>2</sup>, je restai tout ce temps chez elle ; j'attendais ainsi le mois d'avril, et j'évitais les allées et les venues. Je revis en passant cet oncle dont la maison se trouvait, comme je l'ai dit, sur notre chemin. Il me fit présent d'un livre qui avait pour titre : *Le Troisième Abécédaire* <sup>3</sup> ; c'était un traité de l'oraison de recueillement. J'avais lu, durant cette première année, plusieurs bons livres ; et j'étais bien résolue de ne plus en lire de frivoles, comprenant trop le mal qu'ils m'avaient fait. J'ignorais néanmoins encore comment

1. Marie de Cepeda, sœur aînée de la sainte.

2. Cet endroit était Becedas. D'après l'étude minutieuse du texte, il semble que ce fut en novembre 1534, peu après sa profession, que la sainte quitta le monastère de l'Incarnation. C'est d'après cette date que nous fixerons les suivantes. La sainte resta chez sa sœur, Marie de Cepeda, jusqu'au mois d'avril 1535, à Castellanos de la Cañada. Elle se rendit ensuite à Becedas, appelé aussi Bezadas.

3. Ce remarquable ouvrage est du Père François de Osuna, de l'ordre des Frères mineurs. (Voir, sur cet auteur, N. Antonio, *Biblioth. Hispan. nova*.)

je devais faire oraison et me recueillir. Ce traité me causa donc le plus grand plaisir ; et je résolus de suivre le chemin qu'il me traçait, avec toute l'application dont je serais capable. Comme déjà le Seigneur m'avait accordé le don des larmes et que la lecture faisait mes délices, je commençai à me ménager des heures de solitude, et à purifier mon âme par une confession plus fréquente. C'est ainsi disposée que j'entrai dans cette voie spirituelle, ayant ce livre pour guide et pour maître. Pendant vingt ans, à dater de ce que je raconte, ce fut en vain que j'en cherchai un, je veux dire un confesseur qui m'entendît. Privée d'un tel appui, bien des fois je retournai en arrière, je fus même exposée à me perdre entièrement. Un maître spirituel qui m'aurait connue, m'aurait du moins aidée à sortir des occasions dangereuses où je me suis trouvée.

Dieu voulut couronner mes premiers efforts, et durant les neuf mois que je passai dans cette solitude, il se montra prodigue de faveurs. Je n'étais pourtant pas aussi exempte de fautes que l'exigeait mon livre, je n'y aspirais pas même, parce qu'à mes yeux une si parfaite vigilance était chose presque impossible. Je veillais seulement avec une grande attention à me préserver de tout péché mortel, et plutôt à Dieu que je l'eusse toujours fait avec autant de perfection ! Mais pour les péchés véniels, je n'y regardais pas de si près, et ce fut là ce qui fit tant de mal à mon âme. A la fin de ces neuf mois, Notre-Seigneur, non content des délices qu'il m'avait fait savourer, daigna m'élever à l'oraison de quiétude, et quelquefois même jusqu'à celle d'union. L'une et l'autre m'étaient inconnues ; j'ignorais leur nature et leur prix ; il m'eût été cependant très utile d'en avoir une connaissance exacte. A la vérité, cette union ne durait que très peu, je ne sais même si c'était le temps

d'un *Ave Maria*, mais les effets que j'en ressentais étaient étonnants. Je n'avais pas vingt ans encore, et je foulais, ce me semble, sous les pieds le monde vaincu. Je portais, il m'en souvient, une compassion profonde à ceux qui suivaient ses lois, même en des choses licites.

Voici quelle était ma manière d'oraison. Je tâchais, autant que je le pouvais, de considérer Jésus-Christ, notre bien et notre maître, comme présent au fond de mon âme. Chaque mystère de sa vie que je méditais, je me le représentais ainsi dans ce sanctuaire intérieur. Toutefois, je passais la plus grande partie du temps à lire de bons livres; ils étaient le charme et le rafraîchissement de mon âme. Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, ni celui de me servir avec fruit de l'imagination. Cette dernière faculté est chez moi tellement inerte, que lorsque je voulais me peindre et me représenter en moi-même l'humanité de Notre-Seigneur, jamais, malgré tous mes efforts, je ne pouvais en venir à bout.

A la vérité, l'âme qui ne peut discourir, si elle persévère, arrive bien plus vite à la contemplation, mais sa voie est très laborieuse et très pénible; car, dès que la volonté ne se trouve pas occupée, et que l'amour ne se porte pas sur un objet présent, cette âme demeure comme sans appui et sans exercice. La solitude et la sécheresse la font beaucoup souffrir, et les pensées lui livrent un terrible combat. A des âmes de cette trempe, il faut plus de pureté de conscience qu'à celles qui peuvent agir avec l'entendement. Celles-ci, s'appliquant à approfondir la vanité du monde, les bienfaits divins, les ineffables souffrances du Sauveur, le peu de services qu'elles lui rendent, la grandeur des dons qu'il réserve à ceux qui l'aiment, puisent dans ces sujets divers des

lumières et des armes pour se défendre contre les pensées, les occasions et les périls. Mais les personnes privées d'un tel secours se trouvent plus exposées ; c'est pourquoi, ne pouvant puiser en elles-mêmes aucune de ces pensées fortes, elles doivent s'occuper beaucoup à la lecture. Leur voie étant semée de souffrances si cruelles, la lecture, quelque courte qu'elle soit, leur est très utile, nécessaire même, pour se recueillir et pour remplacer l'oraison mentale qu'elles ne peuvent faire. Que si le maître qui les dirige leur interdit l'usage du livre, et les force à persévérer dans l'oraison sans ce secours, il leur sera impossible de lui obéir longtemps, et elles ne feront que ruiner leur santé en s'obstinant à soutenir une lutte si pénible.

Je le reconnais maintenant, ce fut par une conduite particulière de Notre-Seigneur que, pendant dix-huit ans, je ne trouvai aucun maître spirituel. Car si, au milieu du long tourment et des sécheresses que me faisait endurer l'impuissance de discourir, j'en avais rencontré un qui eût voulu me conduire de cette manière, il m'aurait été impossible d'y résister.

Jamais, durant tout ce temps, excepté quand je venais de communier, je n'osai aborder l'oraison sans un livre. Sans lui, mon âme éprouvait le même effroi que si elle avait eu à lutter seule contre une multitude ennemie ; l'ayant à côté de moi, j'étais tranquille. C'était une compagnie, c'était de plus un bouclier sur lequel je recevais les coups des pensées importunes qui venaient troubler mon oraison. D'ordinaire, je n'étais point dans la sécheresse, mais jamais je n'y échappais quand je me trouvais sans livre ; soudain mon âme se troublait et mes pensées s'égarèrent. Avec mon livre, je les rappelais doucement, et par cette attrayante amorce, j'attirais, je gouvernais facilement mon âme. Souvent je n'avais

besoin pour cela que d'ouvrir le livre; quelquefois je ne lisais que quelques lignes; d'autres fois je lisais plusieurs pages : c'était suivant la grâce que Notre-Seigneur m'accordait.

Dans ces heureux commencements, il me semblait qu'avec des livres et de la solitude, aucun danger n'aurait pu me ravir un si grand bien. Je crois même qu'avec la grâce de Dieu il en eût été ainsi, si un guide spirituel, ou quelqu'un enfin, m'eût éloignée ou du moins promptement retirée des occasions dangereuses. Une tentative ouverte du démon pour m'entraîner à quelque péché grave m'eût alors trouvée invincible. Mais sa tactique fut si subtile et moi si faible, que toutes mes résolutions me servirent peu : cependant, aux jours de ferveur, elles me furent d'un secours immense pour supporter, avec cette inaltérable patience que le Seigneur me donna, les effrayantes maladies que j'eus à souffrir.

Que de fois, en reportant la vue sur cette époque de ma vie, j'ai considéré avec étonnement la bonté infinie de Dieu! Que de fois mon âme s'est délectée dans la contemplation de sa magnificence et de sa miséricorde! Qu'il soit béni de tant de bienfaits! J'ai vu clairement que jamais il n'a laissé de me récompenser, dès cette vie même, du moindre désir formé pour sa gloire. Quelques défectueuses et imparfaites que fussent mes œuvres, mon divin Maître daignait les améliorer, les perfectionner, leur donner de la valeur. Quant à mes fautes et à mes péchés, il se hâtait de les couvrir d'un voile. Et maintenant il permet qu'un épais nuage les dérobe à la vue de ceux qui en furent témoins; il fait plus : il les efface de leur mémoire; il transfigure mes fautes jusqu'à leur donner l'éclat de l'or; et il se plaît à faire resplendir une faible vertu, que lui seul a mise en moi, pour ainsi dire, malgré mes résistances.

Je veux revenir à ce que l'on m'a commandé d'écrire. Mais il faut qu'on le sache : si je devais raconter en détail la conduite de Notre-Seigneur à mon égard dans ces commencements, une pareille tâche serait au-dessus de mes forces. Il faudrait un autre esprit que le mien pour peindre sous leurs vraies couleurs, d'un côté les innombrables bienfaits dont je me vis comblée, de l'autre une ingratitude et une malice qui purent les ensevelir dans l'oubli. Louange éternelle à ce Dieu de bonté dont tant d'infidélités n'ont pu vaincre la patience !

## CHAPITRE V

Suite du récit de ses grandes souffrances et de la patience que Dieu lui accorda pour les supporter. Comment Dieu tire le bien du mal ; on le verra par ce qui lui arriva dans l'endroit où elle était allée se faire traiter.

En parlant de l'année de mon noviciat, j'ai oublié de dire que je me laissais aller à de grands troubles pour des choses de peu d'importance. Souvent je recevais des réprimandes sans les mériter, et je ne les écoutais qu'avec beaucoup de déplaisir et d'imperfection. Néanmoins, dans ma joie d'être religieuse, j'acceptais tout. Comme je recherchais la solitude et que j'y pleurais mes péchés, les sœurs, s'en étant quelquefois aperçues, s'imaginèrent que je n'étais pas contente, et elles en parlaient dans ce sens. Au fond, je sentais de l'attrait pour toutes les observances du cloître ; mais ce qui ressemblait à du mépris était loin d'avoir des charmes pour moi, tandis que je goûtais une joie très vive de me voir estimée. Je mettais un soin parfait dans tout ce que je faisais, et cela même était vertu à mes yeux. Ce n'est pourtant pas une excuse légitime, parce que je savais admirablement chercher en tout ma propre satisfaction, et ainsi l'ignorance ne saurait me justifier. Il est vrai que ce monastère n'était pas établi sur les bases d'une

perfection très élevée, et moi, cédant à la pente de la nature, j'allais à ce qui était moins régulier, et je laissais de côté ce qu'il y avait d'exemplaire.

Je fus témoin alors de l'héroïque résignation que fit éclater une religieuse au milieu d'une bien cruelle maladie. Elle avait au ventre des ouvertures causées par des obstructions, et par où elle rejetait la nourriture qu'elle prenait : ce qui en peu de temps la conduisit au tombeau. Le mal effrayait les autres, moi je portais grande envie à cette inaltérable patience. Je disais à Dieu que, s'il voulait me la donner au même degré, je le priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait. Il me semble que je n'en redoutais aucune ; ma soif des biens éternels était si ardente, que j'étais résolue à les gagner à quelque prix que ce fût. J'en suis étonnée maintenant, parce qu'alors je n'avais pas encore ce feu de l'amour divin que l'oraison plus tard alluma dans mon âme. Ce n'était qu'une certaine lumière, qui me révélait la vanité de tout ce qui passe, et l'inestimable prix des biens éternels que l'on peut acheter par le sacrifice de ces biens d'un jour. La divine Majesté daigna exaucer ma prière : deux ans ne s'étaient pas encore écoulés, que je me vis assaillie d'un mal différent sans doute, mais qui cependant me causa, l'espace de trois ans, des douleurs non moins sensibles et non moins cruelles, comme je le raconterai bientôt.

L'époque du traitement que j'attendais chez ma sœur étant venue, mon père, ma sœur, et cette religieuse, ma fidèle amie et compagne de voyage, de laquelle j'étais si tendrement aimée, m'emmenèrent, avec des soins extrêmes pour me rendre le trajet agréable, à l'endroit où l'on espérait me guérir. Ce fut là que le démon commença à troubler mon âme : Dieu cependant en retira un grand bien.

Dans ce lieu même où j'étais venue chercher ma guérison, vivait un ecclésiastique d'une naissance distinguée, qui, à beaucoup d'intelligence, ne joignait toutefois qu'une science médiocre. Ce fut à lui que je m'adressai pour la confession. Je dois le dire, j'ai toujours eu une prédilection marquée pour les confesseurs éminents en doctrine, car les demi-savants ont nui grandement à mon âme ; mais il ne m'a pas toujours été facile de les rencontrer au gré de mes désirs. J'ai vu par expérience qu'il vaut mieux, quand ils sont gens de bien et de bonnes mœurs, qu'ils n'aient pas du tout de science que d'en avoir une médiocre ; alors du moins ils se défient, tout comme moi, de leurs lumières, et ils prennent conseil d'hommes vraiment éclairés. Les vrais savants ne m'ont jamais trompée ; les autres sans doute n'en avaient pas la volonté, mais ils n'en savaient pas davantage ; et comme j'avais d'eux meilleure opinion, je pensais n'être obligée qu'à les croire. Leurs décisions me laissaient d'ailleurs plus de large et de liberté. Si je m'étais vue serrée de près, il y a si peu de vertu en moi, que peut-être j'en aurais cherché d'autres. Là où il y avait péché véniel, ils ne voyaient point d'offense ; et là où il y avait péché mortel très grave, ils ne trouvaient qu'une faute vénielle. Cela nuisit beaucoup à mon avancement dans la vertu : il est bon, je crois, de le dire ici, afin que les autres se préservent d'un si grand mal. Mais devant Dieu il m'est clair que je n'avais point d'excuse. Il devait me suffire de savoir qu'une chose n'était pas bonne de sa nature, pour l'éviter avec soin. Le Seigneur a permis, je crois, à cause de mes péchés, qu'ils se soient trompés, et que, trompée par eux, j'en aie égaré d'autres en répétant ce qu'ils m'avaient dit. Je restai, ce me semble, plus de dix-sept ans dans cet aveuglement. Le premier qui commença à me dé-

tromper sur certains points fut un religieux très savant de l'ordre de Saint-Dominique<sup>1</sup>. Enfin les Pères de la Compagnie de Jésus m'inspirèrent les plus vives craintes sur toute ma vie, en me montrant, comme je le raconterai plus loin, le mal et la gravité de ces débuts.

Je commençai donc à me confesser à cet ecclésiastique. Si dans la suite j'ai eu plus à dire en confession, à cette époque, comme depuis le commencement de ma vie religieuse, je n'avais que peu de fautes à déclarer. Il en fut frappé, et me voua dès lors un extrême attachement, qui partait d'un bon principe, mais dont l'excès devenait répréhensible. Je lui avais fait comprendre que pour rien au monde je ne me résoudrais jamais à offenser Dieu en matière grave; de son côté, il m'assurait qu'il était dans les mêmes sentiments; ainsi, nous eûmes de fréquents entretiens. Comme alors mon âme goûtait habituellement en Dieu d'enivrantes délices, mon plus doux plaisir était de parler de lui. A un tel langage, dans une personne si jeune encore, il se sentait pénétré de confusion. Enfin, poussé par la confiance que je lui inspirais, il commença à me découvrir l'état de son âme, qui était déplorable et des plus dangereux. Depuis près de sept ans il entretenait une affection et des relations coupables avec une femme de l'endroit, et il ne laissait pas de dire la messe. La chose était si publique qu'il était perdu d'honneur et de réputation; personne cependant n'osait le blâmer en face. Ses aveux me remplirent de compassion, car son dévouement pour moi me l'avait rendu cher. Victime alors d'une inexpérience trop naïve et trop aveugle, je regardais comme vertu de répondre par la reconnais-

1. Cet homme qui, à un profond savoir, joignait une vertu éminente, était le Père Vincent Baron. La sainte aura plus d'une fois encore à parler de lui.

sance et par un retour d'affection à l'amitié qu'on avait pour moi. Maudite soit la loi d'un tel retour, qui va jusqu'à être contraire à la loi de Dieu! C'est là une folie qui a cours dans le monde, et j'avoue qu'elle me met toute hors de moi quand j'y pense. Quoi! c'est à Dieu seul qu'est dû tout le bien qu'on nous fait, et nous regardons comme vertu de ne pas briser les liens d'une amitié qui lui déplait! O aveuglement du monde! Et vous, Seigneur, quelle grâce vous m'auriez faite, si, souverainement ingrate envers ce monde tout entier, j'avais eu le bonheur de ne l'être jamais envers vous! Mais à cause de mes péchés, le contraire est arrivé.

M'étant procuré, par les personnes mêmes de sa maison, des renseignements plus précis, je connus mieux l'état de cet infortuné, et je découvris en même temps une circonstance qui le rendait un peu moins coupable. La malheureuse femme qui l'avait égaré avait obtenu de lui qu'il porterait au cou, pour l'amour d'elle, une petite figure de cuivre <sup>1</sup>, où elle avait mis des charmes, et nul n'avait eu le pouvoir de lui faire quitter ce gage perfide.

Je n'ajoute pas entièrement foi à ce que l'on dit des sortilèges, mais je rapporte ce que j'ai vu de mes propres yeux, afin que les hommes se tiennent en garde contre ces femmes qui aspireraient à former de tels liens. Qu'ils le sachent, dès qu'elles ont perdu toute honte devant Dieu, elles que leur sexe oblige plus étroitement à la pudeur, on ne saurait sans péril leur accorder la moindre confiance. Pour arriver à leurs fins, et pour le succès d'une passion insensée que le démon allume en elles, il n'est rien dont elles ne soient capables. Quant à moi, malgré ma profonde misère, jamais je ne suis tom-

1. En espagnol : *idolillo de cobre*.

bée dans aucune faute de ce genre; jamais, dans tout le cours de ma vie, je n'ai eu l'intention de faire le mal; jamais, quand je l'aurais pu, je n'aurais voulu forcer qui que ce fût à m'aimer. Mais c'est le Seigneur qui m'en a préservée, et s'il ne m'eût tenue de sa main, j'aurais pu l'offenser en cela comme dans le reste, car on ne doit fonder sur moi aucune confiance.

Dès que je fus fixée par ces renseignements, je témoignai un intérêt plus affectueux à cet ecclésiastique. Mon intention était bonne, mais ma conduite était blâmable; car l'espérance d'un bien, quelque grand qu'il fût, n'aurait jamais dû me faire commettre même le plus petit mal. Le plus souvent, je lui parlais de Dieu. Mes paroles lui furent utiles sans doute, mais la grande affection qu'il avait pour moi fut, je crois, chez lui, une plus puissante cause de retour. Pour me faire plaisir, il en vint jusqu'à me livrer la petite figure, que je fis aussitôt jeter dans une rivière. Dès qu'il en fut dessaisi, il se réveilla comme d'un profond sommeil : le tableau de sa conduite durant ces dernières années se déroulait à ses yeux; il était effrayé de lui-même; il gémissait de sa coupable vie, et déjà il en était saisi d'horreur. Notre-Dame, je n'en puis douter, lui fit sentir son puissant secours; car il était très dévot au mystère de sa Conception, et il en célébrait la fête avec grande solennité. Enfin, il brisa sans retour ses tristes chaînes, et il ne pouvait se lasser de remercier Dieu de l'avoir éclairé de sa lumière. Au bout d'un an, à dater du jour même où je le vis pour la première fois, il mourut; mais, dans cet intervalle, il avait servi Dieu avec une sainte ardeur.

Jamais je ne reconnus rien que d'honnête dans sa grande affection pour moi, bien qu'elle eût pu être d'une pureté plus élevée. Toutefois, en certaines occasions, si nous n'avions eu la pensée de Dieu très présente,

nous nous serions trouvés en danger de l'offenser gravement. J'étais alors, je le répète, bien résolue à ne rien faire où j'aurais vu péché mortel; et, selon moi, c'était précisément cette disposition qui me faisait aimer de lui. Je crois même que tous les hommes sentiront toujours de la prédilection pour les femmes qu'ils verront inclinées à la vertu. Oui, la vertu est pour elles, comme je le dirai dans la suite, le moyen le plus sûr d'exercer ici-bas de l'empire sur les cœurs. Je tiens pour assuré que celui pour lequel j'avais tant prié est dans la voie du salut éternel. Il mourut dans les plus beaux sentiments de foi, et dans l'éloignement le plus complet de l'occasion qui l'avait égaré. Ainsi, il semblerait que le Seigneur voulut se servir de moi pour ouvrir le ciel à cette âme.

Je restai trois mois dans cet endroit, en proie à de très grandes souffrances, parce que le traitement était trop rigoureux pour ma complexion. Au bout de deux mois, à force de remèdes, il ne me restait plus qu'un souffle de vie. Le mal dont j'étais allée chercher la guérison était devenu beaucoup plus cruel; les souffrances que j'éprouvais au cœur étaient si vives, qu'il me semblait parfois qu'on me le déchirait avec des dents aiguës; l'intensité de la douleur arriva à tel point, qu'on craignit que ce ne fût de la rage. Ma faiblesse était extrême; l'excès du dégoût ne me permettait de rien prendre, si ce n'est du liquide. La fièvre ne me quittait pas; et des médecines, que pendant un mois on m'avait fait prendre, m'avaient épuisée. Je sentais un feu intérieur qui m'embrasait. Les nerfs se contractèrent, mais avec des douleurs si intolérables, que je ne trouvais ni jour ni nuit un instant de repos. A cela venait encore se joindre une profonde tristesse. Voilà ce que je gagnai dans ce voyage. Mon père se hâta de me ramener chez

lui. Les médecins me virent de nouveau; ils désespérèrent de moi, déclarant qu'indépendamment de tous ces maux, je me mourais d'étisie.

Insensible à l'arrêt qu'ils venaient de prononcer, j'étais absorbée par le sentiment de la souffrance. Des pieds jusqu'à la tête, j'éprouvais une égale torture. De l'aveu des médecins, ces douleurs de nerfs sont intolérables; et comme chez moi leur contraction était universelle, j'étais livrée à un indéfinissable tourment. Quelle riche moisson de mérites si j'avais su en profiter! La souffrance dans cet excès de rigueur ne dura que trois mois, mais on n'eût jamais cru qu'il fût possible de résister à tant de maux réunis. Je m'en étonne moi-même en ce moment, et je regarde comme une faveur insigne de Dieu la patience qu'il me donna; il était visible qu'elle venait de lui. L'histoire de Job, que j'avais lue dans *les Morales* de saint Grégoire, me fut d'un grand secours. Le divin Maître m'avait, ce semble, fortifiée à l'avance par cette lecture et par l'oraison, à laquelle j'avais commencé à m'adonner; il m'avait ainsi préparée à tout souffrir avec une résignation parfaite. Mes entretiens n'étaient qu'avec lui. J'avais ces paroles de Job habituellement présentes à l'esprit, et je me plaisais à les redire : *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux*<sup>1</sup>? Et à ces paroles, je sentais, ce me semble, se renouveler mon courage.

Ce long martyre s'était déjà prolongé depuis le mois d'avril jusqu'au milieu d'août, plus douloureux cependant les trois derniers mois. Enfin, le jour de l'Assomption de Notre-Dame arriva<sup>2</sup>. Je montrai le plus vif

1. *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* (Job, II, 10.)

2. C'était en 1535; la sainte n'avait pas encore vingt et un ans.

empressement pour me confesser; toujours, du reste, j'avais aimé m'approcher souvent de la confession. On s'imagina que la crainte de la mort m'inspirait ce désir, et mon père, pour ne pas m'alarmer, ne voulut point y condescendre. O amour excessif de la chair et du sang! quoiqu'il partît d'un père si catholique, si prudent, si inaccessible par ses lumières à un entraînement d'ignorance, combien cependant il aurait pu me devenir funeste! Cette nuit même se déclara une crise si terrible que, pendant près de quatre jours, je restai privée de tout sentiment. On me donna, dans cet état, l'extrême-onction. A toute heure, ou plutôt à tout moment, on croyait que j'allais expirer, et l'on ne faisait que me dire le *Credo*, comme si j'eusse été capable d'entendre quelque chose. Plus d'une fois même on ne douta plus que je n'eusse exhalé mon dernier soupir; et quand je revins à moi, je trouvai sur mes paupières de la cire, tombée d'un flambeau.

Pendant mon père était inconsolable de ne m'avoir pas permis de me confesser; il ne cessait de faire monter vers Dieu des cris et des prières. Béni soit à jamais Celui qui voulut les entendre! Déjà, dans mon couvent, la fosse qui attendait mon corps était ouverte depuis un jour et demi; et déjà, hors de cette ville, dans un monastère de religieux de notre ordre, on avait célébré pour moi un service funèbre.

Dès que je repris connaissance, je voulus me confesser. Je communiai en répandant un torrent de larmes; mais, à mon avis, la douleur d'avoir offensé Dieu n'en était pas l'unique cause. Pourtant ce repentir, je l'espère, aurait suffi pour me sauver, quand même le Seigneur m'eût imputé l'erreur où l'on m'avait jetée en m'affirmant à tort, comme je l'ai compris depuis, que certaines choses ne constituaient pas une faute mortelle.

Autant que j'en puis juger, malgré les intolérables douleurs qui me restaient et m'enlevaient presque à moi, la confession que je fis fut d'une intégrité parfaite; j'y déclarai tout ce en quoi je croyais avoir offensé Dieu. Entre tant d'autres grâces, il m'a accordé celle-ci: jamais, depuis que je commençai à communier, je n'ai laissé de m'accuser au saint tribunal de tout ce que j'ai cru être péché, quelque léger qu'il fût. Je ne puis néanmoins, si j'étais morte alors, me défendre de craintes très vives sur mon salut: d'une part, à cause du peu d'instruction des confesseurs; de l'autre, à cause de mon peu de fidélité à la grâce, et pour bien des motifs encore. Aussi est-il certain qu'arrivée à cette époque de ma vie, et considérant comment le Seigneur me ressuscita en quelque sorte, j'en éprouve un tel saisissement, que j'en suis pour ainsi dire toute tremblante.

Il me semble, ô mon âme! que tu aurais dû mesurer la grandeur du péril dont Dieu t'avait délivrée; et si l'amour n'avait pas assez d'empire sur toi, la crainte du moins devait t'empêcher de l'offenser de nouveau. Car enfin, il aurait pu te frapper mille fois dans un état plus dangereux; et je ne crois pas exagérer en doublant ce nombre. Après tout, j'accepte ici les reproches que pourra m'en faire celui qui m'a ordonné de me modérer dans l'aveu de mes péchés. Et certes, tels que je les ai racontés, ils n'apparaissent déjà que sous des couleurs trop flatteuses. Je le conjure, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher de mes fautes dans cet écrit, puisqu'elles servent à mieux révéler les magnificences des bontés de Dieu et son inépuisable patience à l'égard d'une âme. Bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour! Plaise à sa Majesté de me réduire en cendres plutôt que je cesse jamais de l'aimer!

## CHAPITRE VI

Ses nombreuses obligations envers le Seigneur pour la résignation qu'il lui donna dans ses grandes souffrances. Elle prit comme médiateur et avocat le glorieux saint Joseph; elle en retira de précieux avantages.

De ces quatre jours d'effroyable crise, il me resta des tourments intolérables, qui ne peuvent être connus que de Dieu. Ma langue était en lambeaux, à force de l'avoir mordue. N'ayant rien pris dans tout cet intervalle, faible d'ailleurs à me sentir étouffer, j'avais le gosier si sec qu'il se refusait à laisser passer même une goutte d'eau. Tout mon corps était comme disloqué, et ma tête dans un désordre étrange. Mes nerfs s'étaient tellement contractés, que je me voyais en quelque sorte ramassée en peloton. Voilà où me réduisirent ces quelques jours d'indicible douleur. Je ne pouvais, sans un secours étranger, remuer ni bras, ni pied, ni main, ni tête; aussi immobile que si j'eusse été morte, j'avais seulement, me semblait-il, la force de mouvoir un doigt de la main droite. On ne savait comment m'approcher : tout mon corps était dans un état si lamentable, que je ne pouvais supporter le contact d'aucune main; il fallait me remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par un

bout. Je restai ainsi jusqu'à Pâques-Fleuries <sup>1</sup>. Par bonheur, lorsqu'on me laissait tranquille, les douleurs venaient souvent à cesser. Un peu de repos goûté était alors, à mes yeux, un grand pas vers la guérison. Je craignais que la patience ne vint à m'échapper. Grande fut donc ma joie quand je me vis délivrée de douleurs si aiguës et si continuelles. Par intervalles, j'en éprouvais néanmoins encore d'insupportables : c'était quand une fièvre double-quarte très violente, qui m'était restée, faisait sentir ses frissons. Je gardais aussi un profond dégoût pour toute sorte d'aliments.

Je voulus sur-le-champ retourner à mon monastère, et je m'y fis transporter en cet état. On reçut donc en vie celle qu'on avait attendue morte, mais avec un corps dont l'aspect aurait inspiré moins de pitié, s'il eût été privé de vie. Il n'y a pas de termes pour peindre l'excès de ma faiblesse ; il ne me restait que les os. Cet état, comme je l'ai dit, se prolongea plus de huit mois. Pendant près de trois ans, je demurai frappée d'une paralysie <sup>2</sup>, qui allait, il est vrai, s'améliorant chaque jour. Lorsque à l'aide de mes mains je commençai à me traîner par terre, j'en rendis au Seigneur des actions de grâces.

Au milieu de toutes ces souffrances, ma résignation ne se démentit pas un instant, et, si j'en excepte les premiers jours, je supportai avec une grande allégresse les maux de ces trois années, trouvant qu'ils n'étaient rien en comparaison des douleurs et des tourments qui avaient précédé. Enfin j'étais pleine-

1. C'est-à-dire jusqu'au dimanche de Pâques de l'année 1536. Cet état dura donc plus de huit mois, comme la sainte va nous le dire. On se souvient qu'il avait commencé la nuit du 13 août.

2. On a ordinairement rendu ainsi l'expression de la sainte : *estar tullida*.

ment soumise à la volonté de Dieu, quand il lui aurait plu de me laisser ainsi jusqu'à mon dernier soupir. Si je désirais guérir, c'était pour pouvoir me livrer à l'oraison dans la solitude, de la manière qui m'avait été enseignée; car dans l'infirmierie la chose ne m'était point facile. Je me confessais très souvent. Mon bonheur était de parler de Dieu; toutes les religieuses en étaient édifiées, et elles ne pouvaient assez admirer la patience que le Seigneur me donnait. En effet, s'il ne m'eût soutenue de sa main, il eût été impossible d'endurer de si grandes douleurs avec un si grand plaisir.

Je sentais alors les puissants effets de cette grâce d'oraison que le Seigneur m'avait accordée. Par elle, je comprenais en quoi consistait son amour. En ce peu de temps, elle avait fait germer en moi ces nouvelles vertus dont je vais parler; vertus encore faibles sans doute, puisqu'elles ne suffirent pas à me maintenir dans le sentier de la perfection. Je ne disais le moindre mal de personne; j'avais au contraire l'habitude d'empêcher toute détraction. Cette maxime était toujours présente à mon esprit : je ne devais ni me plaire à entendre, ni dire moi-même ce que je n'aurais pas voulu qu'on eût dit de moi. Fermement attachée à cette règle de conduite, je m'y montrais ordinairement fidèle; parfois cependant, si l'occasion était pressante, il m'échappait quelque faute. Grâce à l'accent persuasif de mes paroles, les personnes avec qui je conversais contractèrent la même habitude. Le public en eut bientôt connaissance : là où j'étais, les absents, disait-on, étaient à couvert des traits de la médisance; ils trouvaient la même sûreté auprès des personnes qui m'étaient attachées par l'amitié ou par les liens du sang, et qui se montraient dociles à mes leçons. Malgré cela, il me reste un grand compte à ren-

dre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses; plaise à sa divine Majesté de me le pardonner! Je fus cause, il est vrai, de bien des maux; mais, je dois aussi le dire, si j'ai eu à gémir sur quelques suites de ma vie imparfaite, mon intention fut néanmoins toujours droite.

Je conservais le désir de la solitude; je me plaisais à traiter avec Dieu et à parler de lui. Dès que je pouvais nouer un pareil entretien, j'y trouvais plus de plaisir et de charmes que dans toute la politesse, ou pour mieux dire, dans la grossièreté des conversations du monde. Je me confessais, je communiais bien plus fréquemment, et j'en avais un ardent désir. La lecture des bons livres faisait mes plus chères délices. M'arrivait-il de commettre quelque offense contre Dieu, j'étais pénétrée d'un très vif repentir. Bien des fois, je m'en souviens, je n'osais plus entrer en oraison; je redoutais comme un grand châtiment l'excès de la douleur que je devais y éprouver, pour avoir offensé un Dieu si bon.

Ce sentiment de repentir s'accrut encore dans la suite, et il me faisait endurer un tourment auquel je ne saurais rien comparer. Jamais cependant la crainte n'y eut la moindre part. La cause unique était le souvenir des faveurs dont Dieu me comblait dans l'oraison, et la vue de l'ingratitude par laquelle je répondais à tant de bienfaits. C'était là ce qui m'accablait. Je me reprochais amèrement de répandre tant de larmes pour mes fautes, sans devenir meilleure; je m'attristais de voir que, malgré toutes mes résolutions et tous mes efforts, je retombais, en m'exposant moi-même à l'occasion. Ces larmes me semblaient trompeuses; et mes fautes paraissaient encore plus grandes à mes yeux, quand je considérais combien Dieu me faisait la grâce de les pleurer et de m'en repentir. Je tâchais de m'en confesser dans le plus bref

délai, et je faisais, ce me semble, tous mes efforts pour retourner en grâce. Tout le mal venait de n'en pas couper la racine par la fuite des occasions, et du peu de secours que je tirais des confesseurs. S'ils m'avaient déclaré le danger de mes entretiens avec les personnes du monde et l'obligation d'y renoncer, ils auraient, sans aucun doute, porté au mal un remède efficace; car, à aucun prix, je n'aurais consenti à passer sciemment un seul jour en état de péché mortel.

Tous ces indices de la crainte du Seigneur en moi provenaient de l'oraison; le meilleur était une crainte tellement absorbée dans l'amour, que la pensée du châ-timent ne s'offrait même pas à mon esprit. Durant ces graves maladies, je fus constamment très attentive à veiller sur ma conscience, pour écarter de moi tout péché mortel. Infortunée, je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et elle fut la cause de tout le dommage qu'éprouva mon âme!

Me trouvant, si jeune encore, frappée de paralysie, et voyant le triste état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison. Elle était l'objet de mes désirs, mais sans m'enlever cette grande allégresse avec laquelle je supportais mon mal; parfois même il me venait en pensée que, si le retour de mes forces devait me perdre, il valait mieux pour moi rester ainsi. Je ne pouvais néanmoins ôter de mon esprit que, rendue à la santé, je servirais le Seigneur avec un dévouement beaucoup plus généreux. C'est là une de nos illusions de ne pas nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu; il sait mieux que nous ce qui nous convient.

Je commençai donc à entendre des messes avec dévotion, et je récitai des prières très approuvées. Jamais je n'ai aimé ni pu souffrir certaines dévotions où entrent je

ne-sais quelles cérémonies, et où les femmes en particulier trouvent un attrait qui les trompe. Par le fait, on y a reconnu depuis un caractère superstitieux, et l'on a dû les condamner.

Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata d'une manière visible. Ce père et protecteur de mon âme me tira de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé, jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. C'est chose admirable que les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint!

Le Très-Haut donne grâce, semble-t-il, aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre, reconnaissant en lui l'autorité d'un père et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à ce protecteur; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence-t-il à être grand, et les heureux effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable, plus par vanité que par esprit intérieur. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle et avec la plus élégante recherche. En cela mon intention était droite, il est vrai, mais voici le

côté fâcheux : au moindre petit bien accompli avec le secours de la grâce divine, je mêlais des imperfections et des fautes sans nombre, tandis que pour le mal, la recherche et la vanité, je trouvais en moi une adresse et une activité admirables. Plaise au Seigneur de me le pardonner !

Connaissant aujourd'hui, par une si longue expérience, l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise, d'une manière frappante, l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà, depuis plusieurs années, je lui demande le jour de sa fête une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Lorsque ma prière s'écarte tant soit peu du but de la gloire divine, il la redresse afin de m'en faire retirer un plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je raconterais bien volontiers, dans un récit détaillé, les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à ce grand saint. Mais, pour ne pas sortir du cercle où l'obéissance m'a renfermée, je devrai, contre mon désir, passer rapidement sur certaines choses ; sur d'autres, je serai peut-être trop longue, tant je suis inhabile à garder dans le bien les limites de la discrétion. Je me contente donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve ; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche, et de l'honorer d'un culte particulier. Les personnes d'oraison surtout devraient toujours l'aimer avec une filiale tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et à

tout ce qu'elle essuya de tribulations, durant le bas âge du divin Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison choisisse cet admirable saint pour maître, il n'aura pas à craindre de s'égarer sous sa conduite. Plaise au Seigneur que je ne me sois pas égarée moi-même en portant la témérité jusqu'à oser parler de lui ! Je publie, il est vrai, le culte particulier dont je l'honore <sup>1</sup> ; mais, pour les actes tendant à le

1. Une des gloires de la mission providentielle de sainte Thérèse dans ces derniers siècles a été de propager le culte de saint Joseph dans toute l'Église catholique.

• Sainte Thérèse, dit le célèbre Patrignani, a été une étoile des plus resplendissantes, un des plus beaux diamants de la couronne de saint Joseph. Elle a été choisie de Dieu pour étendre son culte dans le monde entier, et pour mettre en quelque sorte la dernière main à ce grand ouvrage. » (*Dévol. à saint Joseph*, liv. I, c. XI.)

L'église du premier couvent réformé qu'elle établit fut dédiée à saint Joseph. Sur dix-sept monastères qu'elle fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas consacrés à ce saint patriarche ; mais elle implantait son culte dans tous, les mettait tous sous sa garde, et faisait toujours placer au-dessus d'une des portes la statue de ce glorieux protecteur. De plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains, à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph, fuyant en Égypte, avec cette inscription :

*Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum.* (Tobie, IV, 23.)

• Nous menons une vie pauvre, mais nous posséderons de grands biens, si nous craignons Dieu. »

Dans ses *Avis*, elle dit : « Quoique vous honoriez plusieurs saints comme vos protecteurs, ayez cependant une dévotion toute particulière envers saint Joseph, dont le crédit est grand auprès de Dieu. » (*Avis*, LXV.)

Sainte Thérèse a légué à son ordre tout entier un zèle ardent pour la gloire de saint Joseph. A son exemple, le Carmel n'a cessé de travailler à étendre le culte de ce grand patriarche, et l'on peut dire qu'il a rivalisé de zèle avec l'ancien Carmel, auquel Benoît XIV rend ce témoignage : « C'est lui, qui, d'après le sentiment commun des érudits, a fait passer d'Orient en Occident la louable coutume d'honorer saint Joseph du culte le plus solennel. »

• *Quem constat, a communi eruditorum sententia, ab Oriente in Oc-*

glorifier et pour l'imitation de ses vertus, je suis toujours restée bien en arrière. Enfin il fit éclater à mon égard sa puissance et sa bonté : grâce à lui, je sentis renaître mes forces, je me levai, je marchai, je n'étais plus frappée de paralysie; mais, hélas! je ne montrai que trop tôt toute la profondeur de ma misère, en faisant un mauvais usage d'un tel bienfait.

Après tant de faveurs, aurait-on pu me croire si voisine d'une chute? Quoi! après avoir reçu de Dieu des vertus qui m'excitaient à le servir, après m'être vue aux portes de la mort et en si grand danger de me perdre, après avoir été ressuscitée corps et âme, à la grande stupeur de tous ceux qui en furent témoins, tomber si tôt et devenir infidèle! Quel est ce mystère, Seigneur? Et de combien de périls est semée cette triste vie!

Au moment où je trace ces lignes, je pourrais, ce me semble, grâce à votre bonté et à votre miséricorde, dire comme saint Paul, sinon avec la même perfection, du moins avec autant de vérité : *Ce n'est plus moi qui vis*. Vous seul, ô mon Créateur, vivez dans mon âme, si j'en juge par la tendre sollicitude avec laquelle, depuis quelques années, vous me tenez de votre main; si j'en crois des désirs et des résolutions dont plus d'une fois, dans ces derniers temps, la sincérité a été prouvée par des œuvres. Ah! sans doute il doit m'échapper, sans les connaître, bien des offenses contre votre Majesté; mais dans l'intime de mon âme je trouve une ferme résolution de ne blesser en rien votre volonté sainte. Pour votre amour, je me sens prête à tout entre-

*videntem transtulisse laudabilem consuetudinem præstandi amplissimum cultum S. Joseph.* • (De Beatif. et Canoniz., lib. IV, part. II, c. xx, n. 17.)

A la fin du dix-huitième siècle, on comptait déjà, dans l'ordre seul du Carmel, plus de 450 églises sous l'invocation de saint Joseph.

prendre, à tout exécuter avec courage; et déjà, dans certaines entreprises, vous m'avez soutenue, vous avez couronné mes efforts par le succès. Je n'aime ni le monde, ni rien de ce qui est à lui. Vous seul, ô mon Dieu, êtes le bonheur de mon âme, et hors de vous, tout m'est une pesante croix.

Je puis me tromper, et de tels sentiments sont peut-être loin de moi. Vous m'en êtes cependant témoin, ô Seigneur, je sonde mon cœur; il me dit que je ne mens pas. Je tremble néanmoins, et avec beaucoup de raison, de me voir encore abandonnée de vous. Je sais combien faible est mon courage; je connais mon peu de vertu; pour ne pas vous devenir infidèle, j'ai besoin de sentir sans cesse votre secours et l'appui de votre main. En ce moment même, ne suis-je pas abandonnée de vous? mes sentiments ne me trompent-ils pas? Plaise à votre Majesté qu'il n'en soit pas ainsi! Je ne sais quel attrait peut avoir pour nous une vie où tout est si incertain. Il me semblait alors impossible, ô mon Seigneur, de vous abandonner tout à fait. Mais comme je vous ai depuis si souvent délaissé, je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte. Hélas! à peine étiez-vous tant soit peu éloigné de moi, que je faisais les plus tristes chutes. Soyez éternellement béni! Je vous abandonnais, et vous, loin de m'abandonner entièrement, vous me tendiez sans cesse la main pour me donner la force de me relever. Souvent, Seigneur, je la repoussais, et je ne voulais pas entendre votre voix, qui me pressait de revenir!

Ce que je vais dire sera la preuve de la vérité de ces dernières paroles.

## CHAPITRE VII

De quelle manière elle perdit les grâces que le Seigneur lui avait faites; misérable vie qu'elle mena. Inconvénients pour des religieuses de n'être pas strictement cloîtrées.

Bientôt, de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion, je me laissai entraîner à de si grands dangers et à une telle dissipation, que j'avais honte d'user avec Dieu de la familière amitié de l'oraison <sup>1</sup>. Une autre cause m'en détournait encore. Mes fautes étant devenues plus nombreuses, la pratique de la vertu n'avait plus pour moi ce charme et ces douceurs qu'elle me faisait sentir auparavant. Je le voyais très clairement, ô mon Seigneur, la perte de ces délices intérieures était la punition de mon infidélité.

Je tombai alors dans le plus terrible piège que le démon pouvait me tendre : me voyant si infidèle, je commençai, sous prétexte d'humilité, à craindre de faire oraison. Il me semblait qu'étant une des plus imparfaites, il valait mieux suivre le plus grand nombre et me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée; digne de partager la société des démons, je ne

1. Saint Augustin a dit : « *Familiari affectu animi mei.* — Avec la tendre familiarité de mon cœur. » (*Conf.*, lib. IX, c. 14.)

devais plus prétendre à cet entretien céleste et à un commerce si intime avec Dieu. Enfin il me venait en pensée que je trompais tout le monde.

Ma conduite, en effet, n'avait à l'extérieur rien que de louable; ainsi l'on ne saurait blâmer le monastère où j'étais de m'avoir si favorablement jugée. Je savais inspirer aux autres une bonne opinion de moi, j'y parvenais sans ombre de calcul ni de feinte. Grâce à Dieu, j'ai toujours eu en horreur l'hypocrisie et la vaine gloire; ni ma conscience ni mes souvenirs ne me reprochent aucune faute de ce genre. Un premier mouvement d'amour-propre venait-il à s'élever dans mon cœur, j'en éprouvais une peine indicible; et le démon, vaincu chaque fois, me laissait avec le mérite d'une nouvelle victoire. Aussi n'a-t-il jamais osé me tenter que très faiblement de ce côté. Peut-être, si Dieu lui eût permis de me livrer d'aussi rudes assauts sur ce point que sur d'autres, serais-je également tombée; mais, jusqu'à ce jour, ce Dieu de bonté m'a préservée d'une semblable chute. Qu'il en soit éternellement béni! Je dois même le dire : me voir tenir en telle estime était pour moi, qui connaissais le secret de mon âme, un bien pesant fardeau.

Voici pourquoi on ne pouvait croire à mon peu de vertu. On me voyait, si jeune encore et malgré tant d'occasions, me retirer souvent dans la solitude pour m'y occuper à la prière et à la lecture; souvent je parlais de Dieu; j'aimais à faire peindre l'image de Notre-Seigneur dans plusieurs endroits; je tenais à avoir un oratoire et à l'embellir de tout ce qui peut éveiller des sentiments de dévotion; jamais je ne disais du mal de qui que ce fût; je pourrais ajouter d'autres choses de ce genre, qui, extérieurement, portaient l'empreinte de la vertu. Enfin, légère que j'étais, je me

faisais valoir moi-même dans les choses qui sont pour le monde un titre d'estime.

Pour ces raisons, on m'accordait autant et plus de liberté qu'aux plus anciennes religieuses, et l'on était dans une pleine sécurité sur mon compte. Il est vrai que jamais je n'aurais de moi-même pris la moindre liberté, ni rien voulu faire sans y être autorisée. Jamais je n'aurais pu me résoudre, par exemple, à parler par des fentes ou par-dessus les murailles ou à la faveur des ténèbres. Je n'ai jamais eu de pareils entretiens, parce que le Seigneur m'a soutenue de sa main. A mes yeux (car c'est de sang-froid, avec réflexion, que j'examinais bien des choses), exposer l'honneur de tant d'excellentes religieuses était un crime, comme si d'autres actes que je me permettais eussent été bons ! A la vérité, le mal que je commettais, quoique considérable, n'était pas aussi prémédité que l'aurait été celui-là.

Ce qui me fit beaucoup de tort, à mon avis, ce fut de n'être pas dans un monastère cloîtré. Les autres religieuses, qui étaient d'une vertu éprouvée, pouvaient user innocemment de la liberté dont elles jouissaient. Leurs engagements ne les obligeaient à rien de plus ; le vœu de clôture n'existait pas pour elles. Mais pour moi, qui suis la faiblesse même, une pareille latitude m'aurait certainement conduite en enfer, si Notre-Seigneur, par tant de secours et par des grâces très particulières, ne m'avait arrachée à ce péril. C'est pourquoi je regarde comme très dangereuse, dans un monastère de femmes, cette libre communication avec le dehors. Pour celles qui veulent mener une vie relâchée, c'est plutôt le chemin de l'enfer qu'un rempart pour leur faiblesse.

Qu'on se garde bien d'appliquer ceci au monastère où j'habitais. Florissant par la régularité, il ne comptait pas parmi ceux dont l'accès était le plus facile. Il ren-

fermait un grand nombre de religieuses sincèrement ferventes et d'une vie exemplaire; Notre-Seigneur, dont la bonté est infinie, ne saurait cesser de favoriser de si dignes épouses. Mes paroles font allusion à d'autres couvents que je connais et que j'ai vus. Je le dis, ie plains profondément celles qui y vivent; elles ont besoin, pour se sauver, d'une vocation bien particulière, et de s'y sentir souvent affermies par Notre-Seigneur, tant au milieu d'elles se trouvent autorisés les honneurs et les plaisirs du monde. Oh! que les obligations de leur état y sont mal comprises! Plaise à Dieu qu'elles ne prennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'arrivait souvent à moi-même! Pour leur faire entendre la vérité, il faut que Notre-Seigneur fasse briller une lumière bien vive au fond de leurs âmes.

Aux parents qui ne se préoccupent pas du salut de leurs filles, et les placent dans un couvent où elles seront plus exposées que dans le monde, je conseillerais de penser au moins à l'honneur de leur famille; il vaudrait mieux les établir, quand même ce serait au-dessous de leur rang. Ils seraient pourtant excusables dans un cas : c'est s'ils voyaient en elles d'excellentes inclinations, et encore, plaise au ciel qu'un si riche fonds de vertu leur serve de défense! S'ils ne prennent pas ce dernier parti, qu'ils les gardent dans la maison paternelle. Là, si elles se comportent mal, leur conduite est bientôt découverte; dans ces monastères, elles peuvent longtemps se cacher. A la fin, Notre-Seigneur permet que le secret de leur vie soit connu; mais déjà leur conduite, funeste pour elles-mêmes, l'est devenue pour toutes les autres.

Souvent ce n'est point la faute de ces pauvres filles; elles ne font que suivre le sentier qu'elles trouvent frayé, et il en est parmi elles un grand nombre qu'on ne

saurait trop plaindre. Quittant le monde pour en éviter les dangers, et pleines de l'espoir qu'elles vont servir le Seigneur, au lieu d'un monde, les infortunées en rencontrent dix; elles ne savent plus ni comment vaincre, ni où trouver un appui. La jeunesse, la sensualité, le démon, les convient et les inclinent à certains actes d'une vie réellement mondaine, et qui, là, passent pour être en quelque sorte du domaine de la vertu. Triste illusion, que l'on peut comparer, jusqu'à un certain point, à l'aveuglement obstiné des hérétiques! Ces malheureux, fermant volontairement les yeux à la lumière, prétendent persuader qu'ils ont la vérité pour eux et qu'ils le croient ainsi. Au fond ils n'en croient rien; une voix intérieure les avertit de leur erreur.

O effrayant, ô lamentable mal, que des monastères d'hommes ou de femmes, je ne distingue pas en ce moment, où la régularité n'est plus en vigueur; où l'on voit deux sentiers, l'un de la vertu, l'autre du relâchement, et tous deux également suivis! Qu'ai-je dit : également? Je me trompe. C'est, hélas! le moins parfait qui est le plus fréquenté; de ce côté se trouve le plus grand nombre, de ce côté sont les faveurs. Par contre-coup, le chemin de la régularité reste presque désert; en sorte que le religieux et la religieuse qui veulent sérieusement remplir tous les engagements de leur sainte vocation, ont plus à redouter les personnes qui vivent sous le même toit que tous les démons ensemble. Il leur faut plus de réserve et de prudence pour parler de l'amour dont ils désirent brûler pour Dieu, que pour parler d'autres amitiés et d'autres liaisons que l'esprit de ténèbres forme dans les monastères. Pourquoi donc s'étonner de voir de si grands maux dans l'Église, lorsque ceux qui devraient être pour les autres des modèles de vertu, ont si tristement dégénéré de cette

ferveur, que les saints, leurs devanciers, laissèrent, au prix de tant de travaux, dans les ordres religieux? Plaise à la divine Majesté d'apporter à ces maux le remède qui doit les guérir! Amen <sup>1</sup>.

Je commençai donc à m'engager dans ces conversations avec les personnes qui venaient nous visiter. Suivant en cela un usage établi, j'étais loin de penser qu'il dût en résulter pour mon âme autant de dommage et de distraction. Mes yeux ne se sont dessillés que plus tard. Il me semblait que ces visites, si ordinaires en tant de monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'à d'autres religieuses, dont la régularité frappait mes regards. Je ne considérais pas que, leur vertu l'emportant de beaucoup sur la mienne, le danger devait être bien moindre pour elles que pour moi. Je ne puis néanmoins me défendre d'y voir toujours quelque péril, quand ce ne serait que la perte du temps.

Comme je m'entretenais un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, Notre-Seigneur daigna m'éclairer dans mon aveuglement : par un avis et un rayon intérieur de lumière, il me fit comprendre que de telles amitiés ne me convenaient pas. Ce divin Maître m'apparut avec un visage très sévère, me té-

1. Ce long portrait, tracé d'une main vigoureuse, n'est pas flatteur. Malheureusement il n'est que trop vrai, et rappelle ceux qu'ont laissés les historiens du xv<sup>e</sup> siècle. Sans vouloir justifier tous les abus, ne soyons pas pourtant sévères à l'excès, et n'oublions pas comment se recrutaient alors ces couvents de femmes. Plus d'une jeune fille y prenait le voile sans vocation, souvent même contre son gré, parce que sa famille ne pouvait pas la doter. Une fois dans le monastère, ses parents se préoccupaient peu de sa perfection; ils montraient même parfois beaucoup d'indulgence, et fermaient les yeux sur des relations qu'ils n'auraient pas tolérées dans leur propre maison. Dès lors on comprend le conseil de sainte Thérèse : qu'ils marient leurs filles, « même au-dessous de leur rang », plutôt que de les mettre au couvent sans la vocation; « l'honneur de leur famille est en jeu ».

moignant par là combien ces sortes d'entretiens lui causaient de déplaisir. Je le vis des yeux de l'âme, beaucoup plus clairement que je n'eusse pu le voir des yeux du corps. Son image se grava si profondément dans mon esprit, qu'après plus de vingt-six ans je la vois encore peinte devant mes yeux. L'effroi et le trouble me saisirent, je ne voulais plus voir cette personne.

Un grand mal pour moi, dans cette circonstance, fut d'ignorer que l'âme pût voir sans l'intermédiaire des yeux du corps. Le démon, pour me confirmer dans cette ignorance, me faisait entendre que c'était une chose impossible; il me représentait ma vision comme une tromperie ou un artifice de l'esprit de ténèbres, et mettait en avant d'autres mensonges de ce genre. Il me restait néanmoins toujours un secret sentiment que ma vision venait de Dieu et n'était pas une illusion. Mais comme elle ne flattait pas mon goût, je travaillais moi-même à me tromper. Je n'osai m'en ouvrir à qui que ce fût. Bientôt on me pressa de revoir une personne d'un aussi grand mérite; de tels rapports, m'assurait-on, loin de nuire à mon honneur, ne pouvaient que lui donner un nouvel éclat. Ainsi les entretiens recommencèrent.

A différentes époques je m'engageai dans d'autres conversations; je pris ce passe-temps empoisonné plusieurs années durant, sans le croire aussi nuisible qu'il l'était. Par intervalles, il est vrai, une clarté vive m'en découvrait le danger. Mais aucun de ces entretiens ne dissipa mon âme autant que celui dont je viens de parler, parce que je portais beaucoup d'affection à cette personne.

Une autre fois, tandis que je causais avec elle, nous vîmes venir vers nous (et d'autres personnes qui étaient présentes le virent aussi) une espèce de monstre sem-

blable à un crapaud, d'une grandeur plus qu'ordinaire, mais beaucoup plus rapide dans sa course. Il m'a été impossible de m'expliquer comment, au lieu d'où il vint, il pouvait y avoir en plein midi un animal de ce genre, et jamais de fait on n'en avait vu là. L'impression que j'en reçus ne me semblait pas sans mystère. C'est un de ces avertissements dont je n'ai jamais perdu le souvenir. O grand Dieu! Quelle était donc votre sollicitude pour moi! comme votre amour était sans cesse attentif à m'avertir! mais combien peu je sus en profiter!

Dans ce monastère vivait une de mes parentes, religieuse vénérable par son âge, grande servante de Dieu, modèle accompli de régularité. Elle aussi me donnait de temps en temps des avis. Mais ses paroles, loin de me persuader, me causaient de l'ennui; je trouvais qu'elle se scandalisait sans raison. C'est à dessein que je rapporte ce fait; il met au grand jour ma malice et la souveraine bonté de Dieu, il fait voir combien une si affreuse ingratitude me rendait digne de l'enfer. Si, par le conseil du Seigneur et pour sa gloire, cet écrit tombe sous les yeux de quelques religieuses, puissent-elles s'instruire par mon exemple! Je les supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, de fuir de semblables récréations. Plaise à Dieu que mes paroles désabusent l'une ou l'autre de toutes celles que j'ai trompées, en leur représentant ces récréations comme innocentes! A la vérité, en les rassurant sur un aussi grand danger, je ne voulais point les induire en erreur, mais j'étais dans l'aveuglement; et si, comme je l'ai dit, le mauvais exemple que je leur donnai fut cause de bien des maux, je ne me rendais pas compte de leur gravité.

Dans les premiers temps de ma maladie, avant de savoir me conduire moi-même dans les voies spirituelles,

je sentais un très ardent désir d'y faire avancer les autres. C'est une tentation fort ordinaire dans les commençants; je n'eus cependant qu'à m'en applaudir. Comme je chérissais tendrement mon père, je lui souhaitais le bien que j'avais trouvé dans l'oraison; on n'en pouvait, à mon sens, posséder de plus grand en cette vie. Ainsi, par des détours et avec toute l'adresse dont j'étais capable, je lui persuadai de s'adonner à cet exercice. Je lui procurai des livres à cette fin. Comme il était très vertueux, il s'y appliqua avec une constante ardeur, et en cinq ou six ans, il y fit d'admirables progrès. Je ne me lassais pas d'en bénir Dieu, et j'en étais remplie de joie. Il eut de cruelles traversés à souffrir; sa résignation fut parfaite. Il venait me voir souvent, et trouvait de la consolation à s'entretenir de Dieu avec moi.

Lorsque ma vie dissipée m'avait fait abandonner l'oraison<sup>1</sup>, mon père m'y croyait appliquée comme à l'ordinaire; je ne pus souffrir de le voir ainsi trompé. Je passai plus d'un an sans oser entrer dans ce commerce intime avec Dieu, pensant montrer ainsi plus d'humilité<sup>2</sup>. Ce fut, comme je le dirai, la plus dangereuse tentation de ma vie; elle m'aurait infailliblement entraînée à ma perte. Avec l'oraison, je n'étais pas exempte de fautes, il est vrai, mais du moins, si un jour il m'en échappait, je vivais les jours suivants plus profondément recueillie, et je m'éloignais avec plus de soin du danger.

Mon père, dans sa bonté, pensait que je traitais avec Dieu comme auparavant. Il m'en coûtait de le

1. Ce fut probablement vers l'an 1544.

2. Au ch. xix, la sainte dit : « J'abandonnai l'oraison pendant un an et demi, au moins pendant un an, car pour les six mois de plus, je ne m'en souviens pas bien. »

voir dans une pareille erreur. Aussi je lui avouai que je ne faisais plus oraison, mais je ne lui en dis pas la véritable cause. Je me contentai de lui alléguer mes infirmités pour prétexte. De fait j'en avais alors, comme aujourd'hui, de bien grandes, quoique je fusse revenue de la maladie qui m'avait conduite au bord de la tombe. Si, dans ces derniers temps, elles sont un peu plus supportables, néanmoins elles ne s'en vont pas et me font souffrir de bien des manières. Je dirai, en particulier, que pendant vingt ans il m'arrivait chaque matin de rejeter les aliments, en sorte que je ne pouvais rien prendre que l'après-midi, et quelquefois plus tard. Depuis que mes communions sont devenues plus fréquentes, c'est le soir, avant de m'endormir, que cela m'arrive, mais avec un surcroît de souffrance, car je suis forcée de provoquer moi-même ce vomissement avec une plume ou autre chose; et si j'ometts de le faire, je ressens un tourment plus cruel encore. Il est rare que je n'endure pas plusieurs douleurs en même temps, et parfois elles sont accablantes. Celles du cœur sont de ce nombre; mais elles ne sont pas continuelles comme autrefois, et ne me prennent que de loin en loin. Quant à cette opiniâtre paralysie<sup>1</sup> et ces fièvres jadis fréquentes, je m'en vois affranchie depuis huit ans. A l'heure qu'il est, je fais peu de cas des maux qui me restent; j'en ai

1. Il n'est pas probable que la sainte désigne ici, par le mot *perlesia*, le même mal que celui dont elle a souffert pendant près de trois ans, dans sa jeunesse, et qu'elle appelle au chapitre vi, *et estar tullida*. S'il en était ainsi, elle aurait été paralysée pendant environ vingt ans, puisque, écrivant entre 1561 et 1565, elle dit que depuis huit ans seulement elle se voit affranchie de ce mal; ce qui ne paraît pas admissible. Brétigny, le vieux traducteur de la sainte (1601), a rendu l'expression : *estar tullida*, par *être percluse*, et le mot *perlesia* par *pleurésie*. Peut-être ces termes espagnols n'avaient-ils pas autrefois la signification qu'on leur donne aujourd'hui.

plutôt de l'allégresse, dans la pensée que j'offre quelque chose à Dieu.

Mon père resta donc convaincu, sur ma parole, que mes infirmités seules m'avaient fait suspendre l'oraison. Comme jamais il ne blessait la vérité, je n'aurais pas dû la blesser non plus, surtout en un pareil sujet. J'ajoutai, pour le confirmer dans sa pensée, que c'était beaucoup pour moi de pouvoir remplir mon office au chœur. Mais cela ne me justifiait nullement. La maladie n'est pas une cause légitime d'interrompre un exercice où, à défaut de forces corporelles, l'amour et l'habitude suffisent. Dieu nous le facilite toujours, dès que nous en avons le désir. Je dis toujours, et à dessein; car, si parfois la maladie et divers obstacles nous enlèvent quelque moments de solitude, alors même il en reste beaucoup d'autres où nous pouvons nous entretenir avec Dieu. Pour l'âme qui aime, la véritable oraison, durant la maladie et au milieu des obstacles, consiste à offrir à Dieu ce qu'elle souffre, à se souvenir de lui, à se conformer à sa volonté sainte, et dans mille actes de ce genre qui se présentent; voilà l'exercice de son amour. Il ne faut pas d'effort violent pour entrer dans cet entretien intime, et l'on ne doit pas s'imaginer que l'on ne fait plus oraison dès que le temps et la solitude manquent. Je le répète, alors même que par les souffrances le Seigneur nous enlève les heures accoutumées de l'oraison, nous pouvons, avec tant soit peu de vigilance, nous enrichir de grands biens. Pour moi, tant que je m'appliquai à garder ma conscience pure, j'eus le bonheur de trouver ces précieux trésors.

Mon père, qui avait de moi une opinion si favorable et m'aimait si tendrement, crut tout et me plaignit. Comme il était déjà élevé à un haut degré d'oraison, il ne restait plus aussi longtemps avec moi; après quel-

ques instants d'entretien, il me quittait, disant que c'était du temps perdu. Moi, qui le dépensais en d'autres vanités, je n'étais guère sensible à cette perte.

Dans le temps même où j'étais si infidèle, j'eus le bonheur de persuader non seulement à mon père, mais à d'autres personnes, la pratique de l'oraison. Dès que je voyais en elles cet attrait, je leur disais la manière de méditer, je leur prêtais des livres, enfin je travaillais à leur avancement. Comme je l'ai dit, ce désir de voir les autres servir le Seigneur s'était allumé dans mon âme, dès que je commençai à faire oraison. Je sentais que je ne servais pas Dieu selon ma conscience ; et pour ne pas rendre inutiles les lumières qu'il m'avait données, il me semblait que je devais du moins substituer à ma place des âmes ferventes. Je dis ceci, afin qu'on voie la grandeur de mon aveuglement : je négligeais mon salut, et je travaillais à sauver les autres.

En ce temps-là mon père fut attaqué de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que quelques jours <sup>1</sup>. J'allai lui donner mes soins ; j'étais plus malade de l'âme qu'il ne l'était du corps, tant les vanités de la terre m'éloignaient de mon Dieu. A vrai dire pourtant, durant toute cette époque de mes plus grands égarements, jamais, autant que j'en pouvais juger, je ne fus en état de péché mortel ; car, pour rien au monde je n'aurais consenti à y demeurer sciemment.

J'eus beaucoup à souffrir pendant la maladie de mon père ; et si, durant les miennes, il m'avait prodigué ses soins au prix de tant de peines, je crois qu'alors je le payai un peu de retour. Accablée d'infirmités, je surmontais tout pour le servir. En le perdant, je le voyais, j'allais perdre un père qui avait toujours été pour moi

1. Vers l'année 1541.

un soutien, le charme et la consolation de ma vie. Mon courage fut assez grand pour concentrer ma douleur sans la laisser paraître à ses yeux, et jusqu'à sa mort, je parus calme. Je sentais cependant mon âme s'arracher en quelque sorte de mon corps, lorsque je voyais s'éteindre par degrés la vie d'un père que j'aimais de l'amour le plus tendre. Nous ne pouvions que bénir le Seigneur d'une mort si belle, de son ardent désir de quitter cette terre, et des touchants avis qu'il nous donnait après avoir reçu le sacrement de l'extrême-onction. Il nous chargeait de le recommander à Dieu et d'implorer miséricorde pour lui. Il nous exhortait à servir toujours un si grand Maître, et à considérer la rapidité avec laquelle tout passe. Il nous exprimait, avec larmes, son profond regret de n'avoir pas servi Dieu comme il le devait ; et il ajoutait qu'à ce moment suprême, il s'applaudirait d'avoir vécu et de mourir religieux dans un ordre des plus austères.

Je tiens pour très certain que, quinze jours avant de l'appeler à lui, Notre-Seigneur lui fit connaître sa fin prochaine. Auparavant, quoique la maladie fût grave, il ne pensait pas qu'elle fût mortelle. Mais, depuis cet avertissement, sans tenir compte ni d'un mieux prononcé ni des paroles rassurantes des médecins, il ne s'occupait qu'à mettre ordre aux affaires de son âme.

Ce qui le faisait souffrir le plus, c'était une douleur très vive des épaules, qui ne le quittait jamais. Parfois l'étreinte de la souffrance était si cruelle, qu'il en était accablé. Comme je savais avec quelle tendre dévotion, en méditant, il contemplait Notre-Seigneur Jésus-Christ portant sa croix, je lui dis que ce bon Maître voulait lui faire sentir quelque chose des douleurs qu'il avait endurées dans ce mystère. Il puisa tant de consolation dans cette pensée, que dès ce moment je ne l'entendis plus

se plaindre. Il resta trois jours entièrement privé de connaissance; mais, le jour de sa mort, le Seigneur la lui rendit parfaite, ce qui nous surprit tous. Il la conserva ainsi jusqu'à la fin. Arrivé à la moitié du *Credo*, qu'il récitait lui-même, il rendit doucement le dernier soupir. Dès ce moment il parut comme un ange; et il l'était, selon moi, par la beauté de son âme et les dispositions dans lesquelles il venait d'expirer.

Je ne sais pourquoi j'ai raconté ceci, si ce n'est pour mettre plus en lumière mon infidélité envers Dieu. Témoin d'une mort si belle et d'une vie si parfaite, n'aurais-je pas dû, pour ressembler un peu à un tel père, m'efforcer de vivre plus saintement? Son confesseur, religieux dominicain d'une éminente doctrine<sup>1</sup>, disait qu'il ne doutait point que mon père ne fût allé droit au ciel. Il y avait déjà quelques années qu'il le confessait, et il louait beaucoup sa pureté de conscience.

Ce père, de l'ordre de Saint-Dominique, homme de grande vertu et rempli de la crainte du Seigneur, me fut très utile. Je me confessai à lui. Il prit à cœur mon avancement spirituel, m'ouvrit les yeux sur le danger que je courais, et me fit communier tous les quinze jours. Peu à peu, nos rapports devenant plus intimes, je lui parlai de ma conduite au sujet de l'oraison. Il me dit que je ne devais point l'abandonner; elle ne pouvait que me faire du bien. Je la repris donc, et depuis je ne l'ai plus quittée; mais je ne m'éloignai pas pour cela des occasions.

La vie que je menais était très pénible, parce qu'à la lumière de l'oraison je voyais mieux mes fautes. D'un côté Dieu m'appelait, et de l'autre je suivais le monde. Je trouvais dans les choses de Dieu de grandes délices,

1. Le P. Vincent Baron, déjà mentionné au ch. v.

mais les chaînes du monde me tenaient encore captive; je voulais, ce semble, allier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre : la vie spirituelle avec ses douceurs, et la vie des sens avec ses plaisirs. J'avais à soutenir dans l'oraison une lutte cruelle, parce que l'esprit, au lieu de rester le maître, était esclave. Aussi je ne pouvais, selon ma manière de prier, m'enfermer au dedans de moi, sans y enfermer en même temps mille pensées vaines. Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, et je m'étonne maintenant d'avoir pu y tenir sans abandonner l'un ou l'autre. Je sais néanmoins qu'il n'était pas en mon pouvoir d'abandonner l'oraison : une main puissante me retenait, la main de Celui dont l'amour me réservait de plus grandes faveurs.

O ciel! pourrais-je raconter comment, durant ces années, Dieu m'éloignait des occasions, et comment je m'y engageais de nouveau? De quels dangers n'a-t-il pas sauvé ma réputation! Moi, par des œuvres, je trahissais au dehors le secret de ma misère; Lui, jetant un voile sur toutes mes fautes, se plaisait à découvrir une petite vertu qui venait à peine de germer dans mon âme, et il la faisait paraître grande à tous les yeux. Ainsi je me voyais constamment entourée d'une estime profonde. En vain de temps en temps ma faiblesse perçait-elle au dehors, on n'y croyait pas : le bien que je faisais frappait seul les regards. Celui dont la sagesse embrasse toutes choses, avait vu d'avance qu'il en devait être ainsi, afin que plus tard, lorsqu'il s'agirait de son service, on donnât quelque crédit à mes paroles. Sa souveraine munificence, sans s'arrêter à la grandeur de mes péchés, ne considérait que mon ardent désir de lui plaire et ma peine de me sentir trop faible pour y parvenir.

O Seigneur de mon âme, où trouver des termes pour retracer les grâces dont vous me comblâtes durant ces

années, pour dire comment, dans le temps où je vous offensais le plus, vous me disposiez soudainement, par un si vif repentir, à goûter vos douceurs et vos divines caresses? A la vérité, ô mon Roi, vous n'auriez pu inventer, pour me punir, un châtement plus délicat ni plus cruel : vous saviez ce qui ferait à mon cœur une plus vive blessure, et pour vous venger de mes fautes, vous m'inondiez de délices! Non, ce n'est pas le délire, je l'atteste, qui m'arrache ces paroles, quoique toute ma raison dût céder en ce moment au souvenir de mon ingratitude et de ma méchanceté. Avec mon caractère, il m'était infiniment plus cruel, quand j'étais tombée dans de grandes fautes, de recevoir des faveurs que des châtements. Oui, une seule de ces grâces me confondait, m'accablait, m<sup>e</sup> faisait plus rentrer dans mon néant que plusieurs maladies, jointes aux plus fortes tribulations. Dans celles-ci, du moins, je voyais un châtement mérité, et une satisfaction, très légère sans doute, pour mes nombreux péchés; mais me voir comblée de nouvelles faveurs, quand je répondais si mal à celles que j'avais reçues, était pour moi un tourment bien terrible; et ce tourment se fera sentir, je n'en doute point, à tous ceux qui ont quelque connaissance et quelque amour de Dieu. Il suffit, pour le comprendre, d'interroger les sentiments d'un cœur noble et vertueux. Ainsi donc, ce qui m'arrachait des larmes et me causait de l'ennui, c'était de voir ce que Dieu me faisait éprouver, et d'être néanmoins sans cesse à la veille de l'offenser. Je dois le dire pourtant, dans ces moments-là, mes désirs, comme mes résolutions, étaient fermes et sincères.

C'est un grand malheur pour une âme de se trouver seule au milieu de tant de périls. Quant à moi, il me semble que si j'avais pu m'ouvrir à fond à quelqu'un, cela m'aurait été d'un grand secours : la crainte de Dieu

ne me retenant pas, la honte du moins aurait prévenu mes chutes. C'est pourquoi je conseillerais à ceux qui s'adonnent à l'oraison, de rechercher, surtout dans les commencements, l'amitié et le commerce de personnes qui s'y appliquent également. Quand on ne ferait que s'aider mutuellement en priant les uns pour les autres, ce serait déjà un avantage immense; mais cet avantage n'est pas le seul, il y en a beaucoup d'autres non moins précieux. Si dans les relations et les commerces profanes de cette vie, on cherche des amis; si l'on goûte auprès d'eux tant de bonheur; si l'on savoure plus délicieusement les vains plaisirs dont on jouit, en leur en faisant confiance; pourquoi, je le demande, ne serait-il pas permis à celui qui aime Dieu et qui veut sincèrement le servir, d'avoir des amis et de leur faire part des joies et des peines que l'on trouve toujours dans l'oraison? S'il veut être sincèrement à Dieu, qu'il n'ait point peur de la vanité. Il pourra bien en sentir les premiers mouvements, mais il en triomphera, et il comptera un mérite de plus. Dès qu'il est animé d'une intention droite, il verra une telle ouverture de cœur tourner à son avantage et à celui de ceux qui l'écoutent; il en sortira avec des lumières plus vives, et plus capable d'instruire ses amis. Celui à qui de tels entretiens inspireraient de la vanité, en aurait aussi d'entendre publiquement la messe avec dévotion, ou d'accomplir quelque autre devoir que l'on ne peut omettre par appréhension de la vaine gloire, sous peine de n'être pas chrétien. Non, je ne saurais dire l'immense utilité de ces rapports spirituels pour des âmes qui ne sont point encore affermiées dans la vertu, qui ont à lutter contre tant d'adversaires, et même contre tant d'amis, toujours prêts à les porter au mal.

Je ne saurais m'empêcher de voir, dans cette tactique dont use le démon, un artifice fort avantageux pour

lui. Il porte les âmes fidèles à tenir dans un profond secret leurs désirs d'aimer Dieu et de lui plaire; mais il excite les âmes esclaves du siècle, à révéler au grand jour leurs honteuses affections. Ce sont tellement là les manières du monde, c'est un usage si établi, qu'on en fait gloire, et l'on ne craint pas de publier ainsi des offenses très réelles contre Dieu.

Ce que je dis n'a peut-être pas de sens : dans ce cas, mon père, déchirez ces pages. S'il en est autrement, veuillez, je vous en conjure, venir au secours de ma simplicité, en complétant ce que je n'aurai dit que d'une manière fort imparfaite. On déploie de nos jours si peu d'énergie dans ce qui regarde le service de Dieu! Les personnes déterminées à le servir ont bien besoin, pour aller en avant, de se soutenir les unes les autres. De toutes parts on applaudit à ceux qui s'abandonnent aux vanités et aux plaisirs du siècle. Sur ces esclaves du monde, peu de gens ont les yeux ouverts. Mais quelqu'un s'enrôle-t-il sous la bannière du Seigneur, il se voit soudain blâmé par un si grand nombre, qu'il lui est nécessaire de chercher compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour se mettre audessus d'un tel déchainement; sans cet appui d'amis fidèles, il se verrait dans de pénibles angoisses. Cette injustice des gens du monde est ce qui a porté, je pense, quelques saints à s'enfuir dans les déserts. Il est de l'humilité de se défier de soi, et de croire que Dieu nous donnera des secours par le moyen de ceux auxquels un saint commerce nous lie. Cette mutuelle communication accroît la charité. Enfin, il y a mille avantages; et je n'aurais pas la témérité de parler ainsi, si une longue expérience ne m'avait démontré l'importance du conseil que je donne. Je suis, il est vrai, la plus faible et la plus imparfaite de toutes les créatures qui aient jamais vu

le jour ; je pense cependant que même une âme forte ne perdra rien à ne pas se croire telle, et à s'en rapporter humblement sur ce point au jugement de l'expérience.

Pour moi, je puis le dire : si le Seigneur ne m'eût découvert cette vérité, et s'il ne m'eût donné des relations habituelles avec des personnes d'oraison, je crois qu'avec cette alternative continuelle de fautes et de repentir, j'aurais fini par tomber la tête la première dans l'enfer. Pour m'aider à faire des chutes, je n'avais que trop d'amis ; mais pour me relever, je me trouvais dans une effrayante solitude. Je m'étonne maintenant que je ne sois pas restée dans l'abîme. Louange à la miséricorde de Dieu, car lui seul me tendait la main ! Qu'il en soit béni à jamais ! Amen.

## CHAPITRE VIII

Grand bien qui lui revient, pour le salut de son âme, de n'avoir pas entièrement abandonné l'oraison ; c'est là aussi un excellent moyen de réparer nos pertes. Elle la conseille à tout le monde, à cause des grands avantages qu'on en retire ; quand même on n'y persévérerait pas, c'est beaucoup d'avoir profité quelque temps d'un bien si considérable.

Ce n'est pas sans dessein que je me suis tant appesantie sur cette époque de ma vie. Un si triste exposé ne plaira, je le vois bien, à aucun de ceux qui le liront. Aussi avec quelle sincérité je souhaite qu'ils me prennent en horreur, en voyant cette lutte obstinée d'une âme ingrate contre Celui qui l'avait comblée de tant de faveurs ! Que je regrette de ne pouvoir dire toutes les infidélités dont je me rendis coupable envers Dieu, durant ces années, pour ne m'être point appuyée à cette forte colonne de l'oraison !

Pendant près de vingt ans, je traversai cette mer pleine d'orages. Je tombais, je me relevais, faiblement sans doute, puisque je retombais encore. Me traînant dans les plus bas sentiers de la perfection, je ne m'inquiétais presque pas des péchés véniels, et quant aux mortels, je n'en avais pas une assez profonde horreur, puisque je ne m'éloignais pas des dangers. Je puis le

dire, c'est là une des vies les plus pénibles que l'on puisse s'imaginer. Je ne jouissais point de Dieu, et je ne trouvais point de bonheur dans le monde. Quand j'étais au milieu des vains plaisirs du monde, le souvenir de ce que je devais à Dieu venait répandre l'amertume dans mon âme; et quand j'étais avec Dieu, les affections du monde portaient le trouble dans mon cœur. C'est une guerre si cruelle, que je ne sais comment j'ai pu la soutenir, je ne dis pas durant tant d'années, mais un mois seulement.

Toutefois, je vois clairement que Dieu usa à mon égard d'une bien grande miséricorde, en me conservant, au milieu de mes relations avec le monde, la hardiesse de faire oraison. C'est à dessein que je me sers de ce mot : je ne connais pas en effet ici-bas de hardiesse comparable à celle d'un sujet qui trahit son roi, et qui, sachant que sa trame est connue de lui, ose néanmoins rester toujours en sa présence. Tous, il est vrai, nous sommes constamment sous l'œil de Dieu; mais l'âme qui s'adonne à l'oraison s'y trouve, à mon avis, d'une manière spéciale. Elle s'aperçoit que Dieu la considère, tandis que les autres peuvent oublier, même pendant plusieurs jours, que cet œil divin ne les perd pas de vue un seul instant.

Je dois néanmoins en convenir : je compte dans le cours de ces années plusieurs mois, et quelquefois une année entière de fidélité généreuse. M'appliquant avec ardeur à l'oraison, j'évitais avec soin les moindres fautes, et je prenais de sérieuses précautions pour ne pas offenser le Seigneur. L'exacte vérité qui préside à mon récit m'oblige à signaler ce fait. Mais il ne me reste qu'un faible souvenir de ces jours heureux; ils durent être sans doute en plus petit nombre que les mauvais. Néanmoins, il s'en écoula peu où je n'aie consacré un temps considé-

nable à l'oraison, excepté quand j'étais très malade ou très occupée. Lorsque mon corps souffrait, l'union de mon âme avec Dieu était plus intime. Je tâchais de procurer le même bonheur aux personnes qui m'entouraient, je le demandais au ciel pour elles, et je leur parlais souvent de Dieu. Ainsi, sauf l'année que je viens de mentionner, sur vingt-huit ans écoulés depuis que je commençai à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte d'une âme partagée entre Dieu et le monde. Durant les autres années dont il me reste à parler, si la cause de la guerre fut différente, les assauts à soutenir ne furent pas moins rudes. Mais la pensée d'être au service de Dieu, et la vue du néant du monde, étaient un baume qui adoucissait tout, comme je le dirai dans la suite.

Deux raisons m'ont déterminée à raconter avec tant de soin ces particularités : la première, pour faire voir la miséricorde de Dieu et mon ingratitude ; la seconde, pour faire comprendre de quel inestimable trésor Dieu enrichit une âme en la disposant à s'adonner résolument à l'oraison. Quoique cette âme ne réponde pas comme elle le devrait à une si grande grâce, cependant, si elle persévère malgré les tentations, malgré les péchés et les mille sortes de chutes où le démon essaiera de l'entraîner, Notre-Seigneur, j'en suis sûre, la conduira enfin au port du salut, comme il semble m'y avoir conduite. Plaise à sa divine bonté que je ne m'expose pas de nouveau au naufrage !

Plusieurs auteurs, qui unissaient la sainteté à la science, ont fait d'excellents traités sur les avantages de l'oraison mentale, et nous devons en bénir Dieu. Mais quand ils ne l'auraient pas fait, malgré mon peu d'humilité, je ne serais point assez orgueilleuse pour oser en parler. Instruite par l'expérience, je me permettrai seulement

de dire : Quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, ils ne doivent pas l'abandonner. Par elle, ils pourront s'en corriger : sans elle, ce sera beaucoup plus difficile. Qu'ils se tiennent également en garde contre le démon, qui, sous couleur d'humilité, les tentera d'y renoncer, comme il l'a fait pour moi. Qu'ils croient à la parole infallible du Seigneur : un repentir sincère et une ferme résolution de ne plus l'offenser le désarment ; il nous rend son amitié, il nous fait les mêmes grâces qu'auparavant, souvent même de plus grandes, si la vivacité de notre repentir le mérite.

Quant à ceux qui ne s'adonnent pas encore à l'oraison, je les conjure de ne pas se priver d'un bien si précieux. Là, rien à craindre et tout à désirer. Les progrès seront lents : soit. On ne fera pas de généreux efforts pour atteindre la perfection, ni pour se rendre digne des faveurs et des délices que Dieu accorde aux parfaits : soit encore. Mais, du moins, on apprendra peu à peu à connaître le chemin du ciel. Et si l'on y marche avec persévérance, j'attends tout de la miséricorde de Dieu : ce n'est pas en vain qu'on le choisit pour ami. Car, d'après moi, l'oraison n'est qu'un commerce d'amitié, où l'âme s'entretient seul à seul avec Celui dont elle sait qu'elle est aimée. Mais vous ne l'aimez pas encore, direz-vous. N'importe. Pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut, j'en conviens, la ressemblance d'inclinations ; et Jésus-Christ, on le sait, n'a pas l'ombre d'un défaut, tandis que nous avons un naturel vicieux, sensuel, ingrat. Il doit, dès lors, vous en coûter d'aimer d'un parfait amour un Dieu dont les inclinations sont différentes des vôtres. Mais la vue d'une amitié si avantageuse pour vous, et qui part d'un cœur si aimant, doit être assez puissante pour vous faire passer par-dessus les difficul-

tés que vous éprouvez à rester longtemps avec Celui qui est si différent de vous.

O bonté infinie de mon Dieu ! je viens, ce me semble, de peindre au naturel ce qui se passe entre vous et moi. O délices des anges, je voudrais à cette vue me consumer d'amour pour vous ! Oui, vous souffrez en votre présence celui que votre société fatigue ! O mon Maître ! quel excellent ami vous êtes à son égard ! quels témoignages d'amour vous lui prodiguez ! quelle bonté à le supporter, à l'attendre ! Avec quelle condescendance, jusqu'à ce qu'il se plie à votre humeur, vous daignez vous prêter à la sienne ! Vous lui tenez compte, Seigneur, de quelques moments qu'il donne à votre amour, et un instant de repentir vous fait oublier toutes ses offenses. Je l'ai vu clairement pour moi, et je ne comprends pas pourquoi tout le monde n'aspirerait pas à s'approcher de vous par une amitié si intime. Que les méchants, dont les inclinations sont différentes des vôtres, consentent à passer seulement deux heures par jour en votre compagnie, même avec un esprit emporté loin de vous, comme jadis le mien, par mille préoccupations et mille pensées du monde, et vous les rendrez bons. En retour de l'effort qu'ils feront pour rester en si bonne société, effort indispensable dans les commencements, et quelquefois même dans la suite, vous, Seigneur, vous empêcherez les démons de les attaquer, vous affaiblirez l'empire de ces esprits de ténèbres, et vous donnerez à vos serviteurs la force de triompher. Vie de toutes les vies, vous ne tuez aucun de ceux qui se confient en vous et qui veulent vous avoir pour ami. En donnant la vie à l'âme, il vous plaît de donner même au corps une nouvelle vigueur.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui redoutent de commencer à faire l'oraison mentale. Je ne sais

vraiment de quoi ils ont peur. Mais le démon sait bien ce qu'il fait : il nous cause un mal réel, quand, par ces vaines terreurs, il nous empêche de penser à Dieu, à nos devoirs, à nos péchés, à l'enfer, au paradis, aux travaux et aux douleurs que Notre-Seigneur endura pour nous. Telle fut, au milieu des dangers, toute mon oraison; telles étaient les vérités que je m'appliquais à approfondir, lorsque je le pouvais. Mais très souvent, et pendant des années, je me préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions, que du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure consacrée à la prière. Bien des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir pour l'oraison. C'est un fait certain, j'avais à lutter énergiquement contre le démon ou ma mauvaise habitude pour me mettre en oraison, et en entrant dans l'oratoire, je me sentais saisie d'une telle tristesse, que je devais pour me vaincre faire appel à tout mon courage, qui, dit-on, n'est pas petit. Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, comme on l'a vu en plus d'une circonstance; seulement, j'en ai fait un mauvais usage. Le Seigneur venait enfin à mon aide, et lorsque je m'étais ainsi vaincue, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains jours où l'attrait m'avait conduite à la prière.

Si Dieu me supporta si longtemps malgré tant de misère, et si, comme il est visible, il me fit trouver dans l'oraison le remède à tous mes maux, quel est celui, si méchant qu'il soit, qui devra craindre de s'y appliquer? Certes, il ne se rencontrera personne qui, après avoir reçu de Dieu de si grandes grâces, persévère dans sa méchanceté autant d'années que je l'ai fait. Qui pourrait manquer de confiance, en voyant combien de temps il m'a soufferte, uniquement parce que, désirant sa compagnie, je m'efforçais de trouver des heures et de la

solitude pour être avec lui? Souvent même, loin de céder à l'attrait, j'avais à surmonter, ou plutôt le Seigneur surmontait en moi une extrême répugnance.

Si l'oraison est un si grand bien, une nécessité même pour ceux qui, loin de servir Dieu, l'offensent; si par elle-même elle n'offre aucun danger, tandis qu'il y en a de grands à vivre sans elle, pourquoi ceux qui servent le Seigneur et veulent lui être fidèles renonceraient-ils à s'y exercer? Je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit pour aggraver les peines de la vie, et pour fermer leur âme à Celui qui pourrait y répandre la consolation. En vérité, je les plains, ils servent Dieu à leurs dépens. Il n'en est pas ainsi de ceux qui font oraison. Cet adorable Maître fait les frais pour eux. En échange d'un peu de peine, il leur donne des consolations qui leur permettent de porter toutes les croix.

Comme je dois traiter au long des douceurs dont sa divine Majesté favorise ceux qui persévèrent dans l'oraison, je n'en parlerai point ici. Je dirai seulement : Dieu n'accorde les grâces si élevées qu'il m'a faites que par l'oraison. Si nous lui fermons cette porte, je ne vois pas comment il pourrait nous les donner. En vain voudrait-il entrer dans une âme pour y prendre ses délices et l'en inonder, il ne trouve aucun chemin ouvert; car pour de telles faveurs, il la veut seule, pure et enflammée du désir de les recevoir. Mais si nous hérissons d'obstacles les avenues de notre âme, sans nous mettre en peine de les enlever, comment viendra-t-il à nous, et comment voulons-nous qu'il nous fasse des faveurs de si grand prix?

Pour qu'on voie sa miséricorde, et l'avantage considérable que je retirerai de n'avoir abandonné ni l'oraison ni la lecture, je dévoilerai ici, vu l'importance du sujet, la batterie mise en jeu par le démon pour gagner

une âme, et le divin artifice, la miséricorde du Seigneur, pour la rappeler à lui. Mes paroles, je l'espère, feront éviter les dangers que je n'ai pas évités moi-même. Ce que je demande avant tout, au nom de Notre-Seigneur, au nom de cet ineffable amour avec lequel ce tendre Maître travaille à nous ramener à lui, c'est qu'on s'éloigne des occasions. Dès qu'on s'y engage, plus de sécurité : il y a trop d'ennemis pour l'attaque, et en nous trop de faiblesse pour la défense.

Je voudrais savoir peindre la captivité où gémissait alors mon âme. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne pouvais comprendre en quoi. J'avais aussi de la peine à me rendre au témoignage de ma conscience, qui voyait tant de mal dans des choses jugées légères par mes confesseurs. Un d'eux, à qui je faisais part de mon scrupule, me dit un jour que, quand bien même je serais élevée à une sublime contemplation, ces compagnies et ces entretiens n'auraient aucun inconvénient pour moi. Ceci eut lieu vers les derniers temps ; à cette époque j'avais déjà commencé, Dieu aidant, à m'éloigner avec plus de soin des grands périls, mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions. Mes confesseurs, voyant mes excellents désirs et tout le temps que je donnais à l'oraison, s'imaginaient que je faisais beaucoup ; mais mon âme se sentait loin de cette fidélité que lui imposaient tant de célestes faveurs. Pauvre âme ! qu'elle eut alors à souffrir ! Quand je songe qu'elle se vit sans presque aucun secours, si ce n'est de la part de Dieu, et avec une pleine liberté de s'abandonner à des passe-temps et à des plaisirs qu'on disait permis, je ne puis maintenant m'empêcher de la plaindre.

Un autre tourment pour moi, et il n'était pas petit, c'étaient les sermons. J'aimais extraordinairement à les entendre. Quand je voyais un prédicateur éloquent et

zélé, je sentais pour lui spontanément un amour tout particulier, et je ne savais d'où me venait un tel sentiment. En vain un discours était-il défectueux et jugé tel par les autres, je l'écoutais toujours avec plaisir. Mais lorsqu'il était bon, alors j'en éprouvais une vraie joie. Au reste, depuis que j'avais commencé à faire oraison, je ne pouvais en quelque sorte me lasser jamais de parler ou d'entendre parler de Dieu. Mais, si d'un côté j'éprouvais une consolation si vive à entendre la parole des prédicateurs, de l'autre elle faisait mon tourment, car elle était pour mon âme un miroir fidèle, où je me voyais bien différente de ce que j'aurais dû être.

Je conjurais le Seigneur de venir à mon secours. Mais il manquait, ainsi que j'en juge maintenant, une condition à ma prière : il eût fallu mettre entièrement ma confiance en Dieu, et n'en avoir plus aucune en moi-même. Je cherchais activement un remède à mes maux, mais je ne comprenais pas, sans doute, que tous nos efforts servent de peu, si nous ne renonçons entièrement à la confiance en nous-mêmes pour nous confier uniquement en Dieu. Je désirais vivre ; car je le sentais, ce n'était pas vivre que de me débattre ainsi contre une espèce de mort ; mais nul n'était là pour me donner la vie, et il n'était pas en mon pouvoir de la prendre. Celui qui pouvait seul me la donner avait raison de ne pas me secourir ; il m'avait tant de fois ramenée à lui, et je l'avais toujours abandonné.

## CHAPITRE IX

Par quels moyens Dieu réveilla son âme, l'éclaira au milieu de si grandes ténèbres, et fortifia ses vertus pour lui faire éviter tout péché.

Mon âme fatiguée aspirait au repos, mais de tristes habitudes ne lui permettaient pas d'en jouir. Or, il arriva un jour qu'entrant dans un oratoire, j'aperçus une image de Jésus-Christ couvert de plaies, qui se trouvait là pour être exposée dans une fête prochaine. Elle était si touchante, c'était une représentation si vive de ce que Notre-Seigneur endura pour nous, qu'en voyant le divin Maître dans cet état, je me sentis profondément bouleversée. Au souvenir de l'ingratitude dont j'avais payé tant d'amour, je fus saisie d'une si grande douleur qu'il me semblait sentir mon cœur se fendre. Je tombai à genoux près de mon Sauveur, en versant un torrent de larmes, et je le suppliai de me fortifier enfin de telle sorte que je ne l'offense plus désormais.

J'avais pour la glorieuse sainte Madeleine une tendre dévotion; très souvent ma pensée s'occupait avec bonheur de sa conversion, surtout lorsque je venais de communier. Certaine alors que le divin Maître était présent en moi, je me tenais à ses pieds, je les arrosais de

larmes qui, ce me semble, ne devaient point lui déplaire. Je ne savais ce que je disais ; mais c'était de sa part trop de faveur d'agréer ce tribut de mes larmes, puisque le sentiment qui en était la source devait si tôt s'effacer de mon âme. Je me recommandais à cette glorieuse sainte et je la conjurais d'obtenir mon pardon.

Jamais, je crois, elle ne se montra aussi propice à ma prière que dans la circonstance dont je parle. Cessant dès lors de me fier à moi-même, je mis en ce bon Maître toute ma confiance. Je lui dis, me semble-t-il, que je ne me lèverais point de là qu'il n'eût favorablement accueilli ma prière. Je tiens pour certain qu'il l'exauça, car dès ce jour je ne cessai plus de faire de rapides progrès.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, voici quelle était ma manière d'oraison. Je tâchais de me recueillir et de considérer Notre-Seigneur présent au dedans de moi. Mon âme retirait, ce me semble, plus de profit de la contemplation des mystères où je le voyais plus délaissé. Seul et plongé dans la peine, notre divin Maître devait, selon moi, à cause de son abandon même, se sentir porté à m'admettre en sa présence. J'avais beaucoup de simplicités de ce genre. Je méditais avec prédilection sa prière au jardin des Olives. Là, je me plaisais à lui tenir compagnie. Je considérais la sueur et la tristesse qu'il avait endurées en ce lieu. J'aurais voulu, si j'avais pu, essuyer cette sueur si douloureuse ; mais, il m'en souvient, je n'osais jamais le tenter ; je me sentais arrêtée par la vue de mes péchés. Je restais ainsi avec Notre-Seigneur autant que mes pensées me le permettaient, car j'en avais bon nombre d'importunes qui faisaient mon tourment.

Pendant plusieurs années, presque tous les soirs avant de m'endormir, au moment où j'offrais à Dieu le repos

de la nuit, je pensais quelques instants à ce mystère de l'oraison de Jésus-Christ dans le jardin. Je le faisais avant même d'être religieuse, parce qu'on gagnait par là, m'avait-on dit, beaucoup d'indulgences. Mon âme, j'en suis convaincue, en retira un très grand profit; je commençai ainsi à faire oraison sans savoir ce que c'était; j'avais contracté l'habitude de cette pieuse pratique, et j'y étais aussi fidèle qu'à faire mon signe de croix avant de m'endormir.

A propos de ce tourment des pensées importunes dont je viens de parler, je signalerai un caractère spécial de ce genre d'oraison où l'entendement n'est point occupé à discourir : c'est que l'âme y est ou profondément recueillie, ou cruellement désolée par les distractions. Si elle avance, c'est à grands pas, parce que c'est un progrès tout d'amour; mais il lui en coûte beaucoup pour en arriver là, à moins qu'il ne plaise à Notre-Seigneur de l'élever en très peu de temps à l'oraison de quiétude, comme il l'a fait pour quelques personnes que je connais. Les âmes qui marchent par cette voie se serviront avec utilité d'un livre, afin de se recueillir en peu de temps. Un autre secours pour moi, c'était la vue des champs, de l'eau, des fleurs; ces objets m'élevaient vers le Créateur, ils me faisaient entrer dans un saint recueillement et me tenaient lieu de livre. Je me servais utilement aussi du souvenir de mon ingratitude et de mes péchés.

Pour ce qui est de me peindre sous des images les objets célestes ou sublimes, jamais mon entendement grossier n'en a été capable; il a plu au Seigneur de les montrer à mon âme par une voie différente. D'autres, à l'aide d'une imagination vive, se représentent ce qu'ils veulent méditer et se recueillent ainsi; chez moi cette faculté se trouvait si inerte, qu'elle ne pouvait

en aucune façon me peindre ce que je ne voyais pas des yeux du corps. Il n'y avait qu'une chose en mon pouvoir, c'était de penser à Jésus-Christ en tant qu'homme. Mais en vain les livres me faisaient la peinture de sa beauté, en vain ses images frappaient chaque jour mes regards, jamais il ne me fut possible de me représenter intérieurement ses traits. Figurez-vous un aveugle, ou quelqu'un au milieu d'une obscurité profonde, s'entretenant avec une autre personne : il sait certainement et il croit que cette personne est là, puisqu'il l'entend, mais il ne la voit point. Ainsi en était-il de moi lorsque je pensais à Notre-Seigneur. C'est pour cette raison que j'aimais tant les images. Oh ! qu'ils sont à plaindre, ces malheureux qui, par leur faute, se privent d'un si grand bien ! On voit clairement par là qu'ils n'aiment pas le divin Maître. S'ils l'aimaient, ils sentiraient de la joie à la vue de son portrait, puisque ici-bas même, l'œil tombe avec bonheur sur le portrait d'un ami.

Vers ce même temps, on me donna les *Confessions* de saint Augustin. Ce fut, je n'en puis douter, par un dessein particulier du Seigneur, car je ne cherchais point à les avoir, et je ne les avais jamais lues. J'ai pour saint Augustin un très grand amour : d'abord parce que le couvent où j'ai été pensionnaire était de son ordre, ensuite parce qu'il fut pécheur. Je puisais en effet une vive consolation auprès des saints que le Seigneur avait appelés des voies du péché ; il me semblait que je devais trouver en eux du secours ; si le Seigneur leur avait accordé le pardon, il pouvait me l'accorder aussi. Une seule chose me désolait, comme je l'ai dit : Dieu ne les avait appelés qu'une fois, et ils étaient restés fidèles ; pour moi, il m'avait déjà tant de fois appelée en vain ; c'était là ce qui m'affligeait. Néanmoins, en considérant l'amour qu'il me portait, je sentais renaître mon courage ; et si bien

souvent je me suis défiée de moi, jamais je ne me suis défiée de sa miséricorde. O mon Dieu ! quel effroi me pénètre quand je considère cette dureté de mon âme, malgré tous les secours que le Seigneur lui prodiguait ! Je tremble encore en voyant le peu d'empire que j'avais sur moi, et les chaînes si fortes qui m'empêchaient de me donner toute à Dieu.

Je n'eus pas plutôt commencé à lire ce livre des *Confessions*, qu'il me sembla m'y voir moi-même dépeinte. Je me recommandai avec ardeur au glorieux saint Augustin. Lorsque j'arrivai à la page de sa conversion, lorsque je lus les paroles qu'il entendit dans le jardin <sup>1</sup>, il me sembla que le Seigneur me les adressait à moi-même, tant fut grande l'émotion de mon cœur. Je restai longtemps baignée de larmes, succombant intérieurement à la douleur et au regret. Oh ! que ne souffre pas une âme qui a perdu cette liberté par laquelle elle devait régner en souveraine ! Que de tourments elle endure ! En vérité, je ne sais comment j'ai pu vivre au sein d'un tel supplice. Louange en soit rendue à Dieu ! Il me donna la vie et m'arracha de la profondeur de cette mort. En ce moment, je le crois, il communiqua à mon âme de grandes forces : il avait entendu mes cris, il avait été touché de tant de larmes <sup>2</sup>.

Dès cette époque, je sentis croître en moi le désir de rester plus longtemps avec Dieu dans l'oraison, et d'éloigner de ma vue les causes de dissipation. A peine étais-je renfermée dans la solitude, que je sentais renaître mon amour pour Notre-Seigneur. Je voyais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas, comme

1. *Confessions*, liv. VIII, ch. XI et XII.

2. Ce fut probablement en 1533 que la sainte reçut les deux grâces mentionnées dans ce chapitre. Elle avait alors quarante ans.

je devais le voir plus tard, en quoi consiste le véritable amour. Pourtant j'achevais à peine de former le désir d'être toute à lui, qu'il se hâta de son côté de me combler de nouvelles faveurs; il me conviait, ce semble, à vouloir accepter ces délices et ces caresses, que d'autres s'efforcent d'obtenir par de longs travaux : ceci se passait dans les dernières années.

Je ne lui demandais cependant ni ces douceurs, ni la tendresse de dévotion, jamais je ne l'aurais osé. Je le suppliais seulement de m'accorder la grâce de ne plus l'offenser, et de me pardonner mes péchés. Ils étaient si grands à mes yeux, que jamais de sang-froid je n'aurais osé même désirer ces joies et ces délices. C'était trop de bonté et trop de miséricorde de la part de ce divin Maître, de daigner me souffrir en sa présence et de m'y attirer; car sans ce doux attrait, je le voyais, je ne serais point venue. Je ne me souviens de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois dans ma vie, c'était dans un moment de grande sécheresse. Je ne m'aperçus pas plus tôt de ce que je faisais, que la confusion et la douleur de me voir si peu humble me donnèrent ce que j'avais eu la témérité de demander. Je savais bien que cela n'était point défendu; mais je le croyais permis seulement à ceux qui s'y sont disposés par une véritable dévotion, c'est-à-dire qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et préparés à toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes n'étaient que des larmes de femme, des larmes sans énergie, puisque par elles je n'obtenais pas ce que je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, particulièrement à dater de ces deux circonstances, où l'excès de la componction m'en fit répandre de si amères, et où mon cœur fut pénétré d'un si tendre repentir.

Dès lors, ainsi que je l'ai dit, je commençai à m'adonner davantage à l'oraison ; je m'exposai moins aux occasions qui pouvaient me nuire, sans toutefois les éviter entièrement. Peu à peu le divin Maître m'aida à m'en éloigner ; et à peine vit-il en mon âme une préparation depuis si longtemps attendue, qu'il m'accorda des faveurs de plus en plus nombreuses, comme mon récit va le faire connaître. Conduite peu ordinaire assurément de la part du Seigneur, car il n'a coutume d'accorder de telles grâces qu'à ceux qui vivent déjà dans une plus grande pureté de conscience.

## CHAPITRE X

Elle commence à exposer les grâces que le Seigneur lui accordait dans l'oraison. Concours que nous pouvons y apporter, et combien il importe de reconnaître les faveurs divines. Elle prie celui auquel cet écrit est destiné de tenir secret ce qui va suivre. C'est par obéissance qu'elle raconte avec tant de détails les grâces reçues de Dieu.

Notre-Seigneur daignait, ainsi que je l'ai dit<sup>1</sup>, m'accorder à certains intervalles, mais durant un temps très court, les prémices de la faveur dont je vais parler. C'était lorsque je me tenais en esprit près de ce divin Maître, comme je l'ai raconté<sup>2</sup>, et quelquefois aussi lorsque je lisais. Le sentiment de la présence de Dieu me saisissait alors tout à coup. Il m'était absolument impossible de douter qu'il ne fût au dedans de moi, ou que je ne fusse toute abîmée en lui.

Ce n'était pas là une vision ; c'est, je crois, ce qu'on appelle théologie mystique. Elle suspend l'âme de telle sorte qu'elle semble être tout entière hors d'elle-même. La volonté aime, la mémoire me paraît presque

1. Ch. iv, p. 29.

2. Ch. iv, p. 30 et ch. ix, p. 83.

perdue; l'entendement, à mon avis, ne raisonne point, néanmoins il ne se perd pas <sup>1</sup>. Je le répète, il n'agit point, mais il demeure comme épouvanté de la grandeur de ce qu'il contemple; car Dieu se plaît à lui faire connaître qu'il ne comprend rien de ce qu'il lui découvre alors.

Cette faveur avait été précédée d'une autre, qui peut, ce me semble, être jusqu'à un certain point le fruit de nos efforts : c'était une tendresse de dévotion très habituelle. Je goûtais un plaisir qui, sans être entièrement sensible ni parfaitement spirituel, est pourtant un don de Dieu. Mais en cela nous pouvons nous aider beaucoup nous-mêmes, soit en considérant notre bassesse, l'excellence des bienfaits divins, notre ingratitude, les douleurs de la passion de Jésus-Christ et sa vie si souffrante, soit en contemplant avec joie les œuvres du Seigneur, sa grandeur, son amour pour nous, et tant d'autres merveilles qui se révèlent comme d'elles-mêmes à ceux qui ont un véritable désir de leur avancement. Que si à ces considérations se joint un peu d'amour, l'âme s'épanouit délicieusement, le cœur s'attendrit, les larmes coulent. Quelquefois il semble que nous les tirons des yeux comme par force; d'autres fois, c'est Notre-Seigneur qui, nous faisant une douce violence, leur ouvre un libre passage, sans qu'il nous soit possible de les retenir. Ce divin Maître se plaît ainsi à payer magnifiquement nos faibles services, par cette consolation qu'éprouve l'âme, en voyant ses larmes couler pour une Majesté si adorable. Je ne m'étonne pas qu'elle trouve là une source de consolation. Qu'elle y cherche donc sa joie et ses délices : ce n'est que trop légitime.

On pourrait à juste titre, comme la pensée m'en vient maintenant, comparer ces joies à celles du ciel. Il y a

1. N'est pas ravi en Dieu.

sans doute, entre les degrés divers de la félicité céleste, une différence incomparablement plus grande qu'entre les degrés de bonheur de l'âme dans cet exil. Voici néanmoins la ressemblance : Dieu donne à ses élus, dans le ciel, une gloire proportionnée à leurs mérites ; mais comme ils voient combien peu ils ont travaillé pour la gagner, ils sont tous contents de la place qu'ils occupent. Il en est de même de l'âme ici-bas : dès que Dieu commence à lui faire goûter ces plaisirs de l'oraison, elle croit vraiment n'avoir plus rien à désirer, et elle se regarde comme très bien payée de tous ses services ; et certes elle a bien raison d'en juger ainsi.

Ces larmes, fruit en quelque sorte de nos efforts soutenus par le secours divin, sont d'une grande valeur, et ce n'est pas assez de tous les travaux du monde pour en acheter une seule. Quel trésor plus précieux, en effet, que d'avoir un témoignage que l'on est agréable à Dieu ! Celui qui en est là doit lui en rendre de vives actions de grâces, et reconnaître la grandeur d'un tel bienfait ; car le Seigneur montre déjà qu'il le veut pour sa maison, et l'a choisi pour son royaume, s'il ne retourne point en arrière.

Qu'il méprise certaines fausses humilités dont je compte parler, et se garde bien de croire faire acte de cette vertu en ne reconnaissant pas les grâces de Dieu. La vérité à bien entendre ici, est que Dieu nous les accorde sans aucun mérite de notre part ; témoignons-lui en donc notre gratitude. Mais si ces largesses nous sont inconnues, comment exciteront-elles notre amour ? Et puis, n'est-il pas hors de doute que plus une âme se reconnaît indigente par elle-même et riche par les dons du Seigneur, plus elle avance dans la vertu et dans la vraie humilité ? Cette peur de la vaine gloire, quand Dieu commence à nous prodiguer ses trésors, abat le

courage d'une âme, en lui persuadant qu'elle n'est pas capable de grands biens. Celui qui nous les donne, croyons-le fermement, nous donnera aussi la grâce de démêler les artifices du tentateur et la force de lui résister. Pour cela il ne demande de nous qu'une intention droite, et un vrai désir de lui plaire et non aux hommes.

D'ailleurs, n'est-il pas très clair que le souvenir des bienfaits augmente l'amour envers le bienfaiteur? Si donc il est permis et très méritoire de se rappeler sans cesse que c'est Dieu qui nous a tirés du néant, nous a donné l'être, et nous conserve la vie; que c'est lui qui, si longtemps avant notre naissance, nous a préparé les bienfaits de sa mort et de ses douleurs; pourquoi ne me serait-il pas permis de voir, de comprendre, de rappeler souvent à mon souvenir, qu'ayant autrefois aimé les conversations frivoles, je ne puis plus maintenant, par un don du Seigneur, trouver de charme qu'à m'entretenir de lui? C'est là un joyau précieux; et quand je me souviens que je l'ai reçu de lui et qu'il est en ma possession, un tel souvenir non seulement me convie, mais me force à l'aimer; et cet amour est tout le fruit de l'oraison fondée sur l'humilité. Que doivent donc éprouver certains serviteurs de Dieu, quand ils voient en leur pouvoir d'autres perles plus précieuses encore; comme la perle du mépris du monde et celle du mépris d'eux-mêmes? Il est clair que de tels bienfaits leur imposent plus de reconnaissance et de fidélité. N'ayant par eux-mêmes aucun de ces trésors, ils s'en voient uniquement redevables à la largesse de ce Dieu, qui a daigné se montrer prodigue à ce point envers une âme aussi faible, aussi pauvre et dépourvue de mérites que la mienne. Non content de m'enrichir d'une de ces perles de si haut prix, ce qui était déjà trop pour moi, il m'en a donné

d'autres, et sa munificence a dépassé mes désirs.

De telles faveurs doivent accroître notre dévouement et notre reconnaissance; Dieu ne les accorde qu'à cette condition. Si, dans cet état sublime, il nous voit mal user de ce trésor, il le reprend; et, nous laissant dans une indigence beaucoup plus grande qu'auparavant, il le donne à des âmes de son choix, qui le feront mieux valoir pour elles-mêmes et pour les autres. Mais comment celui qui ignore les richesses dont il est possesseur, pourrait-il en faire part et les distribuer avec libéralité? Avec une nature telle que la nôtre, il nous est impossible, selon moi, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne sentons en nous l'assurance de la faveur divine. Faibles et courbés vers la terre, nous aurions bien de la peine à arriver à un détachement parfait et à ce souverain dégoût des choses d'ici-bas, si notre âme ne possédait déjà quelque gage des biens d'en-haut. Par ces dons, le Seigneur nous rend la force perdue par nos péchés; ainsi, avant d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une foi vive, il sera bien difficile de se réjouir d'être pour tous un objet de mépris et d'horreur, et d'aspirer à ces grandes vertus qui éclatent dans les parfaits. Notre nature ayant tant de peine à se soulever vers le ciel, nos regards ne se portent qu'aux objets présents. Ces faveurs réveillent la foi et lui donnent une nouvelle vigueur. Comme j'ai si peu de vertu, je juge des autres par moi-même: étant si misérable, j'avais besoin de tous ces secours. Peut-être la seule vérité de la foi suffit à des âmes plus fortes, pour entreprendre des choses très parfaites. A elles de nous éclairer; pour moi, je dis ce que j'ai éprouvé, comme on l'exige.

Si cet écrit n'est pas bien, celui à qui je l'envoie n'aura qu'à le déchirer; il est plus capable que moi d'en dé-

couvrir les défauts. Pour l'amour de Dieu, je le supplie, lui et tous mes confesseurs, de publier de mon vivant même, s'ils le jugent à propos, ce que j'ai dit de mes péchés et des infidélités de ma vie; dès cette heure, je le leur permets, dans l'espoir de détromper ainsi ceux qui trouveraient en moi quelque vertu; je puis bien l'affirmer, mon cœur à l'avance en ressent une grande joie. Mais pour ce qui me reste à dire, je ne leur donne pas la même liberté, et je ne veux pas, s'ils le communiquent, qu'ils disent en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. Dans ce dessein, je tairai mon nom et celui des autres, et je m'efforcerai de tout dire de manière à rester inconnue. Je leur demande donc, pour l'amour de Dieu, de céder à mon désir. L'approbation d'hommes si instruits et si graves suffira pour autoriser ce qu'il y aura de bon dans cet écrit. S'il y a quelque chose de tel, je le devrai uniquement à Notre-Seigneur, et je n'y serai pour rien; car je n'ai ni science, ni vertu, ni secours de gens habiles ou de qui que ce soit. A l'exception de ceux qui m'ont imposé ce travail, et qui, dans ce moment, ne se trouvent point ici, nul ne sait que je m'en occupe. Je n'y emploie, pour ainsi dire, que des moments dérobés, et encore avec peine. Cela m'empêche de filer; et je suis dans une maison pauvre, où les occupations ne me manquent pas. En outre, si le Seigneur m'avait donné plus de capacité et de mémoire, je pourrais me servir de ce que j'ai lu ou entendu; mais je suis très peu douée de ce côté. Ainsi donc, si je dis quelque chose de juste, Notre-Seigneur l'aura voulu pour une bonne fin; ce qu'il y aura de défectueux viendra de moi, et c'est à vous, mon père, de le retrancher.

Dans aucun cas il ne convient de dire mon nom : de mon vivant, ce serait révéler le bien qui est en moi, et il est clair que cela ne doit pas se faire; après ma mort,

l'unique résultat serait d'enlever tout crédit et toute autorité à ce que j'aurais dit d'utile, quand on saurait que cela vient d'une personne si méprisable et si dénuée de vertu. Dans la confiance que cette grâce, demandée pour l'amour de Dieu, me sera accordée par vous et par ceux qui verront ces pages, j'écrirai avec liberté; autrement, je ne le ferais qu'avec grand scrupule, sauf pour révéler mes péchés, car en cela je n'en ai point; mais quant au reste, il me suffit d'être femme, et femme si imparfaite, pour que la plume s'échappe de ma main. Ainsi, que tous les détails étrangers au simple récit de ma vie soient pour vous, mon père, qui m'avez tant pressée d'écrire une relation des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Si elle se trouve conforme aux vérités de notre sainte foi catholique, vous pourrez en retirer quelque profit; sinon, jetez à l'instant ce papier au feu, je m'y soumetts d'avance. Hâtez-vous dès lors de me détromper, afin que le démon ne trouve pas un gain là où mon âme en espérait un pour elle. Notre-Seigneur sait bien, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours recherché ceux qui pouvaient m'éclairer.

Malgré tous mes efforts pour exprimer avec clarté ce que j'ai à dire de l'oraison, mon langage sera bien obscur pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Je ferai connaître certains obstacles et certains dangers qu'on rencontre dans ce chemin. Je me servirai pour cela des lumières de mon expérience, et de celles que j'ai puisées dans une communication de plusieurs années avec des gens très doctes et très spirituels. Ils reconnaissent qu'en vingt-sept ans, malgré mes infidélités et mes faux pas dans cette voie de l'oraison, Dieu m'a donné autant d'expérience qu'à d'autres qui y marchent depuis trente-sept et quarante-sept ans, et qui ont toujours été des modèles de pénitence et de vertu. Que Notre-Seigneur

soit béni de tout, et qu'il daigne se servir de moi, je l'en supplie au nom de son infinie bonté! Puisse cette révélation des secrets de sa grâce à mon égard lui procurer quelque gloire et faire bénir son saint nom! Mon divin Maître le sait, je n'ai point d'autre but, en faisant connaître comment il a changé un si abject et si dégoûtant fumier en un jardin de fleurs d'un suave parfum. Que la divine Majesté me préserve de les arracher par ma faute, et de revenir ainsi à mon premier état! Je vous conjure, mon père, au nom de son amour, de lui demander cette grâce pour moi, puisque vous savez qui je suis, plus clairement que vous ne m'avez permis de le dire en cet écrit.

## CHAPITRE XI

Pourquoi l'on n'arrive pas en peu de temps à un parfait amour de Dieu. Au moyen d'une comparaison, elle explique quatre degrés d'oraison. Premier degré. Ce qui suit est très utile aux commençants et à ceux qui n'ont pas de consolations spirituelles dans l'oraison.

Parlons maintenant de ceux qui commencent à être les esclaves de l'amour ; car, selon moi, c'est être esclave de l'amour que de se déterminer à suivre par ce chemin de l'oraison Celui qui nous a tant aimés. C'est là une dignité si haute, que je ne saurais y penser sans une joie extraordinaire. Il suffit de se montrer fidèle dans ce premier état, pour voir bientôt s'évanouir la crainte servile.

O Seigneur de mon âme ! ô mon Bien ! pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'une âme résolue de vous aimer, prête à tout quitter pour mieux concentrer en vous ses affections, ait soudain le bonheur de s'élever à ce parfait amour ? J'ai mal dit ; je devais dire, en faisant retomber sur nous la plainte : Pourquoi ne voulons-nous pas ? Car à nous seuls est la faute, si nous n'arrivons pas en peu de temps à cette dignité sublime, à ce véritable amour, source de tous les biens. Nous mettons notre cœur à si haut prix ! nous sommes si lents à faire

à Dieu le don absolu de nous-mêmes ! nous sommes si loin de la préparation qu'il exige ! Or, Dieu ne veut pas que nous jouissions d'un bonheur si élevé, sans le payer d'un grand prix. La terre, je le sais, n'a point de quoi l'acheter. Cependant, si nous faisons de généreux efforts pour nous détacher de toutes les créatures, pour tenir habituellement au ciel nos désirs et nos pensées ; si, à l'exemple de quelques saints, nous nous disposons pleinement et sans délai ; j'en suis convaincue, Dieu en fort peu de temps nous accorderait un tel trésor.

Mais il nous semble lui avoir fait un entier abandon lorsque, nous réservant la propriété et le capital, nous lui offrons les fruits ou les revenus. Nous nous sommes dévoués à la pauvreté, et c'est un acte très méritoire ; mais souvent nous nous jetons de nouveau dans des soins et des empressements, pour ne manquer ni du nécessaire ni du superflu. Nous travaillons à nous faire des amis qui nous le donnent, et nous nous engageons ainsi dans des soucis et des dangers, plus grands peut-être que ceux que nous trouvions dans la possession de nos biens. Nous croyons également avoir renoncé à l'honneur du siècle en entrant dans la vie religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle et à marcher dans le sentier de la perfection ; mais, a-t-on porté la plus légère atteinte à cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu : pour le reprendre et nous élever encore, nous ne craignons pas de le lui arracher des mains, comme on dit, nous qui, en apparence du moins, l'avions rendu maître de notre volonté. Ainsi en usons-nous dans toutes les autres choses.

Plaisante manière, en vérité, de chercher l'amour de Dieu ! On le veut dans toute sa perfection et sur-le-champ, et l'on conserve cependant ses affections ; on ne fait aucun effort pour exécuter les bons désirs, ni

pour achever de les soulever de terre, et avec cela on ose prétendre à beaucoup de consolations spirituelles! Cela ne saurait être, et de telles réserves sont incompatibles avec le parfait amour.

Ainsi, c'est parce que nous ne faisons pas à Dieu le don total et absolu de nous-mêmes, qu'il ne nous donne pas tout d'un coup le trésor d'un parfait amour. Plaise au Seigneur de nous le départir goutte à goutte, dût-il nous en coûter tous les travaux du monde! C'est une très grande miséricorde de sa part de donner à quelqu'un la grâce et l'énergique résolution de tendre de toutes ses forces à ce bien. Qu'il persévère, et Dieu, qui ne se refuse à personne, fortifiera peu à peu son courage, de manière à lui faire enfin remporter la victoire. Je me sers à dessein de ce mot courage; car, dès le principe, le démon, connaissant le dommage qui doit lui en revenir, et sachant que cette âme en sauvera un grand nombre d'autres, s'efforce de lui fermer, par mille obstacles, l'entrée du chemin de l'oraison. Mais si celui qui commence fait, avec l'aide de Dieu, de persévérants efforts pour s'élever au sommet de la perfection, jamais, à mon avis, il ne va seul au ciel. Il y mène après lui une troupe nombreuse; comme à un vaillant capitaine, Dieu lui donne des soldats qui marchent sous sa conduite. Ainsi, pour ne pas reculer devant tant de périls et de difficultés, il lui faut un très grand courage et un secours signalé du Seigneur.

Puisque je parle des premiers efforts de ces âmes résolues de poursuivre la conquête d'un tel bien et de sortir victorieuses de leur entreprise, je veux les avertir (me réservant de développer plus tard ce que j'avais commencé à dire sur ce qu'on appelle, je crois, la théologie mystique) que le plus rude labour se rencontre dans ces commencements. Tout en leur donnant la force,

Notre-Seigneur leur laisse soutenir le poids du travail. Dans les autres degrés d'oraison, c'est la jouissance qui domine. Partout cependant, au début, au milieu, au terme de la carrière, tous ont leurs croix, quoique différentes. C'est dans ce chemin, tracé par Jésus-Christ, que doivent marcher ceux qui le suivent, s'ils ne veulent s'égarer. O souffrances bienheureuses, payées, dès cette vie même, d'un salaire qui les dépasse de si loin !

Je me verrai forcée d'employer certaines comparaisons que je voudrais éviter, et parce que je suis femme, et afin d'écrire simplement ce qui m'a été commandé. Mais, pour des personnes ignorantes comme moi, il y a une difficulté extrême à s'exprimer dans ce langage spirituel; il faudra nécessairement m'ingénier et trouver quelque moyen. Le plus souvent, selon toute apparence, ma comparaison manquera de justesse. Ce sera pour vous, mon père, un sujet de récréation de voir un esprit aussi borné que le mien.

Voici celle qui me satisfait pour mon dessein. Je l'ai lue quelque part, ou entendue; mais je ne saurais dire dans quel livre, ou de quelle bouche, ni à quel propos, tant ma mémoire est mauvaise. Celui qui veut s'adonner à l'oraison doit se figurer qu'il entreprend de faire, dans un sol ingrat et couvert de ronces, un jardin dont la beauté charme les yeux du Seigneur. C'est le divin Maître lui-même qui arrache les mauvaises herbes et doit planter les bonnes. Or, nous supposons cela fait, quand une âme est résolue de se livrer à l'oraison, et que déjà elle s'y exerce. C'est maintenant à nous, comme bons jardiniers, de travailler, avec le secours de Dieu, à faire croître ces plantes. Nous devons les arroser avec le plus grand soin; alors, loin de se flétrir, elles porteront des fleurs dont le doux parfum attirera le divin Maître. Souvent pour son plaisir il visitera ce

jardin, et il y prendra ses délices au milieu des vertus qui en sont les fleurs.

Voyons maintenant comment on peut arroser, afin de savoir ce que nous avons à faire, ce qu'il doit nous en coûter de labeurs et de temps, et si le gain excédera la peine.

Il y a, ce me semble, quatre manières d'arroser un jardin : la première, en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, et c'est là un rude travail ; la seconde, en la tirant à l'aide d'une noria<sup>1</sup>, et l'on obtient ainsi, avec moins de fatigue, une plus grande quantité d'eau, comme j'en ai moi-même quelquefois fait l'épreuve ; la troisième, en faisant venir l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau ; cette manière l'emporte de beaucoup sur les précédentes : le sol est plus profondément humecté, il n'est pas nécessaire d'arroser si souvent, et le jardinier a beaucoup moins de fatigue ; la quatrième enfin, et sans comparaison la meilleure de toutes, est une pluie abondante, Dieu lui-même se chargeant alors d'arroser sans la moindre fatigue de notre part.

Je vais appliquer à mon sujet ces quatre manières de donner à un jardin l'eau si nécessaire à son entretien, qu'il ne saurait en être privé sans périr. Je parviendrai ainsi, ce me semble, à donner une certaine idée des quatre degrés d'oraison auxquels parfois, dans sa bonté, le Seigneur a bien voulu élever mon âme. Daigne ce Dieu de bonté m'accorder la grâce de m'exprimer de manière à être utile à l'un de ceux qui m'ont imposé l'obligation d'écrire, et qui, en quatre mois, a été conduit par le Seigneur bien au delà du terme où je n'étais arrivé qu'après dix-sept ans ! Ses dispositions étaient

1. Machine hydraulique fort commune en Espagne et dans le midi de la France.

meilleures : aussi, sans aucun travail de sa part, voit-il le jardin de son âme arrosé par ces quatre eaux ; et s'il ne reçoit encore que quelques gouttes de la quatrième, il ne saurait, tant il est fidèle, tarder à se plonger, avec l'aide du Seigneur, dans cette eau céleste. Il va trouver sans doute bien plaisante ma manière de m'expliquer : eh bien ! qu'il en rie, je lui déclare que j'y consens de grand cœur.

Pour les commençants, l'oraison, nous pouvons le dire, c'est tirer péniblement de l'eau du puits ; il leur en coûte, en effet, de recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors, de mourir peu à peu à ce désir naturel de voir et d'entendre, et de s'en abstenir de fait aux heures d'oraison. Ils doivent alors rester dans la solitude, éloignés de tout ce qui peut les distraire, et réfléchir à leur vie passée. Tous, à la vérité, les premiers comme les derniers, méditeront souvent avec fruit les années de leur vie, mais en insistant plus ou moins comme je le dirai dans la suite. Une peine des commençants, c'est de ne pouvoir reconnaître s'ils ont un vrai repentir de leurs péchés ; ce repentir, ils l'ont pourtant, et la preuve en est dans leur résolution si sincère de servir Dieu. La vie de Jésus-Christ doit être le sujet habituel de leurs méditations, et un pareil exercice n'est pas sans fatigue pour l'esprit.

Voilà jusqu'où nous pouvons arriver par nos efforts, aidés, cela s'entend, de la grâce divine, sans laquelle, on le sait, nous ne pouvons avoir une bonne pensée. C'est là commencer à tirer de l'eau du puits, et Dieu veuille qu'il y en ait ! Si elle manque, ce ne sera pas du moins notre faute ; nous nous présentons pour la tirer, et nous faisons ce qui dépend de nous pour arroser les fleurs du jardin. Confions-nous à la bonté infinie de Dieu. Si, pour des raisons connues de lui, et

peut-être pour notre plus grand bien, il fait tarir la source du puits, il ne laissera pas, pourvu qu'il voie en nous de laborieux jardiniers, de nourrir les fleurs sans eau, et de donner l'accroissement aux vertus. Par cette eau, j'entends ici nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui pendant bien des jours ne trouve qu'aridité, dégoût, ennui, profonde répugnance à venir puiser? Il est tenté de tout abandonner. Une pensée l'arrête : il fait plaisir et rend service au maître du jardin. Une crainte le retient : manquer de constance serait perdre à la fois ses services passés et ce qu'il espère gagner à l'avenir, par le travail si pénible de faire souvent descendre le seau dans le puits sans en retirer une goutte d'eau. Ce n'est pas tout : certains jours, il ne pourra même lever les bras, je veux dire, avoir une bonne pensée; car, dans mon langage, puiser l'eau dans le puits, c'est agir avec l'entendement. Eh bien! dans cette extrémité, que fera le pauvre jardinier? Il se réjouira, il se consolera, il regardera comme une faveur des plus insignes de travailler dans le jardin d'un si grand monarque. Sûr de lui plaire par son travail, il n'ambitionnera pas d'autre contentement. Il ne se lassera pas de remercier son maître de la confiance qu'il lui témoigne; car il voit que ce maître, sans rien donner à son jardinier, compte cependant sur lui et sur son zèle à cultiver le jardin qu'il lui a confié.

Le devoir du disciple est d'aider le divin Maître à porter cette croix dont il fut chargé toute sa vie. Sans chercher ici-bas son royaume, et sans jamais abandonner l'oraison, il acceptera, même jusqu'au dernier soupir, cette désolante aridité, et il ne laissera point Jésus-Christ tomber sous le fardeau de la croix. Un temps

viendra où cet adorable Sauveur le récompensera de tout; il n'a pas à craindre de perdre le fruit de son travail. Il sert un bon Maître, dont les regards sont constamment attachés sur lui. Qu'il ne se trouble pas des mauvaises pensées, mais qu'il se souvienne que le démon les présentait aussi à saint Jérôme dans le désert.

Les peines endurées dans l'oraison mentale ont leur prix. Je les ai éprouvées moi-même durant plusieurs années, et je regardais comme une faveur de Dieu de pouvoir retirer une goutte de ce puits sacré. Ces souffrances sont très grandes, je le sais; et il faut, à mon avis, plus de courage pour les soutenir que pour supporter bien des traverses du monde. Mais, comme je l'ai vu clairement, Dieu, dès cette vie même, les récompense par un magnifique salaire. Oui, une seule de ces heures où le Seigneur m'a fait goûter sa douceur, m'a surabondamment payée de toutes les angoisses que j'ai si longtemps souffertes pour persévérer dans l'oraison.

Notre-Seigneur se plaît à envoyer ces tourments, avec beaucoup d'autres tentations, aux uns au commencement, aux autres vers la fin. Son dessein, je pense, est d'éprouver ses amants : avant de mettre en eux de si grands trésors, il veut savoir s'ils pourront boire le calice et l'aider à porter la croix. C'est pour notre bien, j'en suis convaincue, qu'il agit de la sorte; il nous montre ainsi combien, par nous-mêmes, nous sommes peu de chose. Nous réservant des grâces du plus haut prix, il se plaît à nous faire voir auparavant, par expérience, toute notre misère; de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva à Lucifer.

O mon tendre Maître, est-il un seul de vos actes où vous n'avez en vue le plus grand bien d'une âme déjà

toute à vous, d'une âme qui s'abandonne à vous pour suivre vos traces jusqu'au Calvaire, fermement résolue de vous aider à porter la croix, sans jamais vous laisser seul sous ce fardeau?

Dès qu'on voit en soi une pareille détermination, l'on n'a rien à craindre. Non, non, vous n'avez pas lieu de vous affliger, âmes spirituelles, âmes élevées, vous qui, dédaignant les plaisirs du monde, n'aspirez qu'à vous entretenir seules avec Dieu. Quand vous en êtes là, le plus difficile est fait. Rendez-en des actions de grâces à Notre-Seigneur, et confiez-vous en sa bonté; jamais il n'a manqué à ses amis. Gardez-vous de donner la moindre entrée dans votre esprit à cette pensée : Pourquoi accorde-t-il à celui-ci, en peu de jours, cette dévotion qu'il me refuse, après tant d'années de service? Croyons-le fermement, tout est pour notre plus grand bien. Que le divin Maître nous conduise par où il lui plaira; nous ne sommes plus à nous, mais à lui. Il nous fait une assez grande grâce en daignant nous conserver la volonté de bêcher son jardin; nous sommes près du Maître de ce jardin, et lui-même est certainement près de nous. S'il lui plaît de faire croître les plantes et les fleurs, tantôt avec l'eau tirée du puits, et tantôt sans elle, que m'importe à moi? Faites, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira; préservez-moi seulement de toute offense, et de voir périr mes vertus, si toutefois votre bonté m'en a déjà donné quelqu'une. Vous avez souffert, Seigneur; je veux souffrir. Accomplissez en moi, de toutes manières, votre volonté sainte; mais, j'ose vous en prier, ne donnez pas le trésor si précieux de votre amour à des âmes qui ne vous servent que pour savourer des délices.

Qu'on remarque bien ceci; je le dis, parce que je le sais par expérience : quand une âme entre avec courage

dans le chemin de l'oraison mentale, et qu'elle gagne sur elle-même de n'avoir ni beaucoup de joie dans les consolations, ni beaucoup de peine dans les sécheresses, cette âme a déjà parcouru une grande partie de la carrière. Qu'elle ne craigne point, malgré tous ses faux pas, de retourner en arrière; l'édifice spirituel qu'elle élève repose sur un ferme fondement. Qu'on le sache bien, le véritable amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni dans ces douceurs et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elles nous consolent, mais à servir le Seigneur dans la justice, avec force d'âme et humilité. Autrement, ce serait, à mon avis, tendre toujours la main pour recevoir, et ne jamais rien donner.

Que Notre-Seigneur conduise par la voie des délices intérieures de petites femmes faibles et peu magnanimes comme moi, à la bonne heure, i'y vois une convenance; c'est ainsi qu'il me donne en ce moment la force de supporter certaines croix qu'il lui a plu de m'envoyer. Mais que des serviteurs de Dieu, des hommes graves, doctes et d'un esprit élevé, éprouvent tant de peine quand Dieu ne leur donne pas de dévotion sensible, en vérité, cela me fait mal au cœur. Je ne leur dis pas de la refuser si Dieu la leur donne; ils doivent, au contraire, l'estimer beaucoup, parce qu'il la juge alors utile pour eux. Mais s'ils s'en voient privés, qu'ils ne s'en tourmentent pas. Dès que Notre-Seigneur la leur refuse, ils doivent se persuader qu'elle ne leur est pas nécessaire, et rester maîtres d'eux-mêmes. Ils peuvent m'en croire, je l'ai éprouvé, je l'ai vu : le trouble est une faute, une imperfection; il enlève, avec la liberté d'esprit, le courage d'entreprendre de grandes choses pour Dieu.

Quoique cette liberté d'esprit et cette résolution soient d'une haute importance pour les commençants, cepen-

dant, je dis moins ceci pour eux que pour un grand nombre d'autres, qui, après avoir commencé à s'exercer dans l'oraison, y font peu de progrès. Cela vient, si je ne me trompe, de ce que dès le principe ils n'ont pas généreusement embrassé la croix. Leur entendement cesse-t-il d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien, ils s'en affligent, ils ne peuvent le souffrir; et c'est peut-être alors que la volonté, à leur insu, se nourrit d'un aliment substantiel, et prend une nouvelle vigueur. Nous devons penser que Dieu ne fait pas grande attention à ces misères, qui nous paraissent coupables et qui pourtant ne le sont pas. Il connaît mieux que nous notre infirmité et la bassesse de notre nature. Il voit dans ces âmes le désir de penser toujours à lui et de l'aimer toujours; cette disposition est celle qui plaît au Seigneur. Quant à cet abattement auquel elles s'abandonnent, il ne sert qu'à entretenir le trouble; et si elles devaient sentir pendant une heure l'impuissance de méditer, elles la sentiraient pendant quatre.

Très souvent cela ne vient que de l'indisposition du corps. C'est une vérité que m'ont apprise tant l'expérience et l'observation, que des personnes spirituelles avec qui j'en ai conféré. Oui, telle est notre triste condition ici-bas. Tant que la pauvre âme est prisonnière de ce corps mortel, elle participe à ses infirmités. Victime des changements du temps et de la révolution des humeurs, elle se voit souvent, sans qu'il y ait de sa faute, dans l'impuissance de faire ce qu'elle veut; elle n'est propre, ce semble, qu'à souffrir de toutes manières. Plus on veut alors la forcer, plus le mal s'aggrave et se prolonge; c'est pourquoi il est besoin de discernement pour connaître quand l'impuissance de méditer procède de cette cause, car on ne doit pas achever d'accabler la pauvre âme. Il faut que ces personnes com-

prennent qu'elles sont malades. Il leur sera avantageux de changer l'heure de l'oraison, souvent même plusieurs jours de suite. Qu'elles passent comme elles pourront le temps de cet exil. Il est cruel, en effet, pour une âme qui aime Dieu, de se voir dans une si misérable vie, sans pouvoir faire ce qu'elle veut, à cause d'un hôte aussi incommode que ce corps.

J'ai dit qu'il fallait du discernement, parce que le démon est quelquefois l'auteur du mal qu'on endure. Ainsi, l'on ne doit ni toujours quitter l'oraison à cause des grandes distractions et des troubles dont on est assailli, ni toujours tourmenter l'âme en exigeant d'elle ce qu'elle ne peut. Il est des œuvres extérieures de charité et d'utiles lectures auxquelles elle peut s'occuper; si elle n'est pas même capable de cela, alors qu'elle serve le corps pour l'amour de Dieu, afin que le corps puisse la servir à son tour. Qu'on se récréé par de saintes conversations, ou bien qu'on aille respirer l'air de la campagne, selon le conseil que donnera le confesseur. En tout, l'expérience est d'un grand secours; elle nous fait connaître ce qui nous convient le plus. En quelque état que l'on soit, on peut servir Dieu. Son joug est doux, et il est souverainement important de ne pas mener l'âme par force, comme on dit, mais de la conduire avec douceur, pour son plus grand avancement.

Je reviens donc à l'avis que j'ai donné; il est si utile, que je ne saurais trop le répéter. Une fois dans la carrière de l'oraison, que nul ne se tourmente ni ne s'attriste des sécheresses, des inquiétudes, de l'égarement des pensées. S'il veut gagner la liberté d'esprit et ne pas vivre dans une tribulation continuelle, qu'il commence par ne pas avoir peur de la croix. Dès lors, Notre-Seigneur l'aidera à la porter, la joie régnera dans son âme, et tout tournera à son profit spirituel. Il est évident, par ce que

j'ai dit, que quand le puits est à sec, il n'est pas en notre pouvoir de faire jaillir la source. Mais il est de notre devoir de veiller pour puiser de l'eau, dès qu'il y en aura, attendu que Dieu veut alors, par ce moyen, multiplier nos vertus.

## CHAPITRE XII

Suite de l'explication de ce premier état. Jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes, avec la grâce de Dieu; danger de vouloir s'élever à des choses surnaturelles et extraordinaires, avant que le Seigneur nous y fasse monter.

Mon but dans le précédent chapitre, malgré de nombreuses digressions, selon moi nécessaires, a été de faire voir jusqu'où nous pouvons aller par nous-mêmes dans l'oraison mentale; j'ai voulu montrer aussi que dans ce premier état, la dévotion dépend en partie de notre travail. Nous ne saurions, en effet, méditer et approfondir ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans nous sentir émus de compassion; mais la peine que cette vue excite et les larmes qu'elle fait répandre ont quelque chose de suave. Venons-nous à considérer la gloire future, l'amour de Notre-Seigneur pour nous et sa résurrection, de telles pensées épanouissent l'âme. La joie qu'elle éprouve, sans être ni entièrement spirituelle, ni entièrement sensible, est une joie vertueuse, comme la peine que lui cause la passion de Notre-Seigneur est une peine méritoire. Tout ce qui fait naître en nous une dévotion à laquelle l'entendement a concouru en partie, porte ce caractère. Mais alors même,

cette dévotion est un don de Dieu, et nous ne saurions, par nos seuls efforts, ni l'acquérir, ni la mériter.

Une âme que Dieu n'a pas élevée à un degré plus éminent d'oraison, fera très bien de ne pas chercher à s'y élever d'elle-même; et ceci est bien à remarquer, parce qu'elle ne peut que perdre à une pareille tentative. Son occupation, dans cet état, sera de produire divers actes qui agrandissent son courage dans le service de Dieu et réveillent son amour. Elle peut en produire d'autres qui feront croître ses vertus; c'est le conseil d'un livre excellent intitulé : *L'art de servir Dieu*<sup>1</sup>, et parfaitement approprié à ceux qui s'exercent dans ce premier degré d'oraison, où l'entendement travaille. Elle peut se représenter Jésus-Christ comme s'il était devant elle, s'enflammer peu à peu d'un tendre amour pour sa sainte humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler, l'implorer dans ses besoins, se plaindre à lui dans ses peines, enfin se réjouir avec lui quand elle est dans l'allégresse, en sorte que ses joies ne lui fassent pas oublier le divin Maître. Sans chercher alors des prières étudiées, qu'elle se contente de lui adresser des paroles simples, dictées par ses désirs et son besoin. C'est là une excellente méthode pour avancer en fort peu de temps.

A mon avis, c'est avoir déjà fait de grands progrès que de travailler à se maintenir dans la compagnie du divin Maître, d'en bien mettre à profit les précieux avantages, et d'aimer d'un amour sincère Celui qui nous a comblés de tant de biens. En agissant ainsi, nous ne devons point, comme je l'ai dit, nous mettre en peine de n'avoir pas de dévotion sensible; mais nous devons

1. D'après don Vicente de la Fuente, l'auteur de cet ouvrage serait le P. Alphonse de Madrid. La première édition aurait paru à Alcalá en 1526, et une autre à Tolède en 1571.

nous montrer reconnaissants envers Dieu, qui, malgré la faiblesse de nos œuvres, entretient en nous le désir de lui plaire. Cette pratique d'avoir toujours Jésus-Christ présent à la pensée, est utile dans tous les états d'oraison. C'est un moyen sûr de profiter dans le premier, d'arriver en peu de temps au second, et de se prémunir contre les illusions du démon dans les derniers.

Voilà donc ce qui est en notre pouvoir. Quiconque voudra passer outre, et élever son esprit jusqu'à ces goûts spirituels qui ne lui sont point donnés, se verra frustré, à mon avis, de l'un et de l'autre. En effet, ces goûts étant surnaturels, dès que l'entendement ne peut plus se recueillir, l'âme reste dans un désert et en proie à une grande sécheresse. Cet édifice spirituel reposant tout entier sur le fondement de l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons être humbles : sans cela, nous le verrons tomber en ruine. Or, n'y a-t-il pas une espèce d'orgueil à vouloir, de notre propre mouvement, monter plus haut ? Et n'est-ce pas déjà trop de grâce de la part du Seigneur, qu'il daigne, malgré toute notre misère, nous approcher de lui ?

En parlant ainsi, je n'entends pas interdire les hautes considérations auxquelles l'entendement peut s'élever sur Dieu et sa sagesse infinie, sur le ciel et les merveilles qu'il renferme. Pour moi, je ne donnai jamais un tel essor à mon esprit ; mon incapacité me le défendait. Voyant d'ailleurs à la lumière divine combien j'étais dénuée de vertu, je trouvais que ce n'était pas une petite témérité de ma part d'oser porter ma pensée sur les choses de la terre ; à combien plus forte raison devais-je m'estimer indigne de l'élever jusqu'à celles du ciel. Mais ces considérations pourront être utiles à d'autres, et aux gens doctes en particulier ; car la science

est, ce me semble, un grand trésor pour cet exercice, quand elle est jointe à l'humilité. J'en ai vu la preuve, il y a peu de jours, dans quelques-uns de ces hommes éminents en doctrine. En fort peu de temps ils avaient fait d'admirables progrès, et c'est ce qui m'inspire le plus vif désir de voir un grand nombre de savants devenir des hommes d'oraison.

Quand je dis que les âmes ne doivent point aspirer à monter plus haut, mais attendre que Dieu les y élève, je ne fais qu'employer un langage spirituel, compris de tous ceux qui ont quelque expérience en cette matière; à ceux qui le trouveraient obscur, je déclare que je ne saurais m'expliquer plus clairement.

Dans la théologie mystique dont j'ai commencé à parler, l'entendement cesse d'agir; Dieu lui-même suspend son action, comme je l'expliquerai avec plus d'étendue dans la suite, si je sais le faire et s'il plaît à la divine Majesté de m'aider de sa lumière. C'est pourquoi je dis que nous ne devons avoir ni la présomption, ni la pensée de suspendre nous-mêmes son action; nous devons, au contraire, continuer de l'occuper à discourir. Au reste, toute tentative de ce genre n'aboutira qu'à nous laisser froids, et comme des êtres privés de raison: la méditation mentale échappe, et l'on ne s'élève pas à la contemplation. Quand le Seigneur suspend et arrête l'activité naturelle de l'entendement, il lui donne de quoi admirer et de quoi s'occuper; sans raisonnement ni discours, il l'illumine de plus de lumière dans l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en acquérir avec tous nos soins en plusieurs années. Mais, de nous-mêmes, prétendre occuper les puissances de l'âme et arrêter leur activité naturelle, c'est folie. Je le répète, cela décèle, sans qu'on s'en doute, un léger défaut d'humilité: on ne commet pas de faute, je le veux; mais du moins on por-

tera la peine d'une si folle tentative. Outre que c'est travail perdu, l'âme en éprouve je ne sais quel dégoût. Elle ressemble à celui qui, s'étant élançé pour sauter, sent tout à coup derrière lui une force qui l'arrête et rend son élan inutile. Si l'on y fait attention, on reconnaîtra encore, au peu de profit qu'on en retire, ce léger manque d'humilité dont je viens de parler. Car cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions où elle entre ne laisse jamais de dégoût dans l'âme.

Je crois m'être fait entendre; peut-être ne sera-ce que de moi. Daigne le Seigneur ouvrir par l'expérience les yeux de ceux qui me liront; avec le moindre degré de cette connaissance expérimentale, ils comprendront sur-le-champ ce que je dis.

Durant plusieurs années, je lus beaucoup de livres spirituels sans en avoir l'intelligence; je passai aussi fort longtemps sans trouver une seule parole pour faire connaître aux autres les lumières et les grâces dont Dieu me favorisait, ce qui ne m'a pas coûté peu de peine. Mais quand il plaît à sa divine Majesté, elle donne en un instant l'intelligence de tout, d'une manière qui me saisit. C'est une vérité que je puis garantir : en vain plusieurs personnes spirituelles, avec lesquelles j'ai conféré, ont voulu me donner une idée claire des faveurs que Dieu m'accordait, afin de m'aider à les exprimer; tous leurs efforts ont complètement échoué devant mon peu de pénétration; ou pour mieux dire, Notre-Seigneur, qui fut toujours mon maître, ne voulait pas qu'un autre que lui eût en cela des droits à ma reconnaissance. Qu'il soit béni de tout! Un tel aveu me confond, mais enfin c'est la vérité. La lumière m'est venue quand je ne la cherchais ni ne la demandais. Curieuse pour ce qui était vain, je ne l'étais point pour des choses où il y aurait eu un vrai mérite à l'être. Ce Dieu de bonté m'a donné en

un instant une pleine intelligence de ces faveurs, et la grâce de savoir les exprimer. Mes confesseurs en étaient dans l'étonnement, et moi plus qu'eux, parce que mon incapacité m'était plus connue. Cette grâce, qui est toute récente, fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une chose qui intéresse ma conscience.

Je reviens de nouveau à cet avis si important : on ne doit pas élever son esprit, mais attendre que le Seigneur l'élève lui-même ; et quand c'est lui qui l'élève, on le reconnaît à l'instant. Une telle prétention serait plus dangereuse pour des femmes, parce que l'esprit de ténèbres pourrait les faire tomber dans quelque illusion. J'en suis néanmoins convaincue : Notre-Seigneur ne permettra point à cet ennemi de nuire à une âme qui s'efforce de s'approcher de son Dieu avec humilité. Elle retirera plutôt du profit des ruses par lesquelles le démon voulait la perdre.

Je me suis beaucoup étendue sur ce premier degré d'oraison, parce que c'est le plus général, et que les avis que j'ai donnés sont à mes yeux d'une extrême importance. D'autres, sans doute, en auront écrit beaucoup mieux, et c'est ce qui me fait rougir d'avoir osé en parler ; mais, je l'avoue, je n'en ai pas encore assez de honte. Le Seigneur soit béni de tout, lui qui permet et commande à une créature aussi méprisable que moi, de parler de choses si relevées et si divines !

## CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication de ce premier état. Avis pour certaines tentations que le démon a coutume de susciter. Grande utilité de ces conseils.

Ayant vu certaines tentations dans les commençants, en ayant éprouvé moi-même quelques-unes, il m'a semblé utile de les faire connaître, et de donner en même temps quelques avis sur des points nécessaires, selon moi, dans la vie spirituelle.

Dès le début, que l'on tâche de marcher avec joie et liberté d'esprit. Certaines personnes se figurent que leur dévotion va s'en aller, si elles cessent tant soit peu de veiller sur elles-mêmes. Sans doute il est bon de se défier de soi, et de ne s'exposer en aucune manière aux occasions où l'on a coutume d'offenser Dieu. Une pareille conduite est nécessaire jusqu'à ce qu'on soit bien affermi dans la vertu; et rarement, je l'avoue, on l'est assez pour se dispenser de vigilance dans les occasions qui flattent le côté faible de l'âme. Durant toute la vie, ne fût-ce que par humilité, il nous est salutaire de reconnaître la misère profonde de notre nature. Mais enfin il est, comme je l'ai dit, plusieurs récréations que l'on peut prendre, pour revenir ensuite à l'oraison avec plus de vigueur. En tout, la discrétion est nécessaire.

Il faut aussi ouvrir notre âme à une grande confiance. Il nous est fort utile de ne pas resserrer nos désirs dans d'étroites limites; nous devons croire, au contraire, qu'en nous appuyant sur Dieu, nous pourrons, par de constants efforts, arriver avec le temps à la perfection où sont parvenus plusieurs saints. Si jamais leur âme n'eût conçu ces grands désirs, si peu à peu ils n'en étaient venus à l'exécution, ils ne seraient pas montés à un état si élevé. Dieu demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne se confient nullement en elles-mêmes. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes demeurer en chemin, comme aussi jamais je n'ai vu aucune des âmes lâches, qui s'abritent sous le rempart de l'humilité, faire en plusieurs années les progrès que les autres font en si peu de temps. Je suis saisie d'étonnement quand je considère la marche rapide de ces âmes, dont le courage va au-devant des grandes choses. Sans avoir, dès le commencement, des forces considérables, elles s'élancent d'un coup d'aile à une grande hauteur, bien que, semblables au petit oiseau qui n'a pas toutes ses plumes, elles se fatiguent ensuite, et soient contraintes de s'arrêter.

Je pensais souvent autrefois à ce que dit saint Paul : *On peut tout en Dieu* <sup>1</sup>; car, par moi-même, je le sentais, je ne pouvais rien. Cette pensée me servit beaucoup, ainsi que ces paroles de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, ce que vous commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez* <sup>2</sup>. J'aimais aussi à considérer fréquemment que saint Pierre n'avait rien perdu pour s'être jeté dans la mer, malgré la peur dont il fut ensuite saisi. Ces premières résolutions sont d'une haute impor-

1. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philipp., IV, 13.)

2. *Da quod jubes, et jube quod vis.* (S. Aug., Conf., lib. X, c. XXIX.)

tance. Toutefois, les commençants doivent aller avec retenue, avec discrétion, et d'après les avis du maître spirituel; mais ils doivent avoir soin de n'en pas choisir un qui les fasse marcher à pas de tortue, et qui se contente de leur apprendre à faire seulement la chasse aux petits lézards.

Que l'humilité soit toujours devant nos yeux, afin de nous faire comprendre que les forces ne viendront pas de notre fonds. Mais il faut avoir une idée juste de cette humilité. Car le démon, je n'en doute pas, nuit beaucoup aux personnes d'oraison et les empêche d'avancer très loin, en leur donnant une notion fausse de cette vertu. Il leur fait croire qu'il y a de l'orgueil à former de grands désirs, à vouloir imiter les saints, à souhaiter d'être martyrs. Bientôt, il leur dit ou leur fait entendre que les actions des saints doivent être admirées, mais non imitées par des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Ainsi, il ne conviendrait pas à une personne faible et malade de s'imposer des jeûnes fréquents, des pénitences austères, de se retirer dans un désert où elle ne pourrait dormir ni trouver des aliments, sans parler d'autres privations de ce genre. Mais nous devons penser que, par de généreux efforts et avec le secours de Dieu, nous pouvons arriver à un grand mépris du monde, au mépris de l'honneur, et au détachement des biens temporels.

Il nous semble, tant nos cœurs sont étroits, que la terre va nous manquer, si nous oublions un instant ce corps pour nous occuper des intérêts de l'âme. Ce n'est pas tout : nous regardons comme très favorable à une vie de recueillement d'avoir le nécessaire en abondance, attendu que le souci du temporel est une source

de trouble dans l'oraison. Je gémissais de voir en nous si peu de confiance en Dieu et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous jettent dans l'inquiétude. Il n'est que trop vrai que, vu notre peu de progrès dans la vie intérieure, de pures bagatelles nous causent autant de peine que des choses importantes pourraient en causer à d'autres. Et après cela, nous nous flattons dans notre pensée d'être spirituels ! A mon avis, marcher de la sorte, c'est vouloir accorder le corps et l'âme, de manière à ne point perdre ici-bas les douceurs du repos, et à jouir de Dieu dans la patrie ; et de fait, on aura ce bonheur, si l'on vit dans la justice et la pratique de la vertu ; mais c'est là cheminer d'un pas bien lent et bien irrésolu<sup>1</sup>, et jamais ainsi on ne parviendra à la liberté d'esprit. Selon moi, une pareille manière de procéder va fort bien aux personnes mariées ; leur vocation n'en demande pas davantage. Mais pour un autre état de vie, je ne puis admettre une telle méthode d'avancement spirituel. Jamais on ne me fera croire qu'elle soit bonne ; je la connais par expérience ; et j'aurais toujours marché dans cette misérable voie, si le Seigneur, dans sa bonté, ne m'en eût fait connaître une autre bien plus courte.

Quant aux désirs d'une vie parfaite, j'en ai toujours eu de grands ; mais, comme je l'ai dit, je voulais tout ensemble mener une vie d'oraison et vivre selon mon bon plaisir. Si quelqu'un m'eût fait prendre un essor plus hardi, j'en serais venue, je crois, des désirs aux œuvres. Mais, hélas ! à cause de nos péchés, ils sont si rares, si faciles à compter, les maîtres spirituels qui ne soient pas d'une discrétion excessive ! Cela suffit, selon moi, pour empêcher ceux qui commencent de s'élever en peu de temps à une grande perfection. Jamais, en

<sup>1</sup> *Es paso de gallina*, littéralement : C'est un pas de poule.

effet, le Seigneur ne nous manque, jamais il ne refuse son secours; c'est toujours de notre côté qu'est la faute et le manque de fidélité.

Nous pouvons encore, à l'exemple des saints, aimer la solitude, le silence, et pratiquer plusieurs autres vertus, qui ne tueront pas ce corps, notre mortel ennemi. Que veut-il, en effet, par tant de ménagements qu'il exige, si ce n'est la ruine de l'âme? De son côté, le démon ne contribue pas peu à le frapper d'impuissance pour le bien. Voit-il en nous quelque crainte, c'en est assez : soudain il nous persuade que tout va nous tuer, ou du moins nous ruiner la santé. Il nous inspire même une secrète terreur des larmes versées dans l'oraison, comme pouvant nous rendre aveugles. Je le sais, parce que j'en ai fait l'épreuve. Eh bien! je le demande : le plus précieux avantage d'une vue, d'une santé parfaite, ne serait-ce pas de les perdre l'une et l'autre pour une aussi belle cause?

Infirmes comme je le suis, je me vis toujours enchaînée, incapable du moindre bien, jusqu'au moment où je pris la détermination de ne tenir aucun compte ni du corps ni de la santé. A la vérité, ce que je fais aujourd'hui se réduit encore à bien peu de chose. Mais Dieu m'éclaira sur cet artifice du démon. M'objectait-il la perte de ma santé, je disais : Il importe peu que je meure. Me parlait-il de la perte de mon repos, je lui répondais : Je n'ai plus besoin de repos, mais de croix; et ainsi du reste. Je vis clairement que, malgré des infirmités réelles, je cédaï, en bien des circonstances, à la tentation de cet esprit de ténèbres ou à ma propre lâcheté. Par le fait, depuis que je me traite avec moins de soins et de délicatesse, je me porte beaucoup mieux.

On voit par là combien il est nécessaire aux commençants de dominer toutes ces vaines terreurs de l'imagi-

nation. Je les prie de s'en rapporter là-dessus à mon expérience. Puisse mon exemple les instruire! le récit de mes fautes serait ainsi de quelque utilité.

Voici une autre tentation fort ordinaire chez eux. Venant à peine de goûter la douceur et les avantages de la vie spirituelle, ils voudraient sur-le-champ voir tout le monde l'embrasser. Le désir est bon, mais le mode de le réaliser pourrait n'être pas exempt d'inconvénient, si l'on n'use d'une sage réserve et de beaucoup d'adresse, afin de ne point paraître faire la leçon aux autres. Pour leur être utile, il faut des vertus très solides; autrement, on leur devient un sujet de tentation. Une expérience personnelle m'a enseigné cette vérité dans le temps où, comme je l'ai dit plus haut, je tâchais de porter quelques personnes à l'oraison. D'un côté, elles m'entendaient dire des choses admirables des avantages qu'on y rencontre, et de l'autre, elles me voyaient fort dénuée de vertus; c'était pour elles, comme elles me l'ont avoué depuis, une tentation et un mystère, et certes à bon droit, vu qu'elles ne pouvaient comprendre comment l'un pouvait s'accorder avec l'autre. En outre, l'opinion favorable qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois.

C'est un artifice du démon : il se sert en apparence de nos vertus pour autoriser, autant qu'il le peut, le mal qu'il cherche à nous faire commettre. Ce mal, pour petit qu'il soit, est très nuisible dans une communauté. Quel devait donc être celui que j'y causais par ma conduite! Aussi, dans le cours de plusieurs années, trois personnes seulement ont profité de mes entretiens, tandis que plus tard, quand le divin Maître eût affermi ma vertu, j'ai eu le bonheur, dans l'espace de deux à trois ans, de faire du bien à un grand nombre d'âmes, comme

je le dirai dans la suite. De plus, il y a dans ce zèle pour les autres un autre grave inconvénient, c'est que l'âme perd au lieu de gagner. Car, dans les commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et il lui sera souverainement utile de vivre comme si, sur la terre, elle était seule avec Dieu seul.

Une nouvelle tentation pour les commençants, c'est le déplaisir causé par la vue des péchés et des fautes d'autrui; comme toutes les autres, elle se présente à eux sous les apparences du zèle; il importe de la remarquer et de marcher avec précaution. Le démon leur fait croire que s'ils s'affligent, c'est uniquement parce qu'ils désirent ne point voir Dieu offensé, et qu'ils ne sauraient souffrir les outrages faits à sa gloire. Ils voudraient sur-le-champ y porter remède, et leur inquiétude les empêche de faire oraison. Le plus grand mal est de penser que c'est vertu, perfection, zèle ardent pour Dieu. Je ne parle pas ici de la peine que donnent des péchés publics passant en coutume dans une congrégation, ou les ravages causés de nos jours dans l'Église par ces hérésies qui entraînent tant d'âmes à leur perte. Cette peine est très légitime; venant d'une source très pure, elle n'inquiète pas. Ainsi, le parti le plus sûr pour une âme d'oraison sera d'oublier toutes les créatures, de ne s'occuper que d'elle-même et du soin de plaire à Dieu. Cette conduite est pleine de sagesse. Que de fois, en effet, on se trompe en se confiant trop à une bonne intention! J'essaierais en vain de dire toutes les fautes de ce genre dont j'ai été témoin. Efforçons-nous donc d'avoir toujours les yeux ouverts sur les qualités et les vertus des autres, et, pour ne pas voir leurs défauts, considérons la grandeur de nos péchés. Une telle pratique, sans être portée à la perfection dès le début, nous conduit cependant à l'acquisition d'une

belle vertu, celle qui nous incline à croire tous les autres meilleurs que nous. On n'en verra d'abord que le germe en notre âme ; mais si, avec le secours de la grâce, nécessaire en tout et sans laquelle nos soins sont inutiles, nous faisons de sincères efforts, si nous supplions Dieu de nous donner cette vertu, ce Dieu de bonté, qui ne se refuse à personne, ne manquera pas d'exaucer nos désirs.

Ceux qui discourent beaucoup, et qui trouvent dans chaque sujet abondance de pensées et de considérations, devront avoir égard à l'avis que je vais leur donner. Quant à ceux qui, comme moi, loin de se servir de l'entendement, trouvent plutôt en lui un obstacle qu'un secours, ils n'ont qu'une chose à faire : prendre patience, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'occuper leur esprit et de leur donner sa lumière. M'adressant donc à ceux qui discourent, je leur recommande de ne pas consumer tout le temps de l'oraison à approfondir le sujet qu'ils méditent. Cet exercice étant une source de mérites et de délices, il leur semble qu'il ne doit point y avoir pour eux de jour de dimanche, ni suspension de travail un seul instant. Que dis-je ? ils considèrent comme perdu le temps qui n'est pas ainsi employé. Et moi, je regarde cette perte comme un gain très précieux. Que doivent-ils donc faire ? Se mettre, comme je l'ai dit, en présence de Notre-Seigneur, s'entretenir avec lui sans fatiguer l'entendement, et savourer le bonheur d'être en sa compagnie. Là, point de pénibles raisonnements, mais une simple exposition de nos besoins et des motifs qu'aurait le divin Maître de ne pas nous souffrir à ses pieds. Il faut, suivant les temps, varier cette occupation, afin de ne pas se dégoûter par la continuité de la même nourriture. Les aliments dont je viens de parler sont très savoureux et très profita-

bles. Dès qu'on a commencé à les goûter, ils communiquent à l'âme une substance vivifiante, et l'enrichissent de nombreux trésors.

Je veux rendre ma pensée d'une manière plus claire; car tout ce qui regarde l'oraison présente de la difficulté, et l'on a beaucoup de peine à le comprendre sans le secours d'un maître. Mon désir serait d'abrèger, et, vu l'excellent esprit de celui qui m'a commandé d'écrire, l'exposé le plus sommaire suffirait; mais mon peu de pénétration ne me permet pas de faire comprendre en quelques mots une matière qu'il est si important de bien exposer. Ayant tant souffert, j'ai compassion de ceux qui commencent avec le seul secours des livres. On ne saurait croire combien les lumières qu'on y puise sont différentes de celles de l'expérience.

Je reviens à ce que je disais. Nous prenons pour sujet de méditation un mystère de la passion, par exemple, Notre-Seigneur à la colonne. L'entendement considère les grandes douleurs du divin Maître au milieu d'un tel abandon; il en recherche les causes; enfin il creuse ce mystère sous divers points de vue, travail facile à un esprit actif ou exercé par la science. Voilà une voie très excellente et très sûre, et c'est la manière d'oraison par laquelle tous doivent commencer, continuer et finir, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'élever à des états surnaturels. Cette manière est pour tous, comme je viens de le dire. Cependant, il y a un grand nombre d'âmes qui tirent plus d'utilité de quelques autres méditations que de celle de la passion du Sauveur; comme il existe plusieurs demeures dans le ciel, on y arrive aussi par plusieurs chemins. Certaines personnes font des progrès en se considérant dans l'enfer; d'autres, que cette seule pensée contriste, s'animent à servir Dieu en se considérant dans le ciel. Il

est des âmes pour qui la méditation de la mort est excellente. Enfin, il en est quelques-unes d'une si grande tendresse de cœur, qu'il leur serait très pénible de méditer constamment la passion : elles trouvent leurs délices et leur avancement à contempler tantôt la puissance et la grandeur de Dieu dans les créatures, tantôt cet amour dont il nous aime et qui resplendit dans tous ses ouvrages. C'est là une admirable manière de procéder, pourvu qu'on revienne souvent à la source de tous les biens, je veux dire à la vie et à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les commençants ont besoin de discernement pour reconnaître ce qui les fait avancer davantage. C'est pourquoi-un maître expérimenté leur est nécessaire. S'il n'est pas tel, il peut commettre de graves erreurs : il les conduira sans les comprendre, et il les empêchera de se comprendre eux-mêmes ; car, persuadés du mérite de l'obéissance, ils n'oseront en rien s'écarter de ses ordres. J'ai rencontré de ces âmes, jetées dans l'angoisse et dans l'affliction par l'inexpérience de leurs guides. Elles me faisaient compassion. J'en ai vu une, entre autres, qui ne savait plus que devenir. Étrangers à la science spirituelle, de tels directeurs fatiguent l'âme et le corps, et empêchent les progrès. J'ai connu une de ces âmes, que son confesseur tenait enchaînée depuis huit ans dans la connaissance d'elle-même, sans jamais lui permettre d'en sortir ; Notre-Seigneur néanmoins l'avait déjà élevée à l'oraison de quiétude ; il en résultait pour elle de bien cruelles souffrances.

Sans doute, on ne doit jamais abandonner cette considération de la connaissance de soi, sans doute il n'est point d'âme, fût-elle de la taille d'un géant dans la vie spirituelle, qui ne doive souvent revenir à l'enfance et à la mamelle. Qu'on n'oublie jamais cet avis ; je le répéterai

peut-être plus d'une fois encore, tant il est important; car il n'existe aucun état d'oraison si élevé, où il ne soit souvent nécessaire de revenir au commencement. Oui, cette considération de ses péchés, et la connaissance de soi-même, sont le pain avec lequel doivent se manger tous les autres aliments, quelque délicats qu'ils soient; sans ce pain, on ne pourrait vivre. Mais enfin, on doit le prendre avec mesure. Quand une âme déjà souple sous la main de Dieu voit son indigence et son néant; quand, pénétrée de honte en présence d'un si grand Roi, elle sent de quel faible retour elle paie de si grands bienfaits, quel besoin a-t-elle de consumer là son temps? ne doit-elle pas plutôt s'élever à d'autres considérations auxquelles le Seigneur la convie, et qu'il n'est pas raisonnable de négliger? Notre-Seigneur sait bien mieux que nous les aliments qui nous conviennent.

Il importe donc extrêmement que le maître soit judicieux, j'entends d'un esprit solide, et qu'il ait de l'expérience. Si à cela il joint la doctrine, c'est parfait. Mais si l'on ne peut en rencontrer un qui possède à la fois ces trois qualités, il est plus utile qu'il réunisse les deux premières, parce qu'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes. A la vérité, des savants ne pratiquant point l'oraison me semblent peu propres à faire avancer ceux qui commencent; je ne dis pas néanmoins qu'il ne faut pas avoir de rapports avec eux. J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une âme renonçât à l'oraison, que de la voir dès le début s'engager dans une fausse route. C'est un grand trésor que la science; elle instruit, elle éclaire ceux qui savent peu, comme nous. En nous appuyant sur les vérités de la sainte Écriture, nous nous acquittons de nos devoirs avec sécurité. Dieu nous délivre des dévotions mal entendues!

Je veux donner plus de jour à ma pensée; car j'em-

brasse peut-être trop de choses à la fois : ce fut toujours mon défaut, comme je l'ai dit, de ne savoir m'expliquer qu'avec beaucoup de paroles. Voilà une religieuse qui commence à s'adonner à l'oraison. Un homme simple la dirige ; il lui vient en fantaisie qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur : il n'hésite pas à le lui persuader, et cela, sans malice, mais croyant faire merveille. En effet, s'il n'est pas religieux, il croira qu'il doit en être ainsi. A-t-il à conduire une femme mariée, il lui dira de passer en oraison, au déplaisir même de son mari, les heures qu'elle doit aux soins de sa famille. Ainsi, il ne sait régler ni le temps ni les occupations d'après la vérité ; privé de lumière, il ne peut, malgré tous ses désirs, en donner aux autres.

Quoique la science ne semble pas nécessaire pour la direction des âmes, mon opinion a été et sera toujours que tout chrétien doit, quand il le peut, rechercher un guide instruit ; et le meilleur sera le plus éclairé. Un tel secours est encore plus nécessaire aux personnes d'oraison, et c'est dans les états les plus élevés qu'elles peuvent le moins s'en passer. On dira peut-être : Des savants étrangers à l'oraison ne sauraient convenir aux âmes qui la pratiquent. C'est une erreur. J'ai été en rapport avec un grand nombre d'entre eux ; les besoins de mon âme ayant été plus grands dans ces dernières années, j'ai recherché leurs lumières avec plus d'empressement ; enfin, j'ai toujours aimé les hommes éminents en doctrine. Quelques-uns, j'en conviens, n'auront pas une connaissance expérimentale des voies spirituelles ; mais ils ne les ont point en aversion, ils ne les ignorent pas, et, à l'aide de l'Écriture sainte dont ils font une étude constante, ils découvrent toujours les véritables marques du bon esprit. Je suis convaincue qu'une personne d'oraison qui consulte des gens savants, ne sera pas trom-

pée par les artifices du démon, si elle ne veut se tromper elle-même. Cet esprit de ténèbres redoute singulièrement, selon moi, la science humble et vertueuse; il sait qu'il sera découvert par elle, et qu'ainsi ses stratagèmes tourneront à sa perte.

J'ai parlé de la sorte, parce que, selon certains esprits, des savants étrangers aux voies intérieures ne sont pas faits pour conduire les personnes d'oraison. J'ai déjà dit que le maître doit être spirituel; mais si la science lui manque, c'est un grave inconvénient. Nous puiserons de grands secours dans les lumières des savants en qui la vertu se trouve unie à la doctrine. Sans marcher eux-mêmes dans ces voies spirituelles, ils nous seront utiles; Dieu leur fera comprendre ce qu'ils doivent nous enseigner, il les rendra même spirituels dans la vue de notre avancement. C'est ce qu'une expérience personnelle me permet d'affirmer; cela m'est arrivé avec plus de deux.

Parlant en général, je dis qu'une âme, avant de s'abandonner entièrement à la conduite d'un seul maître, doit avoir soin de le choisir tel que je l'ai dépeint. Ne pas agir ainsi serait une grande faute. Une personne engagée dans la vie religieuse doit encore mettre plus de zèle dans ce choix, car elle peut dépendre d'un supérieur qui manquera de ces trois qualités; et, certes, c'est assez d'une pareille croix, sans aller en outre volontairement soumettre son jugement à un homme qui en manque. Quant à moi, je n'ai jamais pu m'y résoudre, et je ne vois aucune raison de le faire. Si c'est une personne séculière, elle est libre de choisir celui auquel elle doit être soumise. Qu'elle en bénisse Dieu, et ne se prive point d'une si sainte liberté. Qu'elle demeure plutôt sans directeur, jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui soit tel que j'ai dit. Le Seigneur le lui donnera, pourvu qu'au désir de le rencontrer elle joigne l'humilité.

Je bénis Dieu de toute mon âme, et les femmes et ceux qui sont sans lettres devraient sans cesse, comme moi, lui rendre d'infinies actions de grâces de ce qu'il se trouve des hommes qui, à force de labeurs, ont conquis la vérité que nous ignorons. Je considère souvent avec étonnement la peine que coûte la science aux savants, et en particulier aux religieux, tandis qu'il nous suffit de les interroger pour avoir part à leur trésor. Et il se trouverait des personnes qui refuseraient d'en profiter! Plaise à Dieu de ne point le permettre! Que de fois me suis-je sentie couverte de confusion, en considérant ces savants soumis aux sacrifices de la vie religieuse, et ces sacrifices sont grands! Joignez-y les austérités, la nourriture grossière, l'obéissance à leurs supérieurs, le sommeil pénible : partout l'abnégation, partout la croix! Ce serait, selon moi, un grand mal de se priver par sa faute d'un bien qui leur a tant coûté. Et nous, exemptes des sacrifices qu'ils acceptent, recevant de leurs mains la nourriture toute préparée, vivant à notre gré, tandis qu'ils portent le poids de tant de travaux, nous nous préférons peut-être intérieurement à eux parce que nous donnons un peu plus de temps à l'oraison.

Seigneur, qui m'avez faite si incapable et si inutile, je vous bénis! Mais je vous bénis bien plus encore de ce que vous excitez tant d'âmes à nous réveiller de notre sommeil. Nous devrions faire monter vers vous une prière incessante pour ceux qui nous donnent la lumière. Et que serions-nous sans eux, au milieu des grandes tempêtes qui de nos jours agitent l'Église? Si quelques-uns n'ont pas répondu à la sainteté de leur mission, la fidélité des autres n'en brillera que davantage. Daigne le Seigneur les tenir de sa main, et protéger ces appuis de notre faiblesse! Amen.

Me voici bien loin du sujet que j'avais commencé à

traiter; mais ces avis auront leur utilité : ils empêcheront les commençants de s'égarer dans la voie sublime où ils entrent. Je reviens à ce que je disais du mystère de Jésus-Christ à la colonne. Il sera bon, sans doute, de discourir pendant quelque temps, de considérer quel est Celui qui souffre, la grandeur et les causes de son supplice, enfin l'amour avec lequel il l'endure. Mais on ne doit pas toujours se fatiguer à approfondir ces divers points; il sera excellent de se tenir en paix, sans discourir, auprès du divin Maître. L'âme s'occupera selon son pouvoir à considérer qu'il la regarde; elle lui tiendra compagnie et lui adressera ses demandes; elle s'humiliera, elle prendra avec lui ses délices, se souvenant qu'elle est indigne de jouir ainsi de sa présence. Si elle peut en venir là, même dès le commencement de l'oraison, elle en retirera un grand profit. Une telle méthode est la source de grands biens, elle l'a du moins été pour mon âme. Je ne sais, mon père, si je m'explique bien, vous en serez juge. Plaise au Seigneur qu'au moins je réussisse à le contenter toujours! Amen.

## CHAPITRE XIV

Second degré d'oraison, dans lequel Dieu fait goûter à l'âme des consolations plus particulières. Explications qui aident à comprendre comment ces faveurs sont déjà surnaturelles. Cela mérite une grande attention.

J'ai dit combien il est pénible d'arroser le jardin en tirant de l'eau du puits à force de bras ; parlons maintenant de la seconde manière d'arroser, établie par le maître du jardin. Elle consiste à puiser l'eau à l'aide d'une noria, et à la distribuer par des conduits. Le jardinier en obtient ainsi une quantité plus grande, se fatigue moins, et jouit de quelques intervalles de repos. Mon dessein, en ce moment, est d'appliquer cette seconde manière à l'oraison appelée de quiétude.

Ici l'âme commence à se recueillir et touche déjà au surnaturel ; jamais, en effet, avec toute l'activité de ses efforts, elle ne pourrait acquérir un bien si élevé. A la vérité, elle s'est fatiguée quelques instants en travaillant avec l'esprit, ou, si l'on veut, en tournant la roue pour remplir les canaux. Mais ici l'eau est plus à fleur de terre ; ainsi, on la puise avec beaucoup moins de fatigue qu'en la tirant du fond d'un puits. Je dis que l'eau est plus à fleur de terre, parce que la grâce se fait plus clairement connaître à l'âme. Ses puissances se recueillent au

dedans d'elle-même, afin de savourer plus délicieusement le plaisir dont elles jouissent. Ce n'est pourtant là ni une suspension, ni un sommeil spirituel. Seule la volonté agit; sans savoir comment elle se rend captive, elle donne simplement à Dieu son consentement afin qu'il l'emprisonne, sûre de tomber dans les fers de Celui qu'elle aime. O Jésus, ô mon Maître, comme nous sentons ici la puissance de votre amour! Il tient le nôtre tellement lié, qu'il ne lui laisse plus la liberté d'aimer en cet état autre chose que vous.

L'entendement et la mémoire viennent au secours de la volonté, afin qu'elle se rende de plus en plus capable de jouir d'un si grand bien. Quelquefois néanmoins leur concours ne sert qu'à la troubler dans cette intime union avec Dieu. Mais alors la volonté, sans se mettre en peine de leur importunité, doit se maintenir dans les délices et le calme profond dont elle jouit. Vouloir fixer ces deux puissances serait s'égarer avec elles. Elles sont alors comme des colombes qui, n'étant pas contentes de la nourriture que le maître leur donne sans aucun travail de leur part, vont en chercher ailleurs, mais qui, après une vaine recherche, se hâtent de revenir au colombier. Ces deux puissances, de même, vont et viennent dans l'espérance que la volonté leur fera part des délices qu'elle goûte. Si le Seigneur leur jette un peu de cette céleste pâture, elles s'arrêtent; sinon, elles vont de nouveau en chercher ailleurs. Elles se flattent de servir ainsi la volonté, en lui faisant, de concert avec l'imagination, la peinture de son bonheur, mais souvent elles lui nuisent. La volonté devra donc se comporter à leur égard de la manière que je dirai.

Dans tout le cours de cette oraison, la consolation est très vive, et le travail très léger; elle peut durer longtemps, sans causer de fatigue. L'entendement agit par

intervalles et d'une manière très paisible; il puise néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirait du puits dans l'oraison mentale. Les larmes que Dieu donne ici coulent délicieusement, d'elles-mêmes et sans aucun effort.

Cette eau céleste est une source de biens et de faveurs inestimables : aussi est-elle incomparablement plus efficace que l'oraison précédente pour faire croître les vertus. Déjà l'âme s'élève au-dessus de sa misère, et déjà Dieu lui donne quelque connaissance du bonheur de la gloire. Cette faveur, selon moi, la fait grandir davantage; et approcher de plus près de la source de toutes nos vertus, c'est-à-dire de Dieu même. Non seulement Notre-Seigneur commence à se communiquer à cette âme, mais il veut qu'elle sente ce mode de communication. A peine arrivée là, elle perd soudain, et, il faut en convenir, sans grand mérite, le désir des choses de cet exil. Elle voit clairement qu'un seul instant de cette joie surnaturelle ne peut venir d'ici-bas, et que ni richesses, ni puissance, ni honneurs, ni plaisirs, ne sauraient lui donner, l'espace même d'un clin d'œil, ce contentement seul vrai, et seul capable, comme elle en a conscience, d'étancher sa soif de bonheur. En vain chercherait-elle à saisir ce contentement parfait dans les plaisirs de ce monde; jamais ils ne sont sans mélange. Mais dans cette joie spirituelle, nul mélange, tant qu'elle dure : la peine vient ensuite, il est vrai, mais c'est de la voir finir. En outre, l'âme sent son impuissance de la recouvrer, et elle en ignore les moyens. Elle aurait beau, en effet, se consumer de pénitences, d'oraisons, de travaux; si le Seigneur ne veut pas la lui rendre, ses efforts seront inutiles. Ce grand Dieu veut que l'âme comprenne qu'il est près d'elle; qu'ainsi elle peut lui parler, sans envoyer des messagers et sans élever la voix, parce qu'à cause de sa proximité, il l'entend au moindre mouvement des lèvres.

Ce langage peut paraître étrange ; ne savons-nous pas, en effet, que Dieu nous entend toujours, puisqu'il est toujours avec nous ? En cela, nul doute. Mais ce Souverain, ce Maître adorable veut ici nous donner une connaissance expérimentale de cette vérité, et nous révéler en même temps les effets de sa présence. Il fait éclater son dessein d'opérer d'une manière particulière dans notre âme, en versant en elle une grande satisfaction intérieure et extérieure, infiniment différente de tous les vains plaisirs d'ici-bas ; et il comble ainsi, ce semble, le vide que nous avons fait en nous par nos péchés. L'âme goûte cette joie céleste au plus intime d'elle-même, mais sans savoir d'où ni comment elle lui est venue. Dans cet état, elle ignore souvent ce qu'elle doit faire, ou désirer, ou demander. Il lui semble avoir trouvé tout ce qu'elle pouvait désirer, mais elle ignore ce qu'elle a trouvé ; et moi-même je ne sais, je l'avoue, comment en donner l'intelligence.

Pour bien des choses, la science me serait nécessaire ; je m'en servirais ici, par exemple, pour expliquer, en faveur d'un grand nombre de personnes qui l'ignorent, la nature du secours général ou particulier ; je dirais comment le Seigneur veut que l'âme, dans cette oraison, voie en quelque sorte de ses propres yeux ce secours particulier. Enfin, j'aurais besoin des lumières de la science pour une foule d'autres points, dans lesquels je me tromperai peut-être. Mais une chose me tranquillise et me rassure pleinement, c'est que mon écrit sera remis à des hommes capables de discerner l'erreur. Ils le jugeront quant à la doctrine et quant à l'esprit, et s'ils y trouvent quelque chose de mauvais, ils ne manqueront pas de le retrancher.

Je désirerais donc donner l'intelligence de ces faveurs, parce que ce sont les premières, et que, au moment

où Dieu commence à les accorder à une âme, celle-ci ne les comprend pas et ne sait comment se conduire. Si Dieu la mène par la voie de la crainte, comme il fit à mon égard, elle aura cruellement à souffrir, à moins de trouver un maître qui comprenne son état. C'est un grand bonheur pour cette âme de voir la peinture de ce qu'elle éprouve; elle reconnaît clairement la voie où Dieu la met. Je dis plus : pour faire des progrès dans ces divers états d'oraison, il est d'un avantage immense de savoir la conduite à tenir en chacun d'eux. Pour moi, faute de cette connaissance, j'ai beaucoup souffert et perdu bien du temps; aussi, je porte une grande compassion aux âmes qui, arrivées là, se trouvent seules. J'avais lu sur cette matière bien des livres spirituels, et ils l'expliquent peu; en vain d'ailleurs donneraient-ils des explications très étendues; si l'âme n'a point une grande expérience, elle aura beaucoup de peine à comprendre son état.

Je souhaiterais ardemment que Dieu me fit la grâce d'exposer les effets de ces premières faveurs surnaturelles. Par là on reconnaîtrait, autant du moins qu'on le peut ici-bas, quand elles viennent de l'esprit de Dieu. Au reste, alors même que c'est lui qui agit, il est toujours bon de marcher avec crainte et avec une sage circonspection. L'esprit de ténèbres pourrait, en effet, se transfigurer quelquefois en ange de lumière. Si l'âme n'est pas très exercée, elle ne s'apercevra pas de l'artifice; il faut, pour le démêler, avoir atteint le plus haut sommet de l'oraison.

Mon peu de loisir ne seconde guère un travail de ce genre : ainsi, c'est à Notre-Seigneur lui-même à prendre la plume à ma place. Le monastère où j'habite est de fondation toute récente, comme on le verra par mon récit. Outre les exercices de communauté que je suis.

j'ai beaucoup d'autres occupations. Aussi, manquant de ce calme tranquille qui me serait si nécessaire, je n'écris qu'à la dérobée et à diverses reprises. Je désirerais pourtant ce paisible loisir, parce qu'alors, dès que le Seigneur donne lumière, on s'exprime avec facilité, et l'on rend mieux ses pensées. C'est comme si l'on avait devant soi un modèle; on n'a qu'à le suivre. Mais cette inspiration d'en haut vient-elle à manquer, il n'est pas plus possible, même après de longues années d'oraison, d'écrire en ce style mystique qu'en arabe. C'est pourquoi je regarde comme un très grand avantage, lorsque j'écris, de me trouver actuellement dans l'oraison dont je traite, car je vois clairement alors que ni l'expression ni la pensée ne viennent de moi; et quand c'est écrit, je ne puis plus comprendre comment j'ai pu le faire, ce qui m'arrive souvent.

Revenons maintenant à notre jardin, ou à notre verger; voyons comment les arbres commencent à se remplir de sève, pour fleurir et donner ensuite des fruits; comment les œillets et les autres fleurs se préparent de même à répandre leurs parfums. J'aime cette comparaison. A l'époque où, comme je l'espère de la bonté de Dieu, je commençai à le servir et à mener cette vie nouvelle qu'il me reste à décrire, je goûtais déjà un extrême plaisir à me représenter mon âme comme un jardin, et à suivre de l'œil le divin Maître qui s'y promenait. Je le suppliais d'augmenter le parfum de ces petites fleurs, de ces vertus en germe qui avaient, ce semble, envie d'éclorre; ma prière n'avait en vue que sa gloire. Je le conjurais ensuite de les cultiver pour lui uniquement et non pour moi, et de couper celles qu'il voudrait; j'étais bien sûre de les voir renaître avec plus de force et d'éclat. Je me sers à dessein de ce mot couper, parce qu'il arrive des temps où l'âme ne reconnaît plus en quelque sorte

ce jardin. Tout y semble flétri par la sécheresse; l'eau destinée à lui rendre la fertilité et la fraîcheur paraît tarie sans retour; on dirait que cette âme ne posséda jamais de vertus. Le pauvre jardinier a beaucoup à souffrir : Dieu veut qu'il regarde comme un travail perdu tout ce qu'il a fait pour entretenir et arroser le jardin. C'est alors le temps de sarcler et d'arracher jusqu'à la racine les mauvaises herbes qui sont restées, quelque petites qu'elles soient. C'est aussi le moment de reconnaître l'inutilité de tous nos efforts dès que Dieu nous retire l'eau de sa grâce, et de faire peu de cas de notre néant, c'est trop peu dire, d'une misère bien au-dessous du néant. L'âme devient ainsi profondément humble, et le jardin voit de nouveau croître ses fleurs.

O mon Maître et mon Bien, je ne puis, sans verser des larmes et éprouver une grande joie intérieure, dire quel est notre bonheur. Vous portez votre amour, Seigneur, jusqu'à vouloir être avec nous, comme vous êtes au saint sacrement de l'autel. Je puis le croire, et je suis en droit de faire cette comparaison, puisque c'est la vérité. Oui, nous pouvons, si nos fautes n'y mettent obstacle, goûter auprès de vous la plus pure félicité; et vous-même, vous trouvez dans nos âmes un délicieux séjour, vous nous l'affirmez en disant : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » O mon Maître, quel mystérieux pouvoir dans cette parole ! Jamais, pas même au temps de mes plus grandes infidélités, je n'ai pu l'entendre qu'elle n'ait répandu dans mon cœur une vive consolation. Seigneur, peut-il se rencontrer une âme qui, comblée par vous de si étonnantes faveurs, honorée de vos caresses, et sachant que vous prenez vos délices en elle, vous offense de nouveau, après des grâces si élevées et les gages d'un amour dont elle ne peut douter, puisqu'elle le voit à l'œuvre ? Oui, il s'en ren-

contre une à qui cela est arrivé, non pas une fois, mais plusieurs, et cette âme est la mienne. Faites, Seigneur, que j'aie seule à me reprocher une si odieuse infidélité et un tel excès d'ingratitude. Déjà, du moins, votre infinie bonté en a retiré quelque bien; et plus ma misère a été grande, plus elle fait resplendir la magnificence de vos miséricordes. A combien juste titre je puis les chanter à jamais! Je vous en supplie, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi, que ce cantique soit éternellement sur mes lèvres! Avec quelle grandeur vous avez daigné les faire éclater à mon égard! Ceux qui en sont témoins en restent saisis d'étonnement, et souvent j'en tombe moi-même ravie; je puis mieux alors faire monter vers vous mes cantiques de louanges. Mais seule et sans vous, Seigneur, je ne serais capable de rien, si ce n'est d'arracher ces fleurs que vous avez fait naître dans ce jardin, et de changer en un vil fumier, comme autrefois, cette misérable terre qui est mon âme. Ne le permettez pas, Seigneur, et daignez, je vous en conjure, sauver de sa perte une âme dont vous avez payé la rançon par tant de souffrances, que vous avez encore, depuis, tant de fois rachetée et tant de fois enlevée des dents de l'effroyable dragon.

Pardonnez-moi, mon père, cet écart apparent, et n'en soyez pas surpris; au fond, il va à mon sujet. Ce que j'écris saisit si profondément mon âme, et les bienfaits de Dieu se présentent à moi d'une manière si vive, qu'il m'en coûte souvent beaucoup de ne pas publier encore davantage ses louanges. Vous ne m'en saurez pas mauvais gré, je l'espère. Nous pouvons tous deux, ce me semble, chanter le même cantique; à la vérité, ce sera d'une manière différente, mes dettes étant plus grandes que les vôtres, et Notre-Seigneur m'ayant pardonné beaucoup plus, comme vous le savez.

## CHAPITRE XV

Suite du même sujet. Quelques avis sur la conduite à tenir dans l'oraison de quiétude. Comment beaucoup d'âmes parviennent à cette oraison et comment un petit nombre seulement vont au delà. Les questions traitées ici sont très nécessaires et d'un profit considérable.

Revenons maintenant à notre sujet. Cette quiétude et ce recueillement sont très sensibles à l'âme, par le bonheur et la paix qu'ils répandent en elle avec un grand contentement et repos des puissances, et de très suaves délices. L'âme, ne connaissant rien au delà d'une telle jouissance, croit n'avoir plus rien à désirer, et elle dirait volontiers avec saint Pierre : Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose ni remuer ni changer de place; il lui semble que ce bonheur va lui échapper; quelquefois même, elle voudrait ne pas respirer. Elle ne considère pas qu'étant dans une impuissance absolue de se procurer un tel bien par ses efforts, elle peut encore moins le retenir au delà du temps fixé par la volonté du Seigneur.

Je l'ai déjà dit, dans ce premier recueillement surnaturel et de quiétude, les puissances ne se perdent pas. L'âme se repose délicieusement en Dieu, la volonté lui demeure unie. En vain l'entendement et la mémoire s'éga-

rent, leurs écarts ne troublent point cette tranquille et paisible union. La volonté conserve même assez d'empire sur ces deux puissances pour les faire rentrer peu à peu dans le recueillement. Sans être entièrement abîmée en Dieu, elle est si occupée de lui, sans savoir comment, que tous les efforts de l'entendement et de la mémoire ne sauraient lui ravir sa joie ni ses délices. Que dis-je ? sans le moindre effort, elle travaille merveilleusement à entretenir cette petite étincelle de l'amour de Dieu, et à l'empêcher de s'éteindre.

Daigne le Seigneur me faire la grâce d'expliquer ceci avec clarté ! Il y a un très grand nombre d'âmes qui arrivent à cet état ; mais celles qui passent plus avant sont rares, et je ne sais à qui en est la faute. Très certainement elle n'est pas du côté de Dieu. Pour lui, après avoir accordé une si haute faveur, il ne cesse plus, selon moi, d'en prodiguer de nouvelles, à moins que notre infidélité n'en arrête le cours. Il est donc souverainement important, pour l'âme élevée à cette oraison, de connaître et sa grande dignité, et l'inestimable prix d'une telle grâce, et son obligation de n'être plus de cette terre, puisque Dieu, ce semble, dans sa bonté, lui destine désormais le ciel pour demeure, pourvu qu'elle ne s'en rende pas indigne. Quel malheur ne serait-ce point pour cette âme, si elle retournait en arrière ! Elle irait jusqu'au fond de cet abîme, sur la pente duquel je me trouvais moi-même, quand la miséricorde du Seigneur daigna me ramener.

A mon avis, d'ordinaire on ne tombe de si haut que pour des fautes graves, et l'aveuglement causé par un grand mal peut seul faire renoncer à un bien si précieux. Ainsi, je conjure, pour l'amour du Seigneur, les âmes élevées à cet état de se connaître ; avec une humble et sainte présomption, qu'elles se tiennent en haute estime, pour n'être pas tentées de revenir aux viandes d'Égypte.

Mais si, à cause de leur faiblesse, de leur malice, et de leur nature fragile et misérable, elles viennent à tomber comme je le fis, qu'elles aient du moins sans cesse devant les yeux la grandeur du bien perdu; qu'elles s'alarment, qu'elles craignent toujours d'aller de mal en pis si elles ne retournent à l'oraison. Cette crainte est légitime. Selon moi, la véritable chute pour ces âmes serait d'avoir en horreur la voie qui les avait mises en possession d'un si grand bien. En parlant ainsi, je ne prétends pourtant pas leur dire d'être impeccables et de vivre exemptes de fautes. Sans doute, après de telles faveurs, elles devraient veiller avec le plus grand soin pour éviter d'offenser Dieu; mais enfin, je fais la part de notre misère. Je leur recommande seulement de ne point abandonner l'oraison, parce qu'elles y trouveront lumière, repentir de leurs fautes, et force pour se relever. S'en éloigner serait courir un grand danger; elles peuvent en être convaincues. Je ne sais si j'entends bien ce que je dis; car, comme je l'ai fait observer, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude est une étincelle, par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son véritable amour, et il veut, par les délices dont il l'inonde, qu'elle acquière la connaissance de ce divin amour. Ce calme pur, ce recueillement, cette étincelle, produisent de grands effets quand c'est l'esprit de Dieu qui agit sur l'âme, et quand la douceur qui la pénètre ne vient ni du démon ni de notre industrie. Au reste, si l'on a de l'expérience, il est impossible de n'être pas bientôt convaincu qu'un tel trésor est un pur don de Dieu, et ne s'acquiert pas. En vain, poussés par l'attrait naturel pour les choses agréables, nous essayons par tous les moyens de nous procurer ces délices, l'âme ne tarde pas à être toute froide. Elle a beau travailler à faire brûler ce feu

dont elle voudrait sentir la douce chaleur, c'est comme si elle y jetait de l'eau pour l'éteindre. Mais quand c'est Dieu qui allume l'étincelle, alors, toute petite qu'elle est, elle cause dans l'âme un vaste retentissement. Dès qu'elle n'est pas étouffée par l'infidélité à la grâce, elle commence à embraser l'âme d'un très ardent amour de Dieu. C'est un véritable incendie jetant au loin des flammes, comme je le dirai plus tard, et dont Notre-Seigneur consume les âmes parfaites. Cette étincelle est de la part de Dieu un gage de prédilection, et un signe qu'il choisit cette âme pour de grandes choses, si elle sait répondre à de si hauts desseins. C'est un don magnifique, et son excellence surpasse tout ce que je pourrais en dire. Aussi, grande est ma douleur quand parmi tant d'âmes qui, à ma connaissance, arrivent jusque-là et devraient passer outre, j'en vois un si petit nombre qui le fassent, que j'ai honte de le dire. Je n'affirme pas d'une manière absolue que le nombre des âmes qui franchissent ce degré soit petit; ces âmes doivent être nombreuses, et elles nous attirent sans doute la protection de Dieu; mais je dis ce que j'ai vu.

Je ne saurais trop exhorter ces âmes, qui semblent choisies de Dieu pour le bien spirituel d'un grand nombre d'autres, à ne pas enfouir un si précieux talent, surtout de nos jours, où les amis du Seigneur doivent être forts pour soutenir les faibles. Ceux qui découvrent en eux un pareil don de Dieu, peuvent à juste titre se considérer comme ses amis, si toutefois ils gardent, vis-à-vis de lui, les lois que le monde lui-même impose à toute véritable amitié. S'ils ne le font pas, qu'ils craignent, comme je l'ai dit, de se nuire à eux-mêmes, et Dieu veuille qu'ils ne nuisent qu'à eux seuls!

L'âme, dans cette oraison de quiétude, doit se conduire avec douceur et sans bruit. J'appelle bruit, cher-

cher avec l'entendement des pensées et des considérations pour rendre grâces de ce bienfait, et entasser les uns sur les autres ses péchés et ses fautes en preuve de son indignité. Tout cela se ment alors au fond de l'âme, l'esprit vous le peint, la mémoire vous en tourmente. Quant à moi du moins, il est des moments où ces deux puissances me fatiguent beaucoup ; et, quoique j'aie une faible mémoire, je ne puis la dompter. La volonté doit alors persévérer sagement dans son repos, et comprendre qu'on ne négocie pas avec Dieu au moyen d'efforts violents : ce serait jeter imprudemment sur cette étincelle de gros morceaux de bois propres à l'éteindre. Convaincue de cette vérité, qu'elle dise humblement : Seigneur, que puis-je faire ici ? quel rapport entre une esclave et son maître, entre la terre et le ciel ? ou d'autres paroles d'amour, qui se présentent d'elles-mêmes. Qu'elle soit bien pénétrée surtout de la vérité de ce qu'elle dit, et ne s'inquiète en aucune façon de l'entendement, qui n'est qu'un importun. Souvent, tandis qu'il s'égaré, la volonté se verra dans cette union avec Dieu, et en jouira dans une paix profonde. Comme elle tenterait en vain de le fixer en partageant avec lui son bonheur, au lieu d'aller à sa poursuite, elle fera mieux de l'abandonner à ses écarts, continuant à jouir de ces délices intérieures, et se tenant recueillie comme une prudente abeille. Car si, au lieu d'entrer dans la ruche, les abeilles s'en allaient toutes à la chasse les unes des autres, comment le miel se ferait-il ?

L'âme perdrait beaucoup en négligeant cet avis, surtout si l'entendement est subtil. Parvient-il tant soit peu à bien arranger son discours et à découvrir de belles raisons, il s'imagine faire quelque chose. Et pourtant, la raison n'a ici qu'à bien comprendre qu'une telle faveur émane uniquement de la bonté de Dieu. De plus, nous

voyant si près de Notre-Seigneur, nous devons lui demander des grâces, le prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du purgatoire, et cela sans bruit de paroles, mais avec un vif désir d'être exaucés. Une telle prière comprend beaucoup, et obtient bien plus que toutes les considérations de l'entendement. La volonté se servira avec succès de certaines pensées, qui naissent de la vue même de son avancement spirituel, pour raviver l'amour dont elle brûle. Elle exprimera à Dieu, par quelques actes d'amour, son impuissance à répondre à la grandeur de ses bienfaits, mais en se gardant du bruit de l'entendement, toujours ami des belles considérations. Quelques petits brins de paille, et c'est encore décorer d'un trop beau nom ce qui vient de nous, jetés avec humilité dans ce feu divin, contribuent beaucoup plus à l'enflammer qu'une grande quantité de bois : j'appelle ainsi ces raisonnements qui semblent si doctes, et qui, dans l'espace d'un *Credo*, étoufferont la petite étincelle.

Cet avis est excellent pour les savants qui me commandent d'écrire ceci. Tous, par la volonté de Dieu, sont parvenus à ce degré d'oraison. Mais peut-être leur arrive-t-il quelquefois de passer ces heures précieuses où ils sont avec Dieu, à faire des applications de l'Écriture. Sans doute, la science leur sera, avant et après, fort utile ; mais, pendant l'oraison elle leur est, à mon avis, peu nécessaire ; elle ne sert qu'à refroidir la volonté. L'entendement se voit si près de la lumière, qu'il se trouve investi de ses clartés ; et moi-même, malgré ma misère, je ne puis plus alors me reconnaître. Voici ce qui m'est arrivé dans cette oraison de quiétude. Quoique d'ordinaire je n'entende presque rien dans les prières latines et surtout dans les psaumes, souvent néanmoins je comprenais le verset latin comme s'il eût

été en castillan; j'allais même plus loin, j'en découvrais avec bonheur le sens caché. J'ai dit que ces gens doctes doivent se tenir en garde dans l'oraison contre les applications de l'Écriture; j'excepte néanmoins les circonstances où ils devraient prêcher ou enseigner; il est bien clair qu'ils peuvent alors se servir des lumières puisées dans l'oraison, pour venir au secours de pauvres ignorants comme moi. Cette charité, ce soin constant de l'avancement spirituel des âmes, uniquement en vue de Dieu, sont quelque chose de grand.

Ainsi donc, dans ces moments de quiétude, les savants doivent laisser l'âme se reposer doucement en Dieu, son unique repos, et mettre la science de côté. Viendra un temps où elle servira et révélera tout son prix; ils trouveront en elle un si puissant secours pour glorifier Dieu, que pour rien au monde ils ne voudraient ne pas l'avoir acquise. Mais devant la Sagesse infinie; qu'ils veuillent m'en croire, un peu d'étude de l'humilité, un seul acte de cette vertu, valent mieux que toute la science du monde. Ce n'est pas alors le temps d'argumenter, mais de voir franchement ce que nous sommes, et de nous présenter avec simplicité devant Dieu. Tandis qu'il s'abaisse jusqu'à souffrir l'âme auprès de lui, malgré sa misère, il veut que cette âme se tienne à ses pieds, comme une petite ignorante; et en vérité, en sa présence, elle n'est pas autre chose. L'entendement s'agitiera aussi pour rendre grâces en termes élégants et choisis; mais, en restant dans la paix, et en n'osant, comme le publicain, lever seulement les yeux, la volonté rend au Seigneur de plus dignes actions de grâces que l'entendement avec l'artifice de la rhétorique. Enfin, on ne doit pas entièrement abandonner ici l'oraison mentale, ni même, de temps en temps, certaines prières vocales, si l'âme a le désir ou le pouvoir d'en faire; car lorsque la quié-

tude est grande, elle éprouve une peine extrême à parler.

Il est facile, ce me semble, de distinguer quand c'est l'esprit de Dieu qui agit, et quand cette douceur est un fruit de notre industrie, c'est-à-dire quand, à la suite d'un sentiment de dévotion que Dieu nous donne, nous voulons, comme je l'ai fait remarquer, passer de nous-mêmes à cette quiétude de la volonté. Dans ce dernier cas, elle ne produit aucun bon effet, disparaît très vite, et laisse dans la sécheresse. Le démon est-il l'auteur de ce repos, une âme exercée le reconnaîtra ; car il laisse de l'inquiétude, peu d'humilité, et peu de disposition aux effets que produit l'esprit de Dieu ; enfin il ne communique à l'entendement ni lumière, ni ferme adhésion à la vérité.

Le démon ne peut faire ici que peu de mal, et il n'en fera même aucun, si l'âme, comme je l'ai dit, rapporte à Dieu le plaisir et la suavité qu'elle goûte, et si Dieu seul est l'objet de ses pensées et de ses désirs. Dieu permettra même que le démon perde beaucoup en procurant à l'âme ce plaisir. Car, dans la ferme croyance qu'il vient de Dieu, elle se sentira portée à revenir souvent à l'oraison, pour en jouir encore. Et si elle est vraiment humble, sans curiosité, sans attache aux consolations, même spirituelles, mais amie de la croix, elle ne tiendra pas grand compte des douceurs que le démon lui donne ; mais il n'en sera pas ainsi pour les délices qui lui viennent de Dieu : elle ne pourra s'empêcher de les estimer beaucoup. L'âme doit avoir à cœur de sortir bien humble de l'oraison et des consolations qu'elle y trouve. Si dans les joies et les délices que lui procure le démon, menteur par essence, elle tient cette conduite, l'esprit du mal, comprenant qu'il y perd, ne renouvellera pas souvent ses artifices.

C'est pour cette raison et pour un grand nombre d'au-

tres, que j'ai tant recommandé, en traitant du premier degré d'oraison et de la première eau qui arrose le jardin spirituel, de commencer par se détacher de toute espèce de contentement, et d'entrer dans la carrière avec une seule résolution, celle d'aider Jésus-Christ à porter sa croix. Il faut imiter ces bons chevaliers qui, sans solde, veulent servir leur roi, sûrs à l'avance de leur salaire. Pour cela, tenons nos regards élevés vers ce véritable et éternel royaume que nous voulons conquérir.

Il est souverainement utile d'avoir ces pensées toujours présentes, surtout dans les commencements. Plus tard, la rapide durée, le néant de toutes les créatures, le peu qu'est le repos dans cet exil, apparaissent avec une si vive clarté, qu'on a plutôt besoin d'en écarter le souvenir pour pouvoir supporter la vie. Ces considérations n'ont même rien que de très bas, aux yeux des âmes avancées dans les voies spirituelles. Elles regarderaient comme une honte et un déshonneur de ne quitter les biens de ce monde que parce qu'ils sont périssables; et quand ils devraient durer toujours, elles se réjouiraient de les quitter pour Dieu. Les joies de ce renoncement sont même d'autant plus grandes, que les âmes sont plus parfaites et les biens sacrifiés plus durables. L'amour de Dieu a déjà atteint un haut degré dans ces âmes, et c'est lui qui leur inspire ces sentiments. Mais pour ceux qui commencent, la considération des vérités fondamentales est de la plus haute importance; je leur conseille de ne pas les dédaigner, parce qu'elles sont pour eux la source de grands biens. Elles sont même nécessaires aux âmes les plus élevées dans l'oraison, en certains temps où Dieu veut les éprouver, et semble les abandonner.

Je l'ai déjà dit et je voudrais qu'on en garde le souvenir : l'âme ne croît pas en cette vie à la manière du corps, bien que sa croissance soit réelle, comme nous l'affir-

mons avec vérité. En effet, un petit enfant qui grandit et qui arrive à la taille de l'homme fait, ne la perd plus pour reprendre celle du premier âge. Il n'en est pas de même pour l'âme; c'est du moins ce que Notre-Seigneur a fait éprouver à la mienne, car je ne le sais pas autrement. Son but est sans doute de nous humilier pour notre plus grand bien, et de nous forcer à nous tenir continuellement sur nos gardes, tant que nous vivons dans cet exil. En effet, durant ce pèlerinage, celui qui est le plus élevé est celui qui doit le plus craindre et le moins se confier en lui-même. Il vient des jours où ceux mêmes qui ont fait à Dieu un don absolu de leur volonté, et qui, plutôt que de commettre une imperfection, se laisseraient torturer et subiraient mille morts, ont besoin de se servir des premières armes de l'oraison. Ils se voient attaqués de tentations et de persécutions si violentes, qu'il leur faut, pour éviter l'offense de Dieu et se garder du péché, considérer que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer, s'attacher enfin à des vérités de ce genre.

Je reviens maintenant aux artifices du démon et aux douceurs qu'il procure, et je dis que le moyen sûr de les éviter, c'est d'avoir, dès le début de la vie spirituelle, une énergique résolution d'aller toujours par le chemin de la croix, sans désirer les consolations intérieures. Le divin Maître lui-même nous a montré ce chemin comme celui de la perfection, quand il a dit : « Prends ta croix, et marche à ma suite. » Il est notre modèle, et en suivant ses conseils, dans l'unique but de lui plaire, nous n'avons rien à craindre. Au reste, l'âme connaîtra, par le profit qu'elle tire de ces délices, que le démon n'en est pas l'auteur; elle peut tomber encore, il est vrai, mais elle trouvera la preuve de l'action de Dieu en elle, dans sa promptitude à se relever, et dans les marques suivantes.

Quand c'est l'esprit de Dieu qui agit, il n'est pas nécessaire de chercher péniblement des considérations pour nous humilier et nous confondre. Le Seigneur lui-même enseigne et grave au fond du cœur une humilité vraie, et bien différente de celle que nous pouvons acquérir par nos faibles réflexions. Elle porte dans l'âme une lumière incomparablement plus vive, et la pénètre d'une confusion qui la réduit au néant. Dieu lui montre, avec une souveraine évidence, que de son fonds elle ne possède aucun bien ; et plus les grâces dont il la favorise sont grandes, plus cette vue est claire pour elle. Il allume dans l'âme un ardent désir de faire des progrès dans l'oraison, et l'affermir dans le dessein de ne jamais l'abandonner, quelles que soient les peines qui s'y rencontrent ; ces peines, elle les accepte à l'avance. De plus, il lui inspire une ferme confiance de son salut, mêlée pourtant d'humilité et de crainte. Il bannit bientôt la crainte servile, et met en sa place une crainte filiale, dans un bien plus haut degré de perfection. Cette âme voit naître en elle un amour de Dieu très dégagé de tout intérêt propre, et elle soupire après les heures de la solitude pour mieux savourer les délices de cet amour. Enfin, pour ne pas me fatiguer à en dire davantage, une telle faveur est pour elle le principe de tous les biens. C'est la saison où les fleurs vont paraître dans leur éclat ; il ne leur manque, pour ainsi dire, qu'un souffle pour s'épanouir. Et cela, l'âme le voit d'une vue très claire ; il lui est impossible, dans ces heureux moments, de douter de la présence de Dieu en elle. Si cependant elle retombe dans ses fautes et ses imperfections, alors elle s'alarme de tout, et cette crainte lui est salutaire. Cependant, la ferme confiance que ces grâces viennent de Notre-Seigneur produit plus d'effet que toutes les craintes imaginables, sur certaines âmes naturellement ai-

mantes et sensibles aux bienfaits. Le souvenir des faveurs reçues est plus puissant pour ramener à Dieu des âmes ainsi faites, que la plus vive peinture de tous les châtimens de l'enfer. C'est du moins ce qu'éprouvait la mienne, quoiqu'elle fût si faible dans la vertu.

Devant traiter avec plus d'étendue des marques du bon esprit, je n'en dis pas davantage ici. Si j'ai le bonheur d'en faire une exposition lumineuse, certes elle ne m'aura pas peu coûté. J'espère, avec l'aide de Dieu, en écrire d'une manière assez juste. Sans parler de ma propre expérience, qui m'a beaucoup appris, je mettrai à profit les enseignemens d'hommes vraiment éminens en sainteté comme en science, que j'ai consultés. On peut, avec une légitime assurance, s'en rapporter à leurs décisions; et de cette manière, les âmes élevées à cet état par la bonté du Seigneur, éviteront les angoisses que j'y ai rencontrées.

## CHAPITRE XVI

Troisième degré d'oraison. Explication de choses très élevées. Ce qui est au pouvoir de l'âme parvenue à cet état; effets produits par ces grandes grâces du Seigneur. Ce qui est dit ici est bien propre à porter les âmes à louer Dieu et consolera beaucoup celles qui sont arrivées jusque-là.

Parlons maintenant de la troisième manière d'arroser ce jardin, en détournant l'eau courante d'une rivière ou celle d'une source. Comme il n'y a qu'à la conduire, il en coûte beaucoup moins de peine. Notre-Seigneur aide ici le jardinier d'une manière admirable, il prend en quelque sorte son office et fait presque tout.

Cet état est un sommeil des puissances, où, sans être entièrement perdues en Dieu, elles n'entendent pourtant pas comment elles opèrent. L'âme goûte incomparablement plus de bonheur, de suavité, de plaisir que par le passé. Enivrée de l'eau de la grâce que Dieu lui verse à longs traits, elle ne peut, elle ne sait plus ni avancer, ni reculer; elle n'aspire qu'à jouir de cet excès de gloire. On dirait une personne qui, soupirant après la mort, tient déjà en main le cierge béni, et n'a plus qu'un souffle à exhaler pour se voir au comble de ses désirs. C'est pour l'âme une agonie.

pleine d'inexprimables délices, où elle se sent presque entièrement mourir à toutes les choses du monde, et se repose dans la jouissance de son Dieu. Je ne trouve point d'autres termes pour peindre ni pour expliquer ce qu'elle éprouve. En cet état, elle ne sait que faire : elle ignore si elle parle, si elle se tait, si elle rit, si elle pleure ; c'est un glorieux délire, une céleste folie où l'on apprend la vraie sagesse ; enfin, c'est pour elle une manière de jouir souverainement délicieuse.

Depuis cinq ou six ans, je crois, Dieu m'a souvent donné en abondance cette oraison. Mais, je dois le dire, je ne pouvais ni la comprendre, ni l'expliquer aux autres. Aussi avais-je résolu, quand j'en viendrais à cet endroit de ma relation, de n'en point parler, ou de n'en dire que très peu de chose. Il n'y avait pas là, je le comprenais fort bien, union parfaite de toutes les puissances avec Dieu, mais l'âme lui était évidemment plus unie que dans l'oraison précédente ; cependant, je ne pouvais discerner ni saisir en quoi consistait cette différence. Je crois, mon père, être redevable de la lumière que Dieu m'a donnée, à l'humilité qui vous a porté à vouloir vous aider d'une simplicité aussi grande que la mienne. Le Seigneur m'a fait entrer aujourd'hui même dans cette oraison, au moment où je venais de communier. Il m'y a comme enchaînée, et il a daigné lui-même me suggérer ces comparaisons ; il m'a enseigné la manière de parler de cet état, et ce que l'âme doit faire quand elle y est élevée. J'en ai été saisie d'étonnement, car j'ai tout compris en un instant.

Je m'étais souvent vue en proie à ce délire et enivrée de cet amour, sans jamais comprendre comment cela se faisait. Je reconnaissais visiblement l'action de Dieu, mais je ne pouvais saisir de quelle manière il opérait

en moi. En effet, les puissances de l'âme sont presque entièrement unies à Dieu, mais elles ne sont pas tellement perdues en lui qu'elles n'agissent encore. Enfin, je viens d'en avoir l'intelligence, et j'en suis au comble du bonheur. Béni soit le Seigneur qui a bien voulu me ménager un tel plaisir!

Les puissances de l'âme s'occupent entièrement de Dieu, sans être capables d'autre chose. Aucune d'elles n'ose remuer, et l'on ne peut les mettre en mouvement. Pour les distraire de cette occupation, il faudrait un grand effort, et encore on n'y parviendrait pas complètement. On s'épanche alors en louanges à Dieu, mais sans ordre, à moins que le Seigneur lui-même n'en mette; car pour cela l'entendement est au moins inutile. L'âme, hors d'elle-même, agitée des plus doux transports, souhaiterait faire éclater sa voix en cantiques de bénédiction. Déjà les fleurs entr'ouvrent leur calice, et répandent leurs premiers parfums. Ici, l'âme voudrait être vue de toutes les créatures et leur manifester sa gloire, afin de pouvoir, de concert avec elles, offrir à Dieu un plus beau sacrifice de louanges. Elle brûle du désir de partager avec elles un bonheur sous le poids duquel elle succombe. Elle est comme la femme de l'Évangile, qui appelle ses voisines et les convie à partager sa joie. Tels devaient être les transports du royal prophète, de David, quand il entonnait sur sa harpe des hymnes en l'honneur de Dieu. J'ai pour ce saint roi une grande dévotion, et je souhaiterais ardemment le voir ainsi honoré de tous, en particulier de ceux qui, comme moi, ont offensé le Seigneur.

O ciel! que n'éprouve pas une âme lorsqu'elle en est là! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies, qui

charment Celui qui la met en cet état. Je connais une personne qui, pour peindre sa peine, improvisait alors, sans être poète, des vers pleins de sentiment; ce n'était pas un travail de son esprit, mais une plainte qu'elle adressait à son Dieu, pour mieux jouir de la gloire où la plongeait une peine si délicieuse <sup>1</sup>. Elle eût voulu que tout son être, corps et âme, éclatât, pour montrer au dehors l'excès de bonheur que lui causait cette peine. Il lui eût été doux alors d'affronter les plus cruels tourments pour son Dieu. Une âme, dans cet état, voit clairement que les martyrs ne faisaient presque rien de leur part en endurant les supplices, parce que cette force leur venait d'une autre source. Mais aussi quelle souffrance pour elle, lorsqu'elle se voit condamnée à vivre encore en ce monde, sous la loi de ses sollicitudes et de ses devoirs! On en jugera si l'on songe que tous les termes de comparaison employés par moi sont bien au-dessous de ces joies, dont Dieu daigne parfois l'enivrer en cet exil.

Soyez à jamais béni, Seigneur, et que toutes les créatures chantent éternellement vos louanges! O mon Roi! exaucez en ce moment ma prière. Puisque, par votre bonté et votre miséricorde, je suis encore, en écrivant ceci, possédée de cette sainte et céleste folie; puisque vous m'accordez, grand Dieu, une faveur dont je suis si indigne, faites, je vous en supplie, que tous ceux avec qui j'aurai des rapports deviennent fous de votre amour, ou ne permettez point que je parle désormais à qui que ce soit. Préservez-moi, Seigneur, de tenir par le plus petit lien à ce monde, ou retirez-moi soudain de

1. Sainte Thérèse parle ici d'elle-même. Un certain nombre de ses poésies sont parvenues jusqu'à nous. La plus remarquable est la célèbre glose qui commence par ces mots : « *Que muero porque no muero*, Je me meurs de ne pas mourir. »

ce misérable séjour. Non, mon Dieu, votre servante ne peut supporter plus longtemps le supplice de se voir sans vous. Si elle doit vivre encore, elle ne veut pas de repos en cette vie, et vous, Seigneur, gardez-vous de lui en donner. Cette âme voudrait déjà être libre : le manger la tue, le dormir la tourmente; elle voit que le temps de la vie se passe à prendre mille soulagements, et que rien cependant ne peut désormais la satisfaire hors de vous. Elle vit, ce semble, contre nature, puisqu'elle voudrait vivre, non en elle, mais en vous. O mon vrai maître et ma gloire, que la croix réservée par vous aux âmes qui arrivent à cet état est légère et pesante! légère, par sa douceur; pesante, parce qu'il est des temps où la plus invincible patience ne saurait la soutenir. Et toutefois, l'âme ne voudrait point en être déchargée, si ce n'est pour se voir avec vous. Quand elle se souvient qu'elle n'a rien fait pour vous, et qu'en vivant elle peut vous rendre quelque service, elle voudrait porter une charge beaucoup plus pesante encore, et ne mourir qu'au dernier jour du monde. Avec quelle joie elle sacrifie son repos au bonheur de vous rendre le plus petit service! Elle ne sait que désirer, mais elle connaît bien que vous êtes l'unique objet de ses désirs.

O mon fils <sup>1</sup>, vous à qui j'adresse cette relation et qui m'avez commandé de l'écrire, gardez pour vous seul les passages où vous trouverez que je sors des bornes.

1. Sainte Thérèse avait d'abord écrit : « *Que es tan humilde que así se quiere nombrar a quien esto va dirigido*, Car c'est le nom que veut bien prendre, tant il est humble, celui à qui j'adresse cette relation. » Elle ratura ensuite et corrigea ces mots de sa propre main, comme on peut le voir dans l'original. La Fuente avait d'abord attribué cette correction au P. Bañes; il signale son erreur dans son édition photo-lithographique. Quant aux anciens éditeurs espagnols, ils avaient purement et simplement introduit dans le texte les mots raturés.

Comment me serait-il possible de rester dans ma raison, quand le Seigneur me met hors de moi? S'il faut dire ma pensée, ce n'est plus moi qui parle depuis que j'ai communié ce matin; tout ce que je vois me semble un songe, et je ne voudrais voir que des malades du mal qui me possède. Je vous en supplie, mon père, soyons tous insensés pour l'amour de Celui qui pour nous a voulu passer pour tel. Vous dites que vous m'êtes dévoué; eh bien! je veux que vous m'en donniez la preuve, en vous disposant à recevoir de Dieu cette faveur. Hélas! j'en vois bien peu qui n'aient un excès de sagesse pour ce qui les touche. Peut-être suis-je moi-même en cela plus répréhensible que tous les autres. Je vous en conjure, ne le souffrez pas, mon père; car vous êtes mon père, puisque vous êtes mon confesseur, et que je vous ai confié mon âme. Hâtez-vous de me détromper, et ne craignez pas de me dire la vérité, avec cette pleine franchise si peu connue de nos jours.

Voici l'accord que je voudrais voir exister entre nous cinq, qui actuellement nous aimons en Notre-Seigneur. Tandis que de nos jours d'autres se réunissent en secret pour former contre Jésus-Christ des complots et des hérésies<sup>1</sup>, je souhaiterais que nous eussions, nous aussi, de temps en temps nos réunions secrètes. Le but en serait de nous éclairer mutuellement, de nous dire ce que nous pourrions faire pour nous corriger, et pour servir Dieu d'une manière plus parfaite. Nul ne se connaît aussi bien qu'il est connu de ceux qui l'observent de l'œil de la charité, et avec la sollicitude du zèle pour son avancement. Ces réunions, comme je le

1. La sainte parle probablement des réunions nocturnes, tenues à Valladolid en 1539 par le docteur Cazalla et ses adeptes. Le fait s'étant passé récemment et si près d'Avila, il ne serait pas étonnant qu'elle le rappelle ici (La Fuente).

disais, seraient secrètes; car, hélas! on n'use plus de cette sainte liberté de langage. Les prédicateurs eux-mêmes visent dans leurs discours à ne point déplaire<sup>1</sup>. Leur intention est bonne, ainsi que leur conduite, je veux bien le croire; mais enfin, de cette manière, ils convertissent peu de monde. Pourquoi ne sont-ils pas en plus grand nombre, ceux que les sermons arrachent aux vices publics? Savez-vous ce qu'il m'en semble? C'est qu'il y a dans les prédicateurs trop de prudence mondaine. Elle ne disparaît pas chez eux, comme chez les apôtres, dans cette grande flamme de l'amour de Dieu; voilà pourquoi leur parole embrase si peu les âmes. Je ne dis pas que leur feu doive égaler celui des apôtres, mais je voudrais le voir plus grand qu'il n'est. Voulez-vous savoir ce qui communiquait ce feu divin à la parole des apôtres? C'est qu'ils avaient la vie présente en horreur, et foulaient aux pieds l'honneur du monde. Quand il fallait dire une vérité et la soutenir pour la gloire de Dieu, il leur était indifférent de tout perdre ou de tout gagner. Quiconque a tout hasardé pour Dieu domine également et les succès et les revers. Je ne dis pas que je suis telle, mais je voudrais bien l'être. Oh! de quelle magnifique liberté ne jouit pas celui qui regarde comme un esclavage d'avoir à vivre et à converser avec les humains d'après les lois du monde! Dans l'espoir d'obtenir de Dieu une liberté si belle, est-il un esclave qui ne doive être prêt à tout risquer pour se racheter, et pour revoler vers sa patrie? Or, voilà le vrai chemin qui y conduit; point de halte donc d'ici au dernier soupir, puisque la mort seule doit nous mettre en possession d'un pareil trésor. Daigne le

1. Dans l'original, on lit en marge, de l'écriture du P. Bañès : *Legant predicatoros.*

Seigneur nous soutenir de sa grâce, et nous faire arriver à ce terme !

Veillez, mon père, si vous le jugez à propos, déchirer ces pages, ou les regarder comme une lettre que je vous écris, et pardonnez-moi, je vous prie, ma grande hardiesse.

## CHAPITRE XVII

Continuation du même sujet. Explication de ce troisième degré d'oraison; derniers effets qu'il produit. Obstacles qu'apportent ici l'imagination et la mémoire.

J'ai suffisamment parlé de ce troisième mode d'oraison, et de ce que l'âme doit faire, ou, pour mieux dire, de ce que le Seigneur opère en elle. Car, prenant pour lui l'office de jardinier, il veut qu'elle s'abandonne uniquement à son bonheur. Il ne lui demande qu'un simple consentement aux grâces dont il la comble, et un abandon absolu au bon plaisir de la véritable sagesse. Il est certain qu'elle a besoin pour cela de courage; car parfois elle éprouve une joie si excessive, qu'elle n'a plus, ce semble, qu'un faible lien à briser pour sortir de ce corps. Oh! quel bonheur de mourir ainsi!

Il faut alors, ainsi qu'il vous a été dit, mon père, s'abandonner sans réserve entre les bras de Dieu. Veut-il emporter l'âme au ciel, qu'elle y aille; en enfer, elle y va sans peine, étant avec son souverain bien. Faut-il mourir à l'instant même, faut-il vivre mille ans, la volonté de Dieu est son désir. Le Seigneur peut disposer d'elle comme d'un bien qui est à lui. Cette âme ne s'appartient plus; elle a fait à Dieu un don total et absolu

d'elle-même; qu'elle se décharge sur lui de toute sollicitude.

L'âme peut accomplir tout cela, et beaucoup plus encore, dans une oraison si élevée; car ces actes en sont les effets ordinaires, et elle voit qu'elle les produit sans aucune fatigue de l'entendement. Seulement cette puissance me paraît comme stupéfaite de voir le Seigneur remplir si bien l'office de jardinier, et ne lui laisser d'autre travail que celui de respirer avec délices les premiers parfums des fleurs. Une seule visite, si courte qu'elle soit, suffit à un tel jardinier pour répandre sans mesure cette eau dont il est le créateur. En un instant, il enrichit l'âme de trésors qu'elle n'aurait peut-être pu amasser par tous les efforts de l'esprit, en vingt années de labeur. Ce céleste Jardinier fait croître et mûrir les fruits; il veut que l'âme en cueille pour elle, mais il lui interdit d'en distribuer, jusqu'à ce qu'elle ait puisé dans cette nourriture une grande vigueur. Sinon, elle serait exposée à tout dissiper en prodigalités, sans rien réserver pour son propre avantage; et, nourrissant à ses dépens des étrangers sans rien recevoir d'eux en retour, elle se verrait peut-être en danger de mourir de faim. Ceci sera parfaitement entendu des hommes éclairés qui liront cet écrit, et ils en feront l'application beaucoup mieux que je ne pourrais le faire en me fatiguant vainement.

Cette oraison communique aux vertus une force supérieure à celle qu'elles tiraient de l'oraison de quiétude, qui a précédé celle-ci. L'âme se voit toute changée; et, sans savoir comment, elle fait de grandes choses, grâce au parfum que répandent les fleurs. Le Seigneur vient de leur commander de s'ouvrir, afin que l'âme puisse croire à ses vertus. Mais en même temps, elle voit fort bien qu'elle était incapable de les acquérir en plusieurs

années, et que, dans une si courte visite, le divin Jardinier lui en a fait don. L'âme retire de cette oraison une humilité beaucoup plus grande et plus profonde que celle qu'elle avait auparavant; elle voit d'une manière plus évidente qu'elle n'a rien fait, si peu que ce soit : elle s'est contentée de donner le consentement de la volonté, en acceptant les grâces dont le Seigneur l'a favorisée.

Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme tout entière avec Dieu : seulement, Dieu permet aux puissances de l'âme de connaître ce qu'il opère de grand en elles et d'en jouir.

Voici, mon père, une nouvelle espèce d'union assez fréquente, et que Dieu m'a accordée. Comme elle m'a jetée dans le plus profond étonnement, je veux en parler en cet endroit. Vous saurez du moins, quand il plaira au Seigneur de vous en favoriser, qu'une telle union est possible; vous en connaîtrez à l'avance les caractères. L'âme comprend que la volonté seule est liée à son Dieu, et elle goûte dans une paix profonde les délices de cette étroite union, tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires, et s'appliquer à des œuvres de charité.

Au premier abord, cet état semblerait le même que celui de l'oraison de quiétude; il y a cependant de la différence. Dans l'oraison de quiétude, l'âme n'ose faire le moindre mouvement, de peur de troubler la sainte oisiveté de Marie dont elle jouit; mais dans l'union dont je parle, elle peut en même temps remplir l'office de Marthe. Ainsi elle mène en quelque sorte de front la vie active et la vie contemplative, et tout en restant unie à Dieu, elle peut s'occuper d'œuvres de charité, de lectures, et d'affaires relatives à son état. A la vérité, elle ne peut alors pleinement disposer de ses facultés; elle

sent que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs. Elle est comme une personne qui, s'entretenant avec une autre, et s'entendant adresser la parole par une troisième, ne prête des deux côtés qu'une attention imparfaite. L'âme sent avec joie et bonheur qu'elle est ainsi partagée, elle en a une vue très claire; et cet état la prépare admirablement à goûter une paix très profonde, dès qu'elle se trouvera seule et libre de toute affaire. Elle ressemble encore à quelqu'un dont l'appétit est satisfait, et qui, indifférent pour des mets vulgaires, mangerait cependant avec plaisir un mets délicat. L'âme, de même, satisfaite par le bonheur qu'elle possède en soi, n'a que du dédain pour tous les plaisirs du monde, qui n'ont pour elle aucun attrait; mais jouir plus encore de son Dieu, goûter davantage le bonheur de lui être unie, soupirer après l'accomplissement de ses désirs, voilà ce qu'elle veut.

Il est une autre sorte d'union qui n'est pas non plus une union entière. Elle est cependant au-dessus de celle que je viens d'expliquer, mais inférieure à celle que j'ai d'abord décrite en parlant de cette troisième eau. Ce sera pour vous, mon père, un véritable plaisir, lorsque le Seigneur vous les donnera toutes, si vous ne les avez déjà, de les trouver décrites ici, et de voir en quoi elles consistent. Recevoir de Dieu quelque faveur est une première grâce. Connaître la nature du don reçu en est une seconde. Enfin, c'en est une troisième de pouvoir l'expliquer et en donner l'intelligence. Il semblerait d'abord que la première devrait suffire; et cependant, si l'âme veut marcher sans trouble, sans crainte, avec courage dans le chemin du ciel, foulant aux pieds toutes les choses de la terre, il lui sera d'un très grand avantage de comprendre la nature des dons célestes. Celui qui a reçu ces grâces ne saurait trop remercier

Dieu pour chacune d'elles ; et celui qui ne les a pas reçues doit le bénir de les avoir accordées à quelque personne vivante, pour que nous en profitions nous-mêmes.

Dans l'union dont je parle, et qui m'est très souvent accordée, Dieu s'empare de la volonté, et de l'entendement aussi, ce me semble ; car cessant de discourir, il reste absorbé dans la jouissance et la contemplation de Dieu. Il découvre alors tant de merveilles, que l'une lui faisant perdre l'autre de vue, il ne peut s'attacher à aucune en particulier et est incapable d'en rien faire connaître.

Quant à la mémoire, elle reste libre, et apparemment, l'imagination se joint à elle. Comme elle se trouve seule, il n'est pas croyable quelle guerre elle fait à l'entendement et à la volonté, pour troubler leur repos. Pour moi, j'en suis excédée, et je l'ai en horreur ; souvent, je supplie Dieu de me l'ôter dans ces heures de bonheur, si elle doit m'être si importune. D'autres fois je lui dis : Quand donc, mon Dieu, les puissances de mon âme, au lieu de subir ce cruel partage qui ne me laisse pas maîtresse de moi-même, s'occuperont-elles toutes de concert à célébrer vos louanges ? Je découvre alors quel mal nous a fait le péché ; c'est lui qui empêche notre volonté d'être toujours occupée de Dieu comme elle en aurait le désir. Aujourd'hui encore j'ai eu à soutenir ces combats intérieurs, assez fréquents chez moi ; aussi le souvenir m'en est bien présent. Je sentais mon âme se consumer du désir de se voir unie au divin objet qui la possède presque tout entière. Inutiles efforts ; la mémoire et l'imagination me livraient une guerre trop acharnée. Mais, manquant du concours de l'entendement et de la volonté, si elles troublent l'âme, elles ne peuvent lui faire de mal ; elles restent impuissantes pour nuire, et sont dans une mobilité continuelle.

Comme l'entendement demeure totalement étranger à ce qu'elles lui représentent, elles ne s'arrêtent à rien, et passent incessamment d'un objet à l'autre, semblables à ces petits papillons de nuit importuns et inquiets, qui ne font qu'aller et venir sans jamais se fixer. Cette comparaison peint de la manière la plus fidèle ce qui se passe alors ; car, si ces petits insectes n'ont aucune puissance de nuire, ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne connais point de remède ; si Dieu m'en avait enseigné, je m'en servais bien volontiers, tant j'ai à souffrir sous ce rapport. Dans cet état de l'âme se révèlent bien clairement et notre misère et le souverain pouvoir de Dieu, puisque dans le temps même où la mémoire, qui reste libre, nous cause tant de dommage et de fatigue, l'entendement et la volonté, par leur union avec Dieu, nous font goûter un si profond repos.

L'unique remède que j'aie découvert, après une lutte pénible de plusieurs années, est celui que j'ai indiqué en parlant de l'oraison de quiétude : c'est de ne pas faire plus de cas de l'imagination que d'une folle, et de l'abandonner à son thème, Dieu seul pouvant l'en retirer. Après tout, elle n'est ici qu'une esclave ; il faut la supporter comme Jacob supportait Lia, puisque Dieu, dans sa bonté, nous a donné Rachel. Je dis qu'elle reste esclave, parce qu'elle ne peut, malgré tous ses efforts, entraîner les autres puissances. Souvent, au contraire, celles-ci la ramènent à elles sans aucun travail. Dieu, de temps en temps, voit d'un œil de compassion son égarement, ses inquiétudes, son désir ardent d'être réunie à l'entendement et à la volonté ; et il lui permet de venir se brûler à la flamme de ce flambeau divin qui déjà a consumé ces deux puissances, et leur a en quelque sorte enlevé leur être naturel, pour les faire jouir surnaturellement de biens d'un si haut prix.

Dans toutes ces manières dont la troisième eau arrose le jardin, la gloire et la paix de l'âme sont si grandes, que le corps partage visiblement le bonheur et le plaisir dont elle est comblée. Cet effet est très sensible. Et quant aux vertus, elles y puisent ce degré de vigueur dont j'ai déjà parlé.

Le Seigneur semble avoir voulu se servir de moi pour faire connaître, autant du moins qu'il est possible en cette vie, les différents états où l'âme se voit élevée dans cette oraison. Vous pourrez, mon père, conférer de cet écrit avec quelque personne spirituelle et savante qui soit arrivée jusqu'à cette union. Si elle l'approuve, croyez que c'est Dieu qui vous a parlé par mon organe, et ne manquez pas de lui en rendre les plus vives actions de grâces. Un jour, je me plais à vous le redire, vous éprouverez un grand plaisir à comprendre ce que sont en elles-mêmes des faveurs si élevées. Supposé que Dieu vous les ait déjà accordées, au moins dans le premier degré, mais sans vous en donner l'intelligence : avec un esprit tel que le vôtre et une science aussi profonde, il vous suffira de ce que je viens d'écrire pour acquérir cette lumière. Le Seigneur soit béni et loué dans les siècles des siècles ! Amen.

## CHAPITRE XVIII

Quatrième degré d'oraison. Excellente dignité conférée par le Seigneur à l'âme qu'il y élève. Les personnes d'oraison doivent par là s'animer à faire des efforts pour arriver à un état si sublime. On peut y atteindre ici-bas, non sans doute par son mérite, mais par la bonté du Seigneur.

Daigne le Seigneur m'inspirer des paroles, afin que je puisse dire quelque chose de la quatrième eau qui arrose le jardin. Son secours m'est ici bien plus nécessaire encore que pour la précédente. En effet, dans l'oraison que j'ai appelée la troisième eau, l'âme sent qu'elle n'est pas entièrement morte; nous pouvons nous servir de ce terme, parce qu'elle est réellement morte au monde. Mais, comme je l'ai dit, elle est assez à elle-même pour se voir dans l'exil et pour sentir sa solitude : elle peut s'aider de l'extérieur pour donner à entendre, au moins par des signes, ce qu'elle éprouve. Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille; à la vérité, son travail, dans les dernières dont j'ai parlé, est accompagné de tant de charme et de gloire qu'il voudrait le voir durer toujours : c'est moins un travail qu'un avant-goût de la gloire céleste. Mais dans ce nouvel état dont je parle, tout sentiment cesse; l'âme est absorbée par la jouissance, sans comprendre ce dont elle jouit. Elle sent qu'elle jouit d'un bien qui

enferme en lui seul tous les biens, et toutefois la nature de ce bien reste incompréhensible pour elle. Tous les sens sont tellement occupés par cette jouissance, que nul d'entre eux ne peut, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, s'appliquer à autre chose. Auparavant il leur était permis, comme je l'ai dit, de donner quelques signes de l'excès de leur bonheur. Ici, le plaisir qui inonde l'âme est sans comparaison plus grand, et peut bien moins se manifester; l'âme et le corps sont également impuissants à le communiquer. Tant qu'il dure, toute occupation étrangère serait un grand embarras, un tourment, et un obstacle à un si doux repos. Je dis plus : quand toutes les puissances sont ainsi unies à Dieu, l'âme ne pourrait, quand même elle le voudrait, s'occuper d'autre chose; et si elle en était capable, cette union n'existerait pas.

Quant à la nature et au mode de cette oraison qu'on appelle union, je ne saurais les faire comprendre. L'explication s'en trouve dans la théologie mystique, et moi j'ignore jusqu'aux termes de cette science. Je ne sais pas non plus ce qu'est en soi l'intelligence, ni l'esprit, ni comment ils diffèrent de l'âme; ce n'est à mes yeux qu'une seule chose. L'âme, il est vrai, sort quelquefois d'elle-même, semblable à un feu qui, en brûlant, jette des flammes; l'activité du feu redouble-t-elle avec impétuosité, alors aussi la flamme s'élance bien haut au-dessus du brasier, mais elle n'est pas d'une autre nature, et c'est toujours la flamme du foyer. Instruits comme vous l'êtes, mes pères, vous comprendrez facilement ceci; quant à moi, je ne saurais en dire davantage.

Ce que je prétends exposer ici, c'est ce que l'âme sent dans cette divine union. L'union, comme on le sait, est l'état de deux choses qui, auparavant séparées, n'en font plus qu'une. O mon Seigneur, que vous

êtes bon ! Soyez béni à jamais ! Que toutes les créatures vous louent, ô Dieu qui nous avez tant aimés ! Nous pouvons donc parler avec vérité de ces communications que vous daignez, dès cet exil, entretenir avec les âmes ! Vous donner de la sorte, même à celles qui sont justes, c'est déjà une largesse, une magnanimité bien grande, digne de vous enfin qui donnez en Dieu. O libéralité infinie, que vos œuvres sont magnifiques ! Elles jettent dans l'étonnement tout esprit assez libre des vanités de la terre pour recevoir la lumière de la vérité. Mais vous voir accorder des grâces si souveraines à des âmes qui vous ont tant offensé, c'est là ce qui confond mon esprit. Quand j'y pense, je ne saurais passer plus avant ; d'ailleurs, où pourrais-je aller, sans revenir en arrière ? Je voudrais vous remercier de la magnificence de vos dons, et je ne sais comment : quelquefois je me soulage en disant des folies. Incapable de rien faire quand mon âme jouit de ces hautes faveurs, souvent, quand elles sont passées, ou lorsque Dieu commence à me les prodiguer, je lui dis : Seigneur, prenez garde à ce que vous faites, ne perdez pas si tôt le souvenir de mes si grandes offenses. Vous avez voulu les oublier afin de m'en accorder le pardon, mais je vous supplie d'en garder la mémoire pour modérer vos largesses. Ne mettez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase brisé, d'où vous l'avez vue tant de fois se répandre. Ne déposez pas un semblable trésor dans un cœur où le désir des consolations humaines n'est pas encore, comme il devrait l'être, entièrement éteint ; bientôt il l'aurait follement dissipé. Comment confiez-vous les forces de cette cité et les clefs de la forteresse à un gouverneur si lâche ? Au premier assaut des ennemis, il leur en livrera l'entrée. Que votre amour, ô Roi éternel, n'aille pas jusqu'à exposer des joyaux d'un si

grand prix ! Vous semblez, mon divin Maître, donner sujet d'en faire peu d'estime, en les mettant au pouvoir d'une créature si infidèle, si abjecte, si faible, si misérable, si chétive. Quand bien même, par une de ces grâces puissantes telles qu'il les faut à ma faiblesse, je serais assez heureuse pour ne pas les perdre, je suis toujours dans l'impuissance de faire part de mon trésor à qui que ce soit. Enfin, je suis femme ; encore, si j'étais bonne ! mais je suis l'imperfection même. Dans une terre aussi stérile, les talents ne sont pas seulement cachés, ils sont enfouis. Vous n'avez pas coutume, Seigneur, d'accorder à une âme de si magnifiques faveurs, si elle ne doit point les faire tourner au profit d'un grand nombre d'autres. Vous le savez, mon Dieu, souvent, du plus intime de mon cœur, je vous ai adressé une prière, et je vous l'adresse encore en ce moment : privez-moi, je le désire, du plus grand bien qu'il soit possible de posséder sur la terre, et, dans l'intérêt de votre gloire, donnez-le à des âmes qui en feront meilleur usage.

C'est en ces termes, ou en d'autres semblables, qu'il m'est souvent arrivé de parler à Notre-Seigneur. Je m'apercevais ensuite de mon ignorance et de mon peu d'humilité. Mieux que nous le divin Maître sait ce qui nous convient ; et il avait vu sans doute que j'étais trop faible pour me sauver, s'il ne m'eût fortifiée par de si grandes faveurs.

Mon dessein est encore de signaler les grâces et les effets que cette oraison laisse dans l'âme, de dire ce qu'elle peut en cela faire par elle-même, et si elle est capable de quelque chose pour s'élever à un état si sublime.

C'est ici qu'a lieu quelquefois le vol de l'esprit ou l'adhésion à l'amour céleste. A mon avis, ce vol de l'esprit est distinct de l'union dans laquelle il se produit. A la

vérité, il semblera à ceux qui ne l'ont pas éprouvé, qu'il n'y a point de différence. Mais quant à moi, tout en admettant que ces deux grâces sont au fond une même chose, je dis que le Seigneur opère dans l'une et dans l'autre d'une manière différente, et que, par le vol d'esprit, il communique à l'âme un détachement beaucoup plus grand des créatures. J'ai reconnu clairement que l'élévation de l'esprit était une faveur particulière, bien qu'il semble en apparence, je le répète, qu'elle ne diffère point de l'union. Qui ne voit la différence qui existe entre un grand feu et un petit? Et cependant l'un est feu aussi bien que l'autre. Mais avant qu'un petit morceau de fer s'embrace dans un petit feu, il faut beaucoup de temps; qu'on jette dans un grand feu un fer d'une dimension même beaucoup plus grande, en très peu de temps il semble dépouiller sa nature. Il existe, je crois, une différence analogue entre ces deux grâces du Seigneur. Je suis sûre que ceux qui auront eu des ravissements comprendront bien ce que je veux dire. Mais les autres le prendront pour une rêverie, et à juste titre peut-être. En effet, qu'une personne de ma sorte s'égare en voulant traiter un tel sujet, et faire entendre ce dont, faute de termes, il semble impossible de donner la première idée, il n'y aurait rien d'étonnant.

Heureusement, mon divin Maître le sait, si j'écris, c'est par obéissance d'abord, et ensuite par un ardent désir de prendre les âmes au charme d'un bien si élevé. Aussi, j'ai la confiance que sa Majesté viendra à mon secours. Je ne dirai rien au reste dont je n'aie une grande expérience. Voici un fait certain : lorsque je voulus commencer à traiter de cette dernière eau, je vis que cela m'était plus impossible que de parler grec. Arrêtée par une pareille difficulté, je laissai là mon écrit, et je m'en allai communier. Béni soit le Seigneur qui favo-

rise ainsi les ignorants ! O vertu d'obéissance, que tu es puissante ! Dieu éclaira mon entendement, tantôt par des paroles, et tantôt en me mettant dans l'esprit la manière dont je devais m'exprimer. Sa divine Majesté veut, à ce que je vois, dire elle-même, pour cette oraison comme pour la précédente, ce que je suis incapable de comprendre et d'écrire. Comme ce que je dis est très véritable, il est clair que ce qu'il y aura de bon dans ces pages émanera d'elle, et que ce qu'il y aura de mauvais viendra de moi, c'est-à-dire d'un océan de misères. Au reste, si des personnes élevées par le Seigneur à ces états d'oraison où il a daigné me faire arriver malgré ma misère (et ces personnes sont sans doute nombreuses), si, dis-je, quelques-unes d'entre elles, craignant d'être hors du vrai chemin, désiraient en conférer avec moi, le divin Maître, j'en ai la ferme confiance, accorderait à sa servante la grâce de leur faire connaître la vérité.

Maintenant que nous parlons de cette eau, qui vient du ciel avec abondance pour pénétrer et abreuver tout ce jardin, on voit déjà de quel repos jouirait le jardinier, si le Seigneur la versait ainsi toutes les fois qu'il en est besoin. Et si, grâce à un temps toujours tempéré qui remplacerait l'hiver, le jardinier voyait, à toutes les saisons, les fleurs et les fruits embellir son jardin, quel plaisir ne goûterait-il pas ? Mais, tant que dure notre vie, cela est impossible. Il faut toujours veiller, et se mettre à l'œuvre quand une eau tarit, pour la remplacer par une autre.

Cette eau céleste dont je parle tombe souvent quand le jardinier y pense le moins. Dans les commencements, il est vrai, c'est presque toujours à la suite d'une longue oraison mentale. Dieu se plaît d'abord à faire monter l'âme vers lui de degré en degré ; ensuite il prend

cette petite colombe, et la met dans le nid, afin qu'elle s'y repose. L'ayant vue longtemps soutenir son vol, travaillant de toutes les forces de l'entendement et de la volonté à chercher son Dieu et à lui plaire, il veut lui donner sa récompense, même en cette vie. Et quelle magnifique récompense ! Un seul instant de ce repos divin suffit pour la payer de tous les travaux qu'elle peut endurer ici-bas.

Tandis qu'elle cherche ainsi son Dieu, l'âme se sent, avec un très vif et très suave plaisir, défaillir presque tout entière ; elle tombe dans une espèce d'évanouissement, qui, peu à peu, enlève au corps la respiration et toutes les forces. Elle ne peut, sans un très pénible effort, faire même le moindre mouvement des mains. Les yeux se ferment, sans qu'elle veuille les fermer ; et si elle les tient ouverts, elle ne voit presque rien. Elle est incapable de lire, en eût-elle le désir ; elle aperçoit bien des lettres, mais comme l'esprit n'agit pas, elle ne peut ni les distinguer ni les assembler. Quand on lui parle, elle entend le son de la voix, mais elle ne comprend pas ce qu'elle entend. Ainsi, elle ne reçoit aucun service de ses sens, elle trouve plutôt en eux un obstacle qui l'empêche de jouir pleinement de son bonheur. Elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former, ni prononcer une seule parole. Toutes les forces extérieures l'abandonnent ; sentant par là croître les siennes, elle peut mieux jouir de sa gloire. Elle éprouve aussi au dehors un grand plaisir, qui se manifeste d'une manière très visible.

Quelque temps que dure cette oraison, jamais elle ne nuit à la santé ; il en a été du moins ainsi pour moi, et je ne me souviens point d'avoir reçu de Dieu une telle faveur, même au plus fort de mes maladies, sans en éprouver un mieux très sensible. Et comment un si grand

bien pourrait-il causer du mal? Cette grâce montrant ses effets extérieurs d'une manière si éclatante, peut-on douter qu'elle n'exerce sur le corps même une heureuse influence? Et si elle lui enlève les forces par l'excès du plaisir, ce n'est que pour lui en laisser ensuite de plus grandes.

A la vérité, si j'en juge par mon expérience, cette oraison est dans les commencements de si courte durée, qu'elle ne se révèle pas d'une manière aussi manifeste par les marques extérieures et par la suspension des sens; mais par l'abondance des grâces dont elle enrichit, on voit évidemment que le feu du soleil qui a éclairé l'âme a dû être bien ardent, puisqu'il l'a ainsi liquéfiée. Il est à remarquer, du moins à mon avis, que cette suspension de toutes les puissances ne dure jamais longtemps; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure, et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il faut l'avouer pourtant, il est difficile d'en juger puisqu'on est alors privé de sentiment. Je veux simplement constater ceci : toutes les fois que cette suspension générale a lieu, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances revienne à elle. La volonté est celle qui se maintient le mieux dans l'union divine; mais les deux autres recommencent bientôt à l'importuner. Comme elle est dans le calme, elle les ramène et les suspend de nouveau; elles demeurent ainsi tranquilles quelques moments, et reprennent ensuite leur vie naturelle. L'oraison, avec ces alternatives, peut se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Une fois enivrées de ce vin céleste qu'elles ont goûté, ces deux puissances font volontiers le sacrifice de leur activité naturelle, pour savourer un bonheur beaucoup plus grand; dans ce but, elles s'unissent à la volonté, et les trois puissances jouissent alors de con-

cert. Mais cet état de suspension complète, sans que l'imagination, selon moi également ravie, se porte à quelque objet étranger, est, je le répète, de courte durée. J'ajoute que les puissances ne revenant à elles qu'imparfaitement, elles peuvent rester dans une sorte de délire l'espace de quelques heures, pendant lesquelles Dieu, de temps en temps, les ravit de nouveau en lui.

Venons maintenant aux sentiments intérieurs de l'âme dans cet état. Que Celui qui les connaît nous les dise ; car notre entendement ne pouvant les comprendre, comment pourrait-il les exprimer ? Sortant de cette oraison, et me préparant, après avoir communiqué, à écrire sur ce sujet, je cherchais dans ma pensée ce que l'âme pouvait faire pendant ce temps. Notre-Seigneur me dit ces paroles : « Elle se perd tout entière, ma fille, pour entrer plus intimement en moi ; ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui vis en elle. Comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre, tout en entendant. »

Ceux que Dieu a élevés à cet état auront quelque intelligence de ce langage ; ce qui se passe alors est si caché, qu'on ne saurait en parler plus clairement. J'ajouterai seulement ceci : l'âme se voit alors près de Dieu, et il lui en reste une certitude si ferme, qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur.

Ici, toutes les puissances perdent leur activité naturelle, et sont tellement suspendues, qu'elles n'ont absolument aucune connaissance de leurs opérations. Si l'on méditait auparavant sur quelque mystère, il s'efface de la mémoire comme si jamais on n'y avait pensé. Si on lisait, on perd tout souvenir de sa lecture, et on ne peut plus y fixer l'esprit. Il en est de même pour les prières vocales. Cet importun papillon de la mémoire

voit donc ici ses ailes brûlées; et il n'a plus le pouvoir de voltiger çà et là. La volonté est sans doute profondément occupée à aimer, mais elle ne comprend pas comment elle aime. Quant à l'entendement, s'il entend, c'est par un mode qui lui reste inconnu; et il ne peut rien comprendre de ce qu'il entend. Pour moi, je ne crois pas qu'il entende, parce que, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même. Au reste, c'est là un mystère où je me perds.

J'étais, au commencement, dans une telle ignorance, que je ne savais pas que Dieu fût dans tous les êtres. Cette présence que je sentais si intime me paraissait impossible; d'un autre côté, croire qu'il ne fût point là, je ne le pouvais, car il me semblait avoir compris clairement qu'il était là lui-même. Des gens qui n'étaient pas doctes me disaient qu'il s'y trouvait seulement par sa grâce. Persuadée du contraire, je ne pouvais me rendre à leur sentiment, et j'en avais de la peine. Un très savant théologien de l'ordre du glorieux saint Dominique me tira de ce doute; il me dit que Dieu était réellement présent dans tous les êtres, et il m'expliqua de quelle manière il se communique à nous, ce qui me remplit de la plus vive consolation.

Il y a ici une remarque à faire, et une vérité dont on doit se pénétrer : c'est que cette eau du ciel, cette faveur insigne de Dieu, laisse toujours dans l'âme de très grandes richesses spirituelles, ainsi que je vais le dire.

## CHAPITRE XIX

Continuation du même sujet. Effets opérés dans l'âme par ce degré d'oraison. Vive exhortation à ne pas revenir en arrière et à ne pas abandonner l'oraison, même si l'on tombe après cette faveur. Inconvénients qu'il y aurait à ne pas agir ainsi. Ces conseils sont très importants et doivent consoler beaucoup les âmes faibles et pécheresses.

Cette oraison et cette union laissent l'âme remplie d'une ineffable tendresse pour Dieu. Elle voudrait mourir, non de peine, mais de la douceur même des larmes qu'elle répand. Elle se trouve baignée de ces larmes, mais elle ne les a pas senties couler, elle ne sait ni quand ni comment elle les a répandues. Elle éprouve un indicible plaisir à voir cette eau, tout en calmant l'impétuosité du feu qui la dévore, l'augmenter au lieu de l'éteindre. Ceci peut paraître de l'arabe, mais se passe néanmoins de la sorte.

Dans ce degré d'oraison, il m'est quelquefois arrivé de me trouver tellement hors de moi, que j'ignorais si la gloire dont j'avais été remplie était une réalité ou un songe. Je me voyais tout inondée de larmes ; elles coulaient sans douleur, mais avec une étonnante impétuosité : on eût dit que cette nuée du ciel les laissait échapper de son sein. Je reconnaissais alors que ce n'avait pas

été un songe. Ceci avait lieu dans les commencements, alors que cette oraison était de courte durée.

L'âme se sent un tel courage, que si en ce moment on mettait son corps en lambeaux pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la plus vive consolation. C'est l'heure des promesses et des résolutions héroïques, des désirs véhéments, de l'horreur du monde, et de la claire vue de son néant. Une faveur d'un tel ordre fait entrer l'âme dans un état beaucoup plus élevé que les oraisons précédentes. Elle en demeure plus profondément humble, car elle voit à la clarté même de l'évidence, qu'elle n'a donné aucun concours à une faveur si excessive et si grandiose, et qu'elle n'a rien pu faire ni pour l'attirer ni pour la retenir. Elle reconnaît clairement sa totale indignité, qui ne peut pas plus échapper à son regard que des toiles d'araignées ne peuvent se dérober à la vue, dans un appartement où le soleil donne en plein. Elle voit toute sa misère. Elle est si éloignée de la vaine gloire, qu'il lui semble impossible de jamais en concevoir. Elle a vu de ses propres yeux la faiblesse ou plutôt l'inutilité complète de ses efforts; à peine a-t-elle consenti à une si haute faveur. Malgré elle, pour ainsi dire, on a fermé la porte aux sens, afin qu'elle pût jouir plus parfaitement de son Dieu. Elle reste seule avec Dieu, et, là qu'a-t-elle à faire, sinon de l'aimer? Elle ne voit plus, elle n'entend plus rien, à moins de se faire une extrême violence; et il faut l'avouer, elle n'a pas à cela grand mérite. Le tableau de sa vie passée et de la grande miséricorde de Dieu s'offre à elle dans toute sa vérité. L'entendement n'a pas besoin de se mettre en quête de lui fournir des aliments; elle trouve tout apprêtés les mets dont elle doit se nourrir. Elle voit qu'elle mérite l'enfer et qu'on la châtie avec de la gloire. A cette vue, elle se fônd en louanges de Dieu, ainsi

que je voudrais moi-même le faire en ce moment. Soyez béni, Seigneur, qui avez tiré d'une piscine aussi bourbeuse que mon âme, une eau assez limpide pour être servie à votre table ! Soyez loué à jamais, ô vous, délices des anges, qui daignez élever de la sorte un ver de terre aussi abject que moi !

Ces avantages se font sentir pendant quelque temps à l'âme. Pleinement convaincue que les fruits du jardin ne viennent pas d'elle, elle peut désormais commencer à les distribuer sans crainte de s'appauvrir. Elle fait connaître par divers signes les trésors du ciel dont elle est enrichie ; elle souhaite les partager avec d'autres, et demande à Dieu de n'être pas seule à les posséder. Déjà elle travaille au bien spirituel du prochain, sans presque s'en apercevoir et sans rien faire d'elle-même dans ce but ; mais les autres le comprennent parfaitement, car les fleurs de ce jardin exhalent un parfum si doux, qu'ils désirent le respirer de près. Ils se rendent compte que cette âme est ornée de vertus, ils sont charmés de la beauté des fruits qu'elle renferme en elle-même ; ils voudraient s'en nourrir comme elle. Si la terre qui porte ces fruits est profondément sillonnée par les souffrances, les persécutions, les calomnies, les maladies (ce qui bien rarement doit manquer à ceux qui s'élèvent à cet état) ; si elle est amollie par un parfait détachement de tout intérêt propre, l'eau du ciel la pénètre à une telle profondeur, que presque jamais on ne la voit souffrir de la sécheresse. Mais si cette âme tient encore à la terre ; si, hérissée d'épines, comme je l'étais au commencement, elle n'a pas encore renoncé aux occasions, et ne témoigne pas à Dieu la reconnaissance que mérite une aussi haute faveur, la sécheresse viendra la désoler comme auparavant. Qu'alors le jardinier vienne à se négliger, et que le Seigneur par pure

bonté n'envoie pas une nouvelle pluie, tenez le jardin pour perdu. Ce malheur m'étant arrivé plusieurs fois, j'en suis maintenant encore saisie d'épouvante, et jamais, sans cette expérience personnelle, je n'aurais pu le croire.

Je me plais à l'écrire pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne se désespèrent jamais, et qu'elles ne cessent point de se confier en la miséricorde infinie de Dieu. Quand bien même, après avoir été élevées par le Seigneur à un état si sublime, elles tomberaient, qu'elles ne se découragent pas, si elles ne veulent pas se perdre tout à fait; les larmes peuvent tout gagner, et une eau en attire une autre. Voilà une des principales raisons qui m'animent, étant telle que je suis, à obéir à l'ordre qu'on m'a donné d'écrire ma triste vie, et d'exposer au jour les faveurs dont Dieu m'a comblée, malgré mes infidélités et mes offenses. Aussi souhaiterais-je en ce moment que mes paroles eussent assez d'autorité pour que l'on fût obligé de me croire. Plaise au Seigneur de m'accorder cette grâce! je l'en supplie de toute mon âme.

Je le répète donc, que nul de ceux qui ont commencé à faire oraison ne se décourage jamais, en disant : si je retombe dans mes fautes, il serait pire pour moi de continuer ce saint exercice. Et moi, au contraire, je suis persuadée que le pire serait d'abandonner l'oraison et de ne pas se corriger. Mais quiconque y persévérera, on peut m'en croire, arrivera au port du salut. Le démon me tendit à ce sujet le piège le plus perfide : il me persuada qu'étant aussi imparfaite que je l'étais, je ne pouvais, sans manquer d'humilité, me présenter à l'oraison. Je l'abandonnai alors pendant un an et demi, au moins pendant un an, car pour les six mois de plus, je ne m'en souviens pas bien. Par là, de moi-même, je m'étais mise en enfer, sans qu'il fût besoin du démon pour m'y

entraîner. O ciel! quel effrayant aveuglement! Et que l'ennemi du salut va droit à ses fins en portant ses efforts de ce côté! Son intérêt y est engagé, car il sait bien, le traître, qu'une âme qui persévère dans l'oraison est perdue pour lui, et que toutes les chutes où il l'entraîne, loin de lui nuire, servent par la bonté de Dieu à lui faire prendre ensuite un plus vigoureux élan à son service.

O mon Jésus! quel spectacle que celui d'une âme tombée de cette hauteur dans quelque péché, et miséricordieusement relevée par votre main divine! Comme elle reconnaît, d'un côté, vos grandeurs et vos miséricordes infinies, et de l'autre, la profondeur de sa misère! Elle s'anéantit à la vue de vos perfections; elle n'ose lever les yeux en votre présence, et néanmoins elle les attache sur vous pour apprendre ce qu'elle vous doit. Elle se tourne avec ferveur vers la Reine du ciel et la prie de vous apaiser. Elle invoque les saints qui tombèrent après avoir été appelés par vous, et leur demande secours. Dans chacun des dons que vous lui faites alors, elle trouve un excès de libéralité, parce qu'elle se reconnaît indigne que la terre la soutienne. Comme elle vole aux sacrements! Avec quelle foi vive elle découvre la vertu que vous y avez renfermée! Comme elle vous bénit de nous avoir laissé un tel remède, un baume si précieux, qui non seulement adoucit nos plaies, mais les fait même disparaître! Elle demeure frappée d'étonnement à l'aspect de toutes ces merveilles.

Et qui donc, Seigneur de mon âme, ne serait saisi de stupeur, en vous voyant répondre par une telle miséricorde et une si extrême bonté, à une trahison si honteuse et si abominable? Vraiment, connaissant ce que j'ai été, je ne sais comment, en écrivant ceci, je ne sens pas mon cœur se fendre. Et je croirais, par ces petites

larmes que je verse devant vous, larmes que vous faites couler, mais qui par elles-mêmes ne sont que l'eau d'une source corrompue, je croirais réparer ces trahisons si nombreuses, ces fautes continuelles, et les efforts que je faisais pour ruiner l'ouvrage de votre grâce dans mon âme ! O mon Dieu, donnez quelque valeur à ces larmes, et rendez limpide une eau si trouble. Faites-le, quand ce ne serait que pour prévenir dans les autres la tentation que j'ai eue de juger témérairement. Je vous disais au fond de mon âme : Pourquoi, Seigneur, n'étant religieuse que de nom, suis-je comblée par vous de ces grâces que vous refusez à des âmes si saintes, qui ont toujours travaillé à vous servir, des âmes consacrées à vous dès leur tendre jeunesse, et qui sont de véritables religieuses ? Je pénètre maintenant, ô mon souverain Bien, la cause de votre conduite. J'étais faible, et vous m'avez accordé ce secours. Ces âmes étaient fortes et désintéressées ; sans ces faveurs elles se montraient généreuses dans votre service, et vous voulez leur réserver la récompense tout entière au sortir de cette vie.

Vous savez, ô mon Dieu, qu'un cri montait souvent vers vous du plus intime de mon cœur, pour excuser les personnes qui parlaient contre moi, trouvant qu'elles n'avaient que trop sujet de le faire. Déjà, il est vrai, à cette époque, votre bonté prêtant son appui à ma faiblesse, je ne vous offensais plus autant, et je travaillais à éviter tout ce que je croyais devoir vous déplaire. A peine vous avais-je donné ce gage de fidélité, que vous commençâtes, Seigneur, à ouvrir vos trésors à votre servante. Vous n'attendiez de moi, ce semble, que la bonne volonté et la préparation, tant vous fîtes paraître de promptitude, non seulement à m'enrichir de vos dons, mais à vouloir qu'ils fussent connus.

Aussi commença-t-on dès lors à avoir bonne opinion

de celle dont la profonde misère n'était pourtant pas connue de tous comme elle aurait dû l'être, quoiqu'elle perçât tant au dehors. Ce fut en même temps le signal des murmures et de la persécution, et, à mon avis, je le méritais bien. C'est pourquoi je n'avais de ressentiment contre aucun de ceux qui me condamnaient; je vous suppliais, au contraire, de considérer qu'ils avaient raison d'agir de la sorte. Je voulais, disait-on, passer pour sainte; j'inventais des nouveautés, moi, si éloignée encore d'accomplir toute ma règle, et d'égaliser en vertu les religieuses si bonnes et si saintes qui vivaient dans le monastère. Je l'avouerai, Seigneur, jamais je n'atteindrai à leur perfection, si votre bonté ne fait tout par elle-même. Hélas! loin d'imiter leurs exemples, je n'étais bonne qu'à faire disparaître les coutumes édifiantes, et à leur en substituer de mauvaises; du moins, je faisais ce que je pouvais pour les introduire; et pour le mal, mon pouvoir était grand. C'était donc sans aucune faute de leur part que les religieuses et d'autres personnes du dehors me condamnaient. Elles me découvraient des vérités que j'ignorais : ainsi le permettait votre sagesse.

Un jour entre autres, en disant les heures, cette tentation sur la distribution de vos faveurs agitait mon âme. Étant arrivée à ce verset : « *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité <sup>1</sup> », je me mis à considérer combien ces paroles étaient véritables. Car en ce qui regarde la foi, jamais le démon n'a eu le pouvoir de me tenter. Jamais, Seigneur, je n'ai douté que vous ne fussiez la source de tous les biens, jamais je n'ai hésité sur aucune des vérités que je devais croire.

1. Ps. cxviii.

Au contraire, plus elles sortaient de l'ordre naturel, plus ma foi y adhéraît avec force et plus je sentais croître ma dévotion. Je savais que vous êtes tout-puis-sant, et je ne m'étonnais d'aucune de vos merveilles ; je me plais à le redire, je n'ai jamais douté. Pensant donc alors en moi-même comment il pouvait se faire que, récompensant avec justice des âmes qui vous servaient très fidèlement, comme je l'ai dit, vous ne leur donniez cependant pas les délices et les faveurs que vous m'accordiez malgré mon indignité, vous me répondîtes, Seigneur : « Contente-toi de me servir, et ne t'occupe point de cela. » Ce furent là les premières paroles que j'entendis de vous, aussi me causèrent-elles un grand effroi.

Devant traiter plus tard de la manière dont ces divines paroles se font entendre, ainsi que de quelques autres points, je n'en dirai rien ici. Ce serait sortir de mon sujet ; et déjà, si je ne me trompe, j'en suis bien loin, car je ne sais presque plus où j'en suis. Il faut, mon père, que vous me pardonniez des interruptions inévitables pour moi. Certes, il n'y a rien d'étonnant qu'à la vue de cette ineffable patience de Dieu à mon égard, et de l'état où je suis maintenant par sa grâce, je perde le fil de mon discours.

Plaise au Seigneur que mes écarts soient toujours de ce genre ! Ah ! plutôt que de permettre qu'il y ait dans ma vie un seul instant où je lui sois rebelle, je l'en conjure, qu'à cet instant même il me réduise en cendres ! Il suffit, pour montrer l'excès de sa miséricorde, qu'il m'ait, non pas une, mais plusieurs fois, pardonné une si grande ingratitude. Souvent il a renouvelé en ma faveur un pardon qu'il n'accorda à saint Pierre qu'une seule fois ; aussi le démon n'avait que trop sujet de me tenter, en m'insinuant que je ne devais

point prétendre à l'étroite amitié de Celui avec lequel je vivais dans une rupture si ouverte. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien ! Où avais-je l'esprit, ô mon Seigneur, lorsque, hors de vous, j'espérais trouver un remède ? Quelle folie de fuir la lumière, pour heurter à chaque pas dans les ténèbres ! Et quelle humilité superbe le démon savait inventer pour me faire abandonner l'oraison, cette colonne, ce bâton, dont l'appui devait me préserver d'une aussi grande chute ! Maintenant encore, je ne puis sans effroi me rappeler cette invention qu'il me présentait sous une couleur d'humilité : à mes yeux, c'est le plus grand péril que j'aie couru dans ma vie. Voici les pensées qu'il me mettait dans l'esprit. Eh quoi ! si mauvaise après tant de grâces reçues, pouvais-je encore m'approcher de l'oraison ? ne devait-il pas me suffire de faire, comme les autres, les prières de règle ? et m'acquittant si mal de celles-ci, n'était-ce pas témérité de vouloir en faire davantage ? oser y prétendre, c'était montrer bien peu de respect pour Dieu, et bien peu d'estime pour ses faveurs. Sans doute, il était bien de voir et de comprendre mon indignité ; mais en tirer cette conséquence pratique, voilà ce qui fut un très grand mal. Soyez béni, Seigneur, qui avez daigné y apporter le remède !

C'est là, je crois, le commencement de la tentation par laquelle le démon perdit Judas. Seulement le traître n'osait pas m'attaquer d'une manière aussi ouverte ; mais en s'insinuant peu à peu, il aurait fini par me faire tomber dans l'abîme où il l'avait précipité.

Pour l'amour de Dieu, que tous ceux qui s'adonnent à l'oraison fassent attention à ceci. Qu'ils le sachent, tout le temps que je l'abandonnai, ma vie fut remplie de beaucoup plus d'infidélités qu'auparavant. On peut juger par là de la bonté du remède que me donnait le

démon, et du plaisant résultat de cette humilité, qui ne produisait en moi qu'un trouble effrayant. Et comment mon âme aurait-elle pu se reposer en paix, lorsqu'elle s'éloignait, l'infortunée, de Celui qui était son repos, emportant la pensée toujours présente de ses grâces et de ses faveurs, et voyant d'autre part le dégoût que méritent les plaisirs de la terre? Je m'étonne d'avoir pu supporter un pareil état. Ce qui sans doute me soutenait, c'était l'espérance de reprendre l'oraison; car en interrogeant mes souvenirs sur cette époque, dont déjà plus de vingt et un ans me séparent, je trouve que je nourrissais toujours dans mon cœur le ferme dessein d'y revenir; mais j'attendais pour cela que mon âme fût tout à fait exempte de fautes. O ciel! dans quelle voie funeste me jetait cette espérance! Le démon m'y aurait bercée jusqu'au jour du jugement, pour m'entraîner ensuite dans l'enfer. Car si, auparavant, l'oraison et la lecture, les lumières que j'y puisais sur mon infidélité, les larmes même dont souvent j'importunais Notre-Seigneur, ne pouvaient me rendre victorieuse de ma faiblesse; en abandonnant l'oraison, en vivant au milieu de vains passe-temps et des occasions d'offenser le Seigneur, n'étant presque soutenue de personne, ou plutôt, j'oserai le dire, ne rencontrant de secours que pour m'aider à tomber, que pouvais-je espérer, sinon le sort dont j'ai parlé?

Je crois qu'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, homme d'un éminent savoir<sup>1</sup>, a beaucoup mérité devant Dieu, pour m'avoir retirée d'un tel sommeil. Ce père, comme il me semble l'avoir dit, me fit communier tous les quinze jours. Dès lors le mal diminua, je commençai à rentrer en moi-même. J'offensais encore le

1. Le P. Vincent Baron. Voyez p. 37 et 67.

Seigneur, mais enfin j'étais dans le bon chemin, et marchant à petits pas, tombant, me relevant, je ne laissais pas d'avancer : quand la marche n'est pas interrompue, quelque lente qu'elle soit, on arrive, quoique tard, au terme du voyage. S'égarer de ce chemin n'est autre chose, à mon avis, qu'abandonner l'oraison. Dieu nous en préserve par son infinie bonté!

On le voit maintenant, et pour l'amour de Dieu qu'on y fasse une attention sérieuse : une âme qui reçoit dans l'oraison de si grandes faveurs ne doit point se fier à elle-même, ni s'exposer en aucune manière aux occasions, car elle peut tomber encore. Qu'on pèse cet avis, il est de la plus haute importance. En effet, l'artifice dont se sert ici le démon, même contre une âme véritablement favorisée de Dieu, est de chercher, le traître, à tourner le plus qu'il peut contre elle les grâces qu'elle reçoit, et il agit ainsi de préférence avec des personnes qui ne sont encore ni fortes dans les vertus, ni avancées dans la mortification et le détachement. Or, les âmes dont je parle, quelque grands que soient leurs désirs et leurs résolutions, ne sont pas encore assez fortes pour pouvoir s'exposer, comme je le dirai plus loin, aux périls et aux occasions. Ce que je recommande ici est une excellente doctrine; elle n'est pas de moi, c'est Dieu qui nous l'enseigne. Aussi je souhaite que des personnes ignorantes comme moi en soient instruites. Quoiqu'une âme soit élevée à cet état, elle ne doit point présumer de ses forces jusqu'à se présenter d'elle-même au combat. C'est assez pour elle de se défendre. Elle aura même besoin d'armes pour soutenir les assauts des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les abattre à ses pieds, comme le font ceux qui sont parvenus aux états dont je parlerai dans la suite.

Voici comment le démon enveloppe une âme dans

son réseau. Cette âme se voit près de Dieu ; elle découvre la différence des biens du ciel et de ceux d'ici-bas ; elle aperçoit tout l'amour que son Dieu lui témoigne, et, à la vue de cet amour, elle se livre à une telle sécurité, qu'elle croit ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède. Elle a une vue si claire de la récompense, qu'il lui semble impossible de renoncer à une félicité si délicieuse et si suave dès cette vie, pour une chose aussi abjecte et aussi dégradante que les plaisirs de la terre. C'est de cette sécurité que le démon se sert, pour lui faire perdre la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même. Ainsi, comme je l'ai dit, cette âme se jette dans les dangers, et elle commence, avec un zèle pur sans doute, à distribuer sans mesure les fruits de son jardin, persuadée qu'elle n'a plus rien à craindre. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte ; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même, mais elle cède à une confiance en Dieu qui n'est point réglée par la discrétion. Elle ne considère pas qu'elle n'est encore qu'un jeune oiseau aux ailes débiles ; elle peut bien sortir du nid, et Notre-Seigneur l'en tire quelquefois, mais elle est incapable de voler. Ses vertus ne sont pas encore assez fortes, elle manque d'expérience pour connaître les dangers ; et elle ignore quel dommage elle reçoit en se confiant à elle-même.

Telle fut la cause de ma ruine. On voit par là combien sur ce point, comme sur tous les autres d'ailleurs, on a besoin d'avoir un maître, et de communiquer avec des personnes spirituelles. Je crois pourtant que lorsque Notre-Seigneur élève une âme à cet état, il continue de la favoriser, et ne permet pas qu'elle se perde, à moins qu'elle ne s'éloigne entièrement de lui. Mais encore une fois, si elle tombe, qu'elle se souvienne, je l'en conjure pour l'amour de Dieu, qu'elle se souvienne

de ne pas donner dans le piège du tentateur; qu'elle se garde bien, par une fausse humilité, d'abandonner l'oraison, comme je l'ai fait moi-même, ainsi que je l'ai dit et que je ne saurais trop le redire. Qu'elle se confie en la bonté de Dieu; elle est plus grande que tout le mal que nous pouvons faire. Il oublie nos ingratitude, du moment où, touchés de repentir, nous voulons rentrer en amitié avec lui. Les grâces qu'il nous a faites, loin de provoquer ses châtimens, le portent à nous accorder plus promptement le pardon; car il nous regarde comme des enfans de sa maison, et se souvient que nous avons, comme on dit, mangé le pain de sa table. Que ces âmes se rappellent les paroles de ce divin Maître, et considèrent la manière dont il en a usé envers moi. Je me suis plutôt lassée de l'offenser qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Non, jamais sa main ne se fatigue de donner, et jamais la source de ses miséricordes ne peut être épuisée. Ne nous fatiguons donc jamais de recevoir. Qu'il soit béni à jamais! Amen. Et que toutes les créatures célèbrent ses louanges!

## CHAPITRE XX

Différence entre l'union et le ravissement. Nature du ravissement. Quelques mots du bien possédé par l'âme que Dieu, dans sa bonté, conduit jusque-là. Effets produits par le ravissement.

Je voudrais pouvoir expliquer, avec le secours de Dieu, la différence qui existe entre l'union et le ravissement, qu'on appelle aussi élévation, vol, enlèvement de l'esprit. Tous ces noms expriment une même chose; on lui donne aussi le nom d'extase<sup>1</sup>. Le ravissement l'emporte de beaucoup sur l'union; outre qu'il produit des effets beaucoup plus grands, il a plusieurs opérations qui lui sont propres. Car, quoiqu'il semble que l'union soit, comme elle l'est en effet quant à l'intérieur, le commencement, le milieu et la fin des autres grâces surnaturelles; celles-ci néanmoins étant dans un degré plus éminent, opèrent non seulement dans l'intérieur,

1. Voici le jugement que portait saint Jean de la Croix, après avoir lu l'écrit de sainte Thérèse sur cette haute matière : « Ce serait ici le lieu de parler des différents caractères qui distinguent les ravissements, les extases, les élévations et les vols d'esprit dont les âmes spirituelles sont souvent favorisées. Mais je laisse ce travail à quelque autre qui s'en acquittera mieux que moi. D'ailleurs notre bienheureuse mère Thérèse de Jésus a écrit admirablement de ces matières; et j'espère de la bonté divine que ses ouvrages seront imprimés, et donnés au public sous peu de temps. » (*Cantique spirituel*, strophe XIII.)

mais aussi à l'extérieur. Daigne le Seigneur m'accorder sa lumière pour un tel sujet, comme il me l'a accordée pour ce qui précède; car très certainement, s'il ne m'eût lui-même enseigné de quelle manière je pouvais en donner quelque intelligence, jamais je ne l'aurais su.

Représentons-nous maintenant que cette dernière eau, dont nous avons parlé, tombe avec tant d'abondance, que si la terre ne se refusait à un tel bonheur, nous pourrions croire à juste titre avoir avec nous, dans cet exil, la nuée de la majesté de Dieu. Nous voit-il répondre à un si grand bienfait par la reconnaissance et par les œuvres, autant que nos forces nous le permettent, alors, de même que les nuées attirent les vapeurs de la terre, de même il attire notre âme tout entière <sup>1</sup>. La nuée s'élève vers le ciel, emportant l'âme avec elle, et Dieu commence à lui dévoiler quelques-unes des merveilles du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est juste, mais je sais très bien que cela se passe de la sorte.

Dans ces ravissements, l'âme semble ne plus animer le corps. On s'aperçoit d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant, et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Ici il n'y a aucun moyen de résister à l'attrait divin. Dans l'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours le faire, quoique avec peine et un violent effort; mais il n'en est pas de même dans le ravissement, on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation, il fond souvent sur vous avec une

1. La sainte a ajouté en marge : « *Helo oïdo ansi esto de que cogen las nubes las vapores, u el sol. J'ai entendu dire que les nuées attirent ainsi les vapeurs; peut-être est-ce le soleil.* »

impétuosité si rapide et si forte, que vous voyez, vous sentez cette nuée vous saisir, et cet aigle puissant vous emporter sur ses ailes.

Je l'ai dit : l'on voit, l'on comprend que l'on est enlevé, mais on ne sait où l'on va; de sorte que la faible nature éprouve à ce mouvement, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents. Il faut, en effet, qu'elle ose tout risquer, advienne que pourra, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire de bon gré où il lui plaît; car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente. J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois, j'obtenais quelque chose; mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.

J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses, agenouillée et prête à communier. Ma peine en fut extrême, dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent, et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, je défendis aux religieuses d'en parler. D'autres fois, m'apercevant que Dieu allait renouveler cette faveur (et un jour en particulier, à la fête du titulaire de notre

monastère <sup>1</sup>, tandis que j'assistais au sermon devant des dames de qualité), je me jetais soudain à terre; mes sœurs accouraient pour me retenir; malgré cela, le ravissement ne pouvait échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et il me semblait qu'il pouvait m'accorder les mêmes grâces sans que l'on en sût rien <sup>2</sup>. Il paraît avoir daigné dans sa bonté entendre ma prière, car depuis, rien de tel ne m'est arrivé; à la vérité, il y a très peu de temps que je lui ai demandé cette faveur.

Lorsque je voulais résister, je croyais sentir sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient; je ne saurais à quoi les comparer. Nulle autre des opérations de l'esprit dont j'ai parlé n'approche d'une telle impétuosité. J'en demeurais brisée. C'est un combat terrible et qui sert de peu. Quand Dieu veut agir, il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir.

Quelquefois, il daigne se contenter de nous faire voir qu'il veut nous accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir. Alors, si nous y résistons par humilité, elle produit les mêmes effets que si elle eût obtenu un plein consentement.

Ces effets sont grands. Le premier est de montrer le souverain pouvoir de Dieu. Quand il le veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme

1. Saint Joseph.

2. Les éditions antérieures à l'édition photo-lithographique de La Fuente portaient : *que aquella merced no podia su Majestad hacermela, etc.*, en sorte qu'on faisait dire à la sainte : « Il n'était pas possible que Notre-Seigneur m'accordât ces grâces sans qu'on n'en eût connaissance. » L'original porte clairement : *que aquella merced podia su Majestad,*

nous n'en sommes pas les maîtres. Malgré nous, nous voyons qu'il y a un être supérieur, que de telles faveurs sont un don de sa main, et que de nous-mêmes nous n'y pouvons rien, absolument rien; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur en voyant ainsi mon corps enlevé de terre. Car, quoique l'âme l'entraîne après elle avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte, que je pouvais voir que j'étais élevée de terre. A la vue de cette Majesté qui déploie ainsi sa puissance, les cheveux se dressent sur la tête, et l'on se sent pénétré d'une vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour; et cet amour redouble, en voyant jusqu'à quel point Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon, souillé par tant d'offenses.

Un autre effet du ravissement est un détachement étrange, que je ne saurais expliquer. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il diffère en quelque manière des autres détachements, qu'il est même de beaucoup supérieur à celui qu'opèrent les grâces qui n'affectent que l'âme. Dans ce dernier cas, le détachement, quelque parfait qu'il soit, n'est qu'un détachement d'esprit; mais ici, Dieu semble vouloir que le corps lui-même en arrive de fait à ce détachement absolu. On devient ainsi plus étranger que jamais aux choses de la terre, et on trouve la vie incomparablement plus pénible.

Vient ensuite une peine qu'il n'est en notre pouvoir ni d'appeler, ni d'enlever de l'âme quand elle s'en est emparée. Je voudrais bien faire connaître cette peine si

douloureuse, mais je crois que je n'y arriverai pas; j'en dirai néanmoins quelque chose, si je le puis. Auparavant je dois faire observer ceci : cet état est postérieur de beaucoup à toutes les visions et révélations dont je ferai le récit, postérieur aussi à cette époque où Notre-Seigneur me donnait d'ordinaire dans l'oraison des faveurs et des délices si grandes. Il est vrai, il daigne encore de temps en temps me les prodiguer; mais l'état le plus ordinaire de mon âme, c'est d'éprouver cette peine dont je vais traiter. Elle est tantôt plus intense et tantôt moins; je parlerai ici de sa plus grande intensité.

Je rapporterai plus loin les transports impétueux que je ressentais lorsqu'il plut à Dieu de m'envoyer des ravissements<sup>1</sup>; mais je tiens à dire ici qu'entre la souffrance que me causaient ces transports, et la peine dont je traite maintenant, il n'y a pas, à mon avis, moins de différence qu'entre une chose très corporelle et une très spirituelle. Je ne crois pas faire là une exagération. En effet, si l'âme souffre dans ces transports, c'est en compagnie du corps, qui partage sa souffrance; d'ailleurs, elle est bien loin de se voir dans cette extrémité d'abandon où la réduit la peine dont je parle. Ainsi que je l'ai dit, nous ne sommes pour rien dans cette peine : souvent, à l'improviste, un désir naît en l'âme, on ne sait comment, et ce désir, en un instant, la pénètre tout entière, lui causant une telle douleur qu'elle s'élève bien au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met dans un si profond désert, qu'elle ne pourrait, en faisant les plus grands efforts, trouver sur la terre une seule créature qui lui tint compagnie; d'ailleurs, quand elle le pourrait elle ne le voudrait pas, elle n'as-

1. Voir au ch. xxix.

pire qu'à mourir dans cette solitude. C'est en vain qu'on lui parlerait et qu'elle se ferait la dernière violence pour répondre ; rien ne peut enlever son esprit à cette solitude. Quoique Dieu me semble alors très éloigné de l'âme, souvent néanmoins il lui découvre ses grandeurs d'une manière si extraordinaire, qu'elle dépasse toutes nos conceptions. Aussi les termes manquent pour l'exprimer, et il faut, selon moi, l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Cette communication n'a pas pour but de consoler l'âme, mais de lui montrer à combien juste titre elle s'afflige de se voir absente d'un bien qui renferme en soi tous les biens. Par cette vue, l'âme sent croître et sa soif de Dieu et la rigueur de sa solitude. Elle est en proie à une peine si délicate et si pénétrante, elle se sent dans un tel désert, qu'elle peut à la lettre dire avec David : *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto*<sup>1</sup>.

Le royal prophète dut sans doute prononcer ces paroles quand il était lui-même dans cette solitude intérieure, avec cette différence qu'à un saint, le Seigneur devait la faire ressentir d'une manière plus excessive. Ce verset se présente à ma pensée, et l'éprouve, me semble-t-il, ce qu'il exprime. Ce m'est une consolation de voir que d'autres personnes, et surtout de telles personnes, ont senti comme moi une si extrême solitude. Dans cet état, l'âme ne paraît plus être en elle-même ; mais, comme le passereau sur le toit, elle habite dans la partie la plus élevée d'elle-même, dominant de cette hauteur toutes les créatures ; je dirai plus encore : c'est au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même qu'elle a sa demeure.

1. Je suis demeuré seul dans mes veilles, comme le passereau solitaire sur le toit. (Ps. ci. 8.)

D'autres fois, l'âme semble dans un tel excès d'indigence et de besoin, qu'elle se dit et se demande à elle-même : Où est ton Dieu <sup>1</sup> ? Je ferai remarquer ici que je ne savais pas bien auparavant quel était le sens de ces versets en castillan ; aussi, après en avoir reçu l'intelligence, j'éprouvais une grande consolation de voir que Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, les avait présentés à ma mémoire.

En d'autres occasions, je me souvenais de ce que disait saint Paul, « qu'il était crucifié au monde <sup>2</sup> ». Je ne dis pas que cet état soit le mien, j'ai une claire vue du contraire ; mais, selon moi, il se passe alors dans l'âme quelque chose de semblable. Il ne lui vient de consolation, ni du ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre à laquelle elle ne tient plus et d'où elle ne veut pas en recevoir ; elle est comme crucifiée entre le ciel et la terre, en proie à la souffrance, sans recevoir de soulagement ni d'un côté ni de l'autre. Du côté du ciel, il est vrai, lui vient cette admirable connaissance de Dieu dont j'ai parlé, et qui dépasse de bien loin tout ce que l'on peut souhaiter ; mais cette vue accroît encore son tourment en augmentant davantage ses désirs, en sorte que l'intensité de la peine lui fait quelquefois perdre le sentiment ; à la vérité, ce dernier effet dure peu. Ce sont comme les angoisses de la mort ; mais il y a dans cette souffrance un si grand bonheur, que je ne sais à quoi le comparer. C'est un martyre de douleur et de délices. En vain offrirait-on à cette âme toutes les satisfactions de la terre, même celles qui jusque-là avaient pour elle le plus d'attraits, elle n'en veut pas et elle les repousse avec dédain. Elle connaît bien qu'elle ne veut que son Dieu, mais elle n'aime rien de parti-

1. *Ubi est Deus tuus?* (Ps. xli, 4.)

2. *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (Gal., vi, 14.)

culier en lui; elle aime en lui tout ce qui est lui, et elle ne sait point ce qu'elle aime. Je dis qu'elle ne le sait pas, parce que l'imagination ne lui représente rien; d'ailleurs, durant une grande partie du temps qu'elle passe de la sorte, ses puissances, à mon avis, demeurent sans action. Elles sont ici suspendues par la peine, comme elles le sont par le plaisir dans l'union et dans le ravissement.

O Jésus! qui pourrait faire de ceci une fidèle peinture J'en aurais, mon père, le plus ardent désir, quand ce ne serait que pour savoir de vous la nature de cet état dans lequel mon âme se trouve toujours maintenant. Le plus souvent, l'instant où elle se voit libre d'occupations est celui où elle est saisie par ces angoisses de mort; elle les redoute pourtant quand elle les voit fondre sur elle, parce qu'elle ne doit pas en mourir. Mais une fois qu'elle est dans ce martyre, elle voudrait y passer tout ce qui lui reste de vie : il faut le dire néanmoins, il est d'une rigueur si excessive, que la nature a bien de la peine à le supporter.

J'ai été quelquefois réduite à une telle extrémité, que j'avais presque entièrement perdu le pouls. C'est ce qu'affirment celles de mes sœurs qui m'entouraient alors, et qui ont maintenant plus de connaissance de mon état. De plus, j'ai les bras très ouverts, et les mains si raides que parfois je ne puis les joindre. Il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans tous les membres, une douleur aussi violente que si tout mon corps eût été disloqué. Il me vient quelquefois en pensée que si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de trouver dans ce tourment la fin de ma vie, car il est assez violent pour donner la mort; mais, hélas! je n'en suis pas digne. Tout mon désir alors est de mourir. Je ne me souviens ni du purgatoire, ni de ces

grands péchés par lesquels j'ai mérité l'enfer; tout s'efface de ma mémoire et s'absorbe dans ce brûlant désir de voir Dieu. Ce désert et cette solitude ont plus de charme pour mon âme que toutes les compagnies du monde. Si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de s'entretenir avec des âmes qui eussent éprouvé le même tourment; mais personne, à ce qu'il lui semble, ne la croirait, ce qui est pour elle un autre tourment.

Cette peine arrive quelquefois à un tel excès, que l'âme ne voudrait plus comme auparavant se trouver dans la solitude; elle ne voudrait pas non plus de compagnie, mais seulement rencontrer une âme dans le sein de laquelle elle pût exhiler ses plaintes. Elle est comme le supplicié qui, ayant déjà la corde au cou et se sentant étouffer, cherche à reprendre haleine. Ce désir de compagnie ne part, selon moi, que de la faiblesse de notre nature, qu'un tel martyr met en danger de mort. Je puis affirmer avec certitude qu'il en est ainsi. M'étant vue plus d'une fois dans la vie réduite à cette extrémité, soit par ces grandes maladies, soit par ces crises dont j'ai fait mention, je crois pouvoir dire que ce dernier danger de mort ne le cède à aucun des autres. Ainsi, dans cette agonie, c'est l'horreur naturelle qu'ont l'âme et le corps de se séparer qui leur fait demander secours, afin de respirer. S'ils cherchent à parler de leur souffrance, à s'en plaindre, à faire diversion, c'est pour conserver la vie; tandis que, par un désir contraire, l'esprit ou la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais si ce que j'ai dit est juste, et si je me suis bien expliquée. Mais il me semble que cela se passe de la sorte. Jugez par là, mon père, du repos que je dois avoir en cette vie, puisque celui que je goûtais dans l'oraison et dans la solitude où Dieu me consolait, se trouve

maintenant presque toujours changé en ce tourment que je viens de dépeindre. Mais l'âme le trouve si agréable, elle en voit tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les joies spirituelles dont Dieu la favorisait auparavant. Ce chemin lui paraît plus sûr, parce que c'est celui de la croix. Le bonheur qu'elle y goûte est, selon moi, d'un grand prix, parce que le corps n'y a point de part; il en a seulement à la peine, et l'âme savoure seule les délices de ce martyre. Je ne comprends pas comment cela peut se faire, je sais seulement qu'il en est ainsi; et je n'échangerais pas, je l'avoue, cette faveur visiblement surnaturelle, que je tiens de la pure bonté de Dieu et nullement de mes efforts, contre toutes celles dont il me reste à traiter. Je parle non de l'ensemble de ces faveurs, mais de chacune en particulier.

Il ne faut pas oublier que les transports de cette peine me sont venus après toutes les grâces rapportées avant celle-ci, et après toutes celles dont ce livre contiendra le récit; j'ajoute que c'est l'état où je me trouve maintenant.

Comme presque chaque nouvelle faveur que je reçois me cause des craintes jusqu'à ce que Notre-Seigneur me rassure, celle dont je parle me donnait aussi dans les commencements certaines alarmes. Mais le divin Maître me dit de ne pas craindre, et de plus estimer cette grâce que toutes celles qu'il m'avait faites : l'âme se purifiait dans cette peine, elle y était travaillée et purifiée comme l'or dans le creuset, afin que la main divine pût mieux étendre sur elle l'émail de ses dons; enfin, elle endurait là les peines qu'elle aurait endurées dans le purgatoire.

J'avais bien compris que c'était là une insigne faveur, mais ces paroles me laissèrent dans une sécurité beaucoup plus grande; mon confesseur me dit aussi que c'était véritablement l'œuvre de Dieu. A la vérité, quel-

que crainte que m'eût inspirée cette peine à cause du peu de vertu que je voyais en moi, jamais je n'avais pu croire qu'elle ne vint point de Dieu; mon appréhension procédait uniquement de ce que je me trouvais indigne d'une grâce aussi excessive. Béni soit le Seigneur, dont la bonté est si grande! Amen.

Je m'aperçois que je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des ravissements; mais cette peine dont je viens de parler est plus qu'un ravissement, et voilà pourquoi elle produit les effets que j'ai décrits.

Je reviens donc aux ravissements et à leurs effets ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger, qu'il n'avait plus de pesanteur; quelquefois c'était à un tel point, que je ne sentais presque plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort, et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris: ainsi, il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. Quoique d'ordinaire on ne perde pas le sentiment, il m'est cependant arrivé d'en être entièrement privée; ceci a été rare, et a duré fort peu de temps. Le plus souvent, le sentiment se conserve, mais on éprouve je ne sais quel trouble: et bien qu'on ne puisse agir à l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre; c'est comme un son confus qui viendrait de loin. Toutefois, même cette manière d'entendre cesse lorsque le ravissement est à son plus haut degré, je veux dire lorsque les puissances, entièrement unies à Dieu, demeurent perdues en lui. Alors, à mon avis, on ne voit, on n'entend, on ne sent rien. Comme je l'ai dit précédemment dans l'oraison d'union, cette transformation totale de l'âme en Dieu est de fort courte durée; mais tant qu'elle dure, aucune

puissance n'a le sentiment d'elle-même, ni ne sait ce que Dieu opère. Cela dépasse sans doute la portée de notre entendement sur cette terre, et nous devons être incapables de recevoir une si haute lumière; du moins, Dieu ne veut pas nous la donner. C'est ce que j'ai vu par ma propre expérience.

Ici peut-être vous me demanderez, mon père, comment le ravissement se prolonge quelquefois plusieurs heures. D'après ce que j'ai souvent éprouvé, le ravissement, comme je l'ai dit de l'oraison précédente, n'est pas continu; l'âme en jouit seulement par intervalles. A diverses reprises elle s'abîme, ou plutôt Dieu l'abîme en lui; et après qu'il l'a tenue en cet état un peu de temps, la volonté seule demeure unie à lui. Dans les deux autres puissances, il se manifeste un mouvement semblable à celui de l'ombre de l'aiguille des cadrans solaires, laquelle ne s'arrête jamais. Mais quand le soleil de justice le veut, il sait bien les faire arrêter; et c'est là ce qui, à mon sens, est de très courte durée. Cependant, comme le transport ou élévation de l'esprit a été puissant, la volonté, malgré les nouveaux mouvements des deux autres facultés, reste abîmée en Dieu. En même temps, agissant en souveraine, elle produit sur le corps l'opération que j'ai marquée, afin que si les deux autres puissances s'efforcent par leur agitation de troubler sa paix, elle soit libre du moins des attaques de ses sens, les moindres de ses ennemis. Elle les suspend donc, parce que telle est la volonté du Seigneur. Les yeux demeurent presque tout le temps fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer; et si quelquefois ils s'ouvrent, ils ne distinguent ni ne remarquent rien, ainsi que je l'ai déjà dit. En cet état, le corps a perdu en grande partie le pouvoir d'agir, d'où il résulte que lorsque la mémoire et l'entendement s'unissent de nou-

veau à la volonté, ces deux puissances rencontrent moins de difficulté.

Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur n'ait donc pas de peine de se trouver, pendant plusieurs heures, le corps comme lié, et parfois, la mémoire et l'entendement distraits. Le plus souvent, à la vérité, la distraction de ces deux puissances ne consiste qu'à se répandre en louanges de Dieu, dont elles sont comme enivrées, ou à tâcher de comprendre ce qui s'est passé en elles. Encore ne peuvent-elles le faire à leur gré, vu que leur état ressemble à celui d'un homme qui, après un long sommeil rempli de rêves, n'est encore qu'à demi éveillé.

Si je m'explique sur ce sujet avec tant d'étendue, c'est que je sais qu'il y a maintenant, et même en cet endroit <sup>1</sup>, des âmes à qui Notre-Seigneur accorde de telles grâces. Si ceux qui les dirigent n'ont point passé par là, surtout si la science leur manque, il leur semblera peut-être que dans le ravissement ces personnes doivent être comme mortes. Ce que de telles âmes ont à souffrir de la part des confesseurs qui ne les comprennent pas, est vraiment digne de compassion, comme je le dirai dans la suite. Peut-être ne sais-je moi-même ce que je dis. C'est à vous, mon père, de juger si je rencontre juste en quelque chose, puisque le Seigneur vous a donné une connaissance expérimentale de ces grâces; mais comme elle est encore assez récente chez vous, il pourrait se faire que vous n'eussiez pas observé ces faits avec autant d'attention que moi.

C'est en vain qu'après le ravissement je fais des efforts pour remuer les membres; le corps demeure longtemps sans forces, l'âme les lui a toutes enlevées. Souvent,

1. A Avila.

infirmes auparavant et travaillé de grandes douleurs, il sort de là plein de santé et admirablement disposé pour l'action. Dieu se plaît ainsi à faire éclater la grandeur du don qu'il fait; il veut que le corps lui-même, qui déjà obéit aux désirs de l'âme, participe à son bonheur. Quand l'âme revient à elle, si le ravissement a été grand, il peut arriver qu'elle se trouve encore pendant un ou deux jours, et même trois, comme interdite et hors d'elle-même, tant ses puissances restent profondément absorbées.

C'est alors qu'on éprouve le tourment de rentrer dans la vie. L'âme sent qu'elle a des ailes pour voler, et que le léger duvet a disparu. Le moment est venu pour elle de déployer hautement l'étendard de Jésus-Christ. Devenue gouverneur de la citadelle, l'âme monte ou plutôt est transportée à la plus haute tour, pour y arborer la bannière de Dieu. De cette hauteur où elle se voit en sûreté, elle regarde ceux qui sont dans la plaine; loin de redouter les dangers, elle les désire, parce que Dieu lui donne comme la certitude de la victoire. Celui qui est placé en un lieu élevé porte au loin son regard : ainsi l'âme découvre très clairement le néant de tout ce qui est ici-bas, et le peu d'estime qu'on doit en faire. Désormais elle ne veut plus avoir de volonté propre; elle voudrait même ne plus avoir de libre arbitre, afin d'être délivrée des combats qu'il lui suscite<sup>1</sup>. Elle supplie le Seigneur de lui accorder cette grâce : elle lui remet les clefs de sa volonté. La voilà donc, cette âme, de jardinier devenue gouverneur de citadelle. Elle ne veut faire en tout que la volonté de son maître. Elle ne

1. Le P. Bañès a raturé ces mots de la sainte : *libre alvedrio ni guerra*, et il a ajouté entre les lignes : *otra voluntad sino hacer la de nuestro Señor*. Le célèbre théologien a-t-il craint que le nom seul du libre arbitre inquiétât le tribunal de l'Inquisition?

veut être maîtresse ni d'elle-même ni de quoi que ce soit, non pas même du moindre petit fruit du jardin confié à ses soins. S'il produit quelque chose de bon, que le maître le distribue comme il le jugera à propos. Quant à elle, son unique vœu désormais est de ne rien posséder en propre, et de voir le Seigneur disposer de tout, selon les intérêts de sa gloire et de son bon plaisir.

La vérité est que tout cela se passe de la sorte. Ce sont là les effets que produisent dans l'âme ces ravissements, quand ils sont véritables. S'ils ne les produisaient pas, et si l'âme n'en tirait pas ces précieux avantages, non seulement je douterais beaucoup que ces transports vinsent de Dieu, mais je craindrais que ce ne fussent plutôt de ces transports de rage dont parle saint Vincent Ferrier <sup>1</sup>.

Quant à moi, je sais très bien, et j'ai vu par expérience, qu'un ravissement d'une heure, d'une durée même plus courte, suffit, quand il vient de Dieu, pour donner à l'âme l'empire sur toutes les créatures, et une liberté telle, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle voit bien qu'un si grand trésor ne vient point d'elle; elle ne sait même pas comment il lui a été donné; mais elle voit, avec évidence, les immenses avantages que lui apporte chacun de ces ravissements.

1. Sainte Thérèse se sert ici d'un mot qui n'est pas espagnol. Modifiant tant soit peu l'expression *arrobamiento*, qui signifie ravissement, elle dit *rabamiento*, mot de sa façon, auquel répondrait dans notre langue celui d'*enragement*. Par ce terme qu'elle invente, elle rend mieux l'énergie de celui qu'emploie saint Vincent Ferrier, dans son *Traité de la vie spirituelle*, pour flétrir et stigmatiser les faux ravissements. Voici le passage auquel la sainte fait visiblement allusion :

« Et scias pro certo quod major pars raptuum imo *rabierum* nuntiorum Antichristi venit per istum modum. » (*Tract. Vit. spirit.*, c. XII.)

« Tenez pour certain que la plus grande partie des ravissements, ou plutôt des rages des messagers de l'Antéchrist, vient de cette manière. »

Pour le croire, il faut l'avoir éprouvé. Aussi, l'on ne donne point de créance à une pauvre âme qu'on a connue très imparfaite et qu'on voit soudain prétendre à des choses héroïques. Très promptement en effet, l'âme ne peut plus se contenter de servir le Seigneur d'une manière vulgaire, elle aspire à le faire de toute l'étendue de ses forces. On s'imagine qu'il y a là tentation et folie. Mais si l'on savait que tout cela ne vient point de cette âme, mais du Seigneur à qui elle a remis les clefs de sa volonté, on cesserait de s'étonner. Pour moi, j'en suis convaincue, lorsqu'une personne est élevée à cet état, ce souverain Roi prend un soin particulier de tout ce qu'elle doit faire. Oh! que l'on saisit bien alors le sens du verset dans lequel David demande les ailes de la colombe<sup>1</sup>! Que l'on comprend clairement combien il avait raison de faire à Dieu cette prière, et à combien juste titre nous devrions tous la lui adresser! On le voit avec évidence, l'esprit prend alors son vol pour s'élever au-dessus de tout le créé et avant tout au-dessus de lui-même; mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit.

Quel empire est comparable à celui d'une âme qui, de ce faite sublime où Dieu l'élève, voit au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être captivée par aucune? Qu'elle est confuse de ses attaches d'autrefois! Comme elle s'étonne de son aveuglement! Quelle compassion elle porte à ceux qu'elle voit dans les mêmes ténèbres, surtout si ce sont des personnes d'oraison, et envers qui Dieu se montre déjà prodigue de ses faveurs! Elle voudrait élever sa voix pour leur faire connaître combien ils s'égarent; quelquefois même

1. *Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? Et volabo et requiescam.* (Ps. LIV, G.) Et j'ai dit : qui me donnera des ailes comme à la colombe? Et je m'envolerai, et je me reposerai.

elle ne peut s'en défendre, et alors mille persécutions pleuvent sur sa tête. On l'accuse de peu d'humilité; elle prétend, dit-on, instruire ceux de qui elle devrait apprendre. Si c'est une femme, on lui fait encore plus vite son procès. Et on a raison de la condamner, parce qu'on ignore le transport qui la presse. Souvent, incapable d'y résister, elle ne peut s'empêcher de détromper ceux qu'elle aime. Elle voudrait les voir libres de la prison de cette vie, où elle a été enchaînée elle-même; car, elle le voit clairement, c'est bien d'une prison qu'elle a été tirée.

Elle gémit d'avoir été jadis sensible au point d'honneur, et de l'illusion qui lui faisait regarder comme honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle n'y voit plus qu'un immense mensonge, dont nous sommes tous victimes. Elle comprend que l'honneur digne de ce nom n'est point mensonger, mais très véritable, qu'il estime ce qui mérite de l'être, qu'il considère comme un néant ce qui est un néant, car tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu est néant, et moins encore que le néant. Elle se rit d'elle-même, en songeant qu'il y a eu un temps dans sa vie où elle a fait quelque cas de l'argent, et où elle en a eu quelque désir. A la vérité, je n'ai jamais eu à me confesser d'un tel désir; c'était une assez grande faute pour moi d'avoir accordé quelque estime aux richesses. Si l'on pouvait avec elles acheter le bonheur dont je jouis, je les priserais extrêmement; mais je vois au contraire que pour obtenir ce bonheur, il faut renoncer à tout.

Qu'achète-t-on avec cet argent dont on a soif? Est-ce un bien de quelque prix? est-ce un bien durable? et pourquoi le veut-on? Quel lugubre repos on se procure, et qu'il coûte cher! Souvent, avec cet argent, on descend en enfer et l'on achète un feu qui ne s'éteint

pas, un supplice sans fin. Oh! si les hommes pouvaient tous le regarder comme un peu de boue inutile, quelle harmonie régnerait dans le monde! Quel affranchissement des soucis qui nous troublent! Avec quelle amitié tous se traiteraient mutuellement, si l'intérêt de l'honneur et de l'argent disparaissait de la terre! Pour moi, je tiens que ce serait le remède à tout.

L'âme voit de quel aveuglement sont frappés les esclaves des plaisirs, et comment, par ces plaisirs, ils n'acquièrent, dès cette vie même, que des peines et des troubles amers. Quelle inquiétude! quel peu de contentement! comme ils travaillent en vain!

En elle-même, l'âme découvre, à la lumière du Soleil divin, non seulement les toiles d'araignée ou les grandes fautes, mais encore les grains de poussière, si petits qu'ils soient. Elle a beau faire tous ses efforts pour tendre à la perfection, dès que ce Soleil l'investit de ses rayons, elle se trouve extrêmement trouble : semblable à l'eau dans un verre, qui, loin du soleil, semble pure et limpide, mais qui, exposée à ses rayons, paraît toute remplie d'atomes. Cette comparaison est parfaitement juste. Quand Dieu n'a pas encore accordé d'extase à l'âme, elle croit éviter avec soin toute offense, et faire pour son service tout ce qui dépend d'elle. Mais lorsque, dans l'extase, le Soleil de justice donne sur elle et lui fait ouvrir les yeux, elle découvre tant d'atomes d'imperfections qu'elle voudrait les refermer aussitôt. Comme le jeune aiglon, elle n'est pas encore assez forte pour regarder fixement ce Soleil, mais pour peu qu'elle tienne les yeux ouverts, elle se voit comme une eau très trouble. Elle se rappelle ces paroles : « Seigneur, qui sera juste devant vous ? » Quand elle con-

1. *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (Ps. cxlii, 2.)  
Car aucun des vivants ne sera justifié devant vous.

sidère ce divin Soleil, elle est éblouie de sa clarté ; et quand elle se considère elle-même, la boue de ses misères lui met un bandeau sur les yeux, et cette petite colombe se trouve aveugle. Oui, très souvent, elle demeure complètement aveugle, absorbée, effrayée, évanouie, devant les merveilles si grandes qu'elle contemple. C'est là qu'elle trouve ce trésor de la vraie humilité, qui fait qu'elle n'a plus de peine à dire ou à entendre dire du bien d'elle-même. Que le maître du jardin en distribue les fruits à son gré : c'est à lui, et non à elle, de le faire. Ainsi, ne gardant rien entre les mains, elle fait hommage au Seigneur de tout le bien qu'elle possède, et si elle parle de soi, c'est uniquement pour la gloire de son Dieu. Elle sait que dans ce jardin rien ne lui appartient en propre ; et voulût-elle l'ignorer, cela n'est pas en son pouvoir, car elle le voit d'un œil que Dieu, malgré elle, ferme aux choses du monde et tient ouvert à la vérité.

## CHAPITRE XXI

Suite et fin de ce dernier degré d'oraison. Sentiments de l'âme obligée de vivre de nouveau ici-bas ; lumière que Dieu lui donne sur les erreurs du monde. Salutaire doctrine contenue dans ces pages.

En terminant ce qui regarde ce sujet, je dirai que Dieu, pour ravir cette âme, n'a pas besoin de son consentement. Elle le lui a déjà donné ; il sait qu'elle s'est remise avec sa volonté entre ses mains, et il ne peut être trompé par elle, parce qu'il connaît tout. Il n'en est pas de même ici-bas, où tout est plein d'artifice et de duplicité. Une personne vous prodigue tant de marques d'affection, que vous croyez avoir gagné son cœur ; mais bientôt vous vous apercevez que tout cela n'était que mensonge. Non, la vie n'est pas supportable au milieu de tant d'intrigues, surtout si l'intérêt vient à s'y mêler.

Heureuse donc l'âme que Dieu élève à l'intelligence de la vérité ! Quel admirable état pour des rois que celui-là ! Combien il vaudrait mieux pour eux travailler à l'acquérir que chercher à posséder de grands domaines. Quel ordre on verrait dans leurs États ! Que de maux seraient évités ! combien auraient déjà été épargnés au monde ! Quand on a vu ainsi la vérité,

on ne craint plus de perdre ni la vie ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quelle précieuse disposition dans ceux qui sont plus étroitement tenus que leurs sujets à défendre l'honneur de Dieu, puisqu'ils sont souverains et qu'ils marchent à la tête des peuples! Pour faire faire un pas à la foi, pour éclairer les hérétiques d'un rayon de lumière, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes. Et ils auraient raison. Car en échange de ce sacrifice, ils s'assureraient la possession d'un royaume qui n'a point de fin.

Il suffit d'une seule goutte de cette eau du ciel tombant dans une âme, pour lui inspirer un profond dégoût de tout ce qui est terrestre. Qu'éprouvera-t-elle donc quand, l'heure venue, elle s'y plongera tout entière? O mon Dieu! pourquoi faut-il qu'il ne m'ait pas été donné de proclamer bien haut ces vérités? Comme tant d'autres qui savent les annoncer tout autrement que moi, je n'aurais point obtenu créance; mais mon âme, du moins, se serait satisfaite. Oui, le sacrifice de ma vie me paraîtrait bien peu de chose, au prix d'une seule de ces vérités communiquée aux hommes. J'ignore toutefois ce que je ferais, car puis-je me fier à moi-même? Cependant, telle que je suis, je sens, pour dire des vérités si salutaires à ceux qui gouvernent, un zèle qui me tue. Voyant mon impuissance, je me tourne vers vous, Seigneur, et je vous conjure de remédier à tant de maux. Vous le savez: volontiers, pourvu que je pusse vivre sans vous offenser, je me dessaisirais des faveurs que vous m'avez accordées, pour les céder aux rois. Dès lors, je le sais, ils ne pourraient plus consentir à tant de choses qu'ils autorisent, et ces grâces seraient en eux la source des plus grands biens. O mon Dieu, éclairez-les sur l'étendue de leurs obligations. Elles sont grandes ces

obligations, puisque vous les distinguez si fort des autres hommes ici-bas, que vous daignez même, comme je l'ai entendu dire, faire paraître des signes dans le ciel lorsque vous les rappelez à vous. A cette seule pensée, mon âme est pénétrée d'un sentiment de dévotion. Vous voulez par là, ô mon Roi, leur apprendre à vous imiter pendant leur vie, puisque ces signes dans le ciel impriment à leur mort une certaine ressemblance avec la vôtre.

Mon langage est très hardi; si vous le trouvez blâmable, veuillez, mon père, déchirer cette page. Sachez-le cependant, si je pouvais leur parler en face, et si j'avais l'espoir d'en être écoutée, je leur dirais ces vérités avec plus d'énergie encore. Je prie beaucoup pour eux, et j'ai un ardent désir que Dieu exauce mes prières. Il ne s'agit après tout que de risquer sa vie, et bien souvent je désire en être délivrée; ce serait donc perdre bien peu pour gagner beaucoup. Au reste, il n'y a plus moyen de vivre ici-bas, puisque l'on est contraint d'y voir de ses yeux l'illusion qui nous entraîne, et l'aveuglement dont nous sommes frappés.

Parvenue à cette hauteur, l'âme ne forme pas seulement des désirs pour Dieu, mais elle reçoit de lui la force de les réaliser. Elle s'élançe au-devant de toutes les occasions de le servir. Encore ne croit-elle rien faire, tant est vive, comme je le disais, la lumière qui lui montre qu'excepté servir Dieu, tout le reste n'est qu'un néant. La douleur alors, surtout quand on est aussi inutile que je le suis, est de ne pas voir se présenter ces occasions. Mais vous, ô mon souverain Bien, veuillez permettre qu'un jour vienne où je pourrai vous payer au moins un denier<sup>1</sup> sur mes dettes im-

1. Le texte porte : *algun cornado*. D'après La Fuente, le *cornado* est

menses! Daignez, Seigneur, faire en sorte que votre servante vous rende enfin quelque petit service. On a vu d'autres femmes vous prouver leur amour par des actions héroïques; et moi, je ne sais que parler. C'est pourquoi vous ne voulez point, ô mon Dieu, m'employer à des œuvres. Ainsi, tout mon service se réduit à des paroles et à des désirs. Encore, ma langue n'est-elle pas libre; hélas! j'en abuserais peut-être. Fortifiez vous-même mon âme, commencez à la disposer, ô vous, Bien de tous les biens, ô mon Jésus! Faites naître au plus tôt pour moi des occasions de travailler pour votre gloire. Tant recevoir et ne rien donner en retour, c'est un tourment qui ne se peut souffrir. Coûte que coûte, Seigneur, ne me laissez pas plus longtemps paraître devant vous les mains si vides, puisque vous devez mesurer la récompense sur les œuvres. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté; je vous ai tout donné, je suis à vous, disposez de moi selon votre bon plaisir. Je sens, ô mon Seigneur, toute mon impuissance. Gardez-moi près de vous, à cette hauteur où les vérités se découvrent à l'âme, et je pourrai tout; mais si vous vous éloignez tant soit peu, je me retrouverai bientôt, comme autrefois, sur le chemin de l'enfer.

Ah! que doit sentir une âme, quand, de cette région où elle est parvenue, elle est forcée de revenir au commerce des hommes, et d'assister comme spectatrice à cette pitoyable comédie de la vie présente! Quel supplice pour elle de consumer le temps à réparer les forces du corps par la nourriture et par le sommeil! Tout lui pèse, elle ne sait comment fuir; elle est enchaînée, elle

une monnaie du temps de Sanche IV, dont la marque était une couronne. Par sa valeur infime, elle signifie maintenant quelque chose de méprisable.

se voit prisonnière. Oh! comme elle sent sa captivité dans ce corps, et la misère de la vie! Qu'elle comprend bien la raison qui portait saint Paul à supplier Dieu de l'en affranchir! Avec l'Apôtre elle élève de grands cris vers Dieu, et lui demande la liberté. J'ai parlé déjà de ces aspirations; mais ici, ce sont des désirs si impétueux, que très souvent l'âme paraît vouloir s'élancer hors du corps, pour saisir cette liberté qu'on lui refuse. Elle se regarde comme vendue sur une terre étrangère, et ce qui lui est le plus amer, c'est de trouver bien peu d'âmes qui gémissent avec elle et demandent la fin de leur exil, tandis que le plus grand nombre n'aspirent qu'à jouir de la vie.

Ah! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions point notre bonheur dans les choses de la terre, comme le regret de l'absence de Dieu se ferait sentir à nos âmes, et comme la crainte de la mort serait tempérée par le désir de jouir de la vie véritable! Je m'arrête de temps en temps à cette considération : si, malgré mon peu d'amour, malgré mon incertitude du bonheur à venir que n'ont pas mérité mes œuvres, il me suffit de cette lumière que le Seigneur m'a donnée, pour éprouver souvent un si mortel ennui de me voir dans ce lieu de bannissement, que devaient donc éprouver les saints! Que devaient sentir un saint Paul, une sainte Madeleine, et tant d'autres, en qui ce feu de l'amour divin jetait de si vives flammes! Leur vie devait être un martyre continu. Une chose, ce me semble, calme un peu ma peine, et me donne quelque repos, c'est de traiter avec des personnes en qui je trouve les mêmes désirs : j'entends des désirs confirmés par des œuvres. Il y a, en effet, des personnes qui croient posséder ce détachement et le publient, et de fait, vu leur état et les nombreuses années consacrées au travail de la perfection, il

devrait en être ainsi ; et cependant elles se font illusion. Mais l'âme qui l'a obtenu connaît de bien loin celles qui ne l'ont qu'en paroles, et celles qui l'ont en réalité. Elle voit le faible avancement des unes, et les admirables progrès des autres ; on le discerne très facilement, dès qu'on a de l'expérience.

J'ai fait connaître les effets des ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu. Ces effets sont tantôt plus grands et tantôt moindres. Dans les commencements, par exemple, ils sont moins sensibles, parce qu'ils ne sont pas encore confirmés par les œuvres. La perfection a ses progrès, et avant que l'âme ait fait disparaître les dernières traces des toiles d'araignées dont je parlais plus haut, il faut un certain temps. Mais à mesure qu'elle grandit en amour et en humilité, les fleurs de ses vertus répandent pour elle et pour les autres des parfums plus pénétrants. Il est vrai néanmoins que par un seul de ces ravissements, Dieu peut opérer dans l'âme de telle sorte, qu'il lui reste peu de travail pour acquérir la perfection. Nul ne saurait concevoir, s'il ne l'a éprouvé, de quels dons Dieu enrichit alors une âme. Jamais, ce me semble, tous nos efforts ne sauraient nous faire parvenir jusque-là. Sans doute, avec l'aide du Seigneur, et en suivant la route tracée par ceux qui ont écrit de l'oraison, en appliquant les principes et les moyens indiqués, on pourra arriver à la perfection et à un notable détachement ; mais ce ne sera qu'en plusieurs années, et avec beaucoup de travail. Au lieu qu'ici, c'est le Seigneur qui agit en peu de temps et sans aucun effort de notre part. Il détache sans retour l'âme de cette terre, et il lui en donne l'empire, fût-elle aussi indigente de mérites que je l'étais : je ne puis rien dire de plus fort, car je n'en avais véritablement presque aucun. Si l'on demande pourquoi il agit ainsi, je dirai : parce qu'il

le veut, et qu'il agit comme il lui plaît. Quand il ne trouve pas l'âme disposée, il la dispose à recevoir le bien dont il l'enrichit. Ainsi, il n'accorde pas toujours ses trésors comme récompense des soins avec lesquels on a cultivé le jardin; il est très certain pourtant qu'il récompense avec libéralité ceux qui, s'adonnant à cette culture, travaillent à se détacher de tout. Mais quelquefois, je le répète, il lui plaît de faire éclater son souverain pouvoir sur le sol le plus ingrat, et de rendre une âme imparfaite capable des plus grands biens. Cette âme est alors comme impuissante à retomber dans les offenses qu'elle commettait auparavant.

Dans cet état, l'âme connaît si clairement la vérité et en a une vue si habituelle, qu'elle regarde tout le reste comme un jeu de petits enfants. Elle se prend parfois à rire en voyant, jusque dans la vie religieuse, des personnes graves, des personnes d'oraison, faire tant de cas de certains points d'honneur qu'elle a déjà foulés aux pieds. Il est, disent-elles, de la prudence et de la dignité de leur rang d'en user de la sorte, pour être plus utiles aux autres. Mais elle sait très bien qu'en méprisant cette dignité de leur rang pour l'amour de Dieu, elles feraient plus de bien en un seul jour, qu'elles n'en feront en dix ans, en s'efforçant de la maintenir.

Cette âme mène une vie de souffrances, elle porte toujours la croix, mais elle fait d'admirables progrès. Ceux qui ont des rapports avec elle la croient à la cime de la perfection; et néanmoins, peu de temps après, elle est encore plus haut, parce que Dieu répand toujours en elle de nouvelles grâces. Dieu est l'âme de cette âme, il s'en réserve la conduite, et il est lui-même sa lumière; il lui prête, ce semble, une assistance continue pour la préserver de toute offense; il ne cesse de lui prodiguer ses dons et de l'exciter à le servir.

Dieu ne m'eut pas plus tôt accordé une si grande faveur, que tous mes maux cessèrent; il me donna la force de m'en affranchir. Dès ce moment, loin de trouver le moindre danger dans les occasions et auprès des personnes qui me nuisaient auparavant, j'y rencontrais un véritable profit : tout me servait de moyen pour mieux connaître Dieu et l'aimer plus que jamais, pour voir combien je lui étais redevable, et pour gémir de ma vie passée. Je comprenais bien que cette force ne venait point de moi ni de mes efforts, je n'avais pas eu le temps d'en faire, mais uniquement de la bonté de Dieu. Jusqu'à ce jour, à dater de l'époque où il commença à me favoriser de ces ravissements, j'ai constamment senti cette force s'accroître. Dans sa bonté, le Seigneur m'a toujours tenue de sa main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je vois clairement que lui seul agit en moi, sans presque aucun concours de ma part.

Aussi, pourvu qu'une âme qui reçoit de semblables grâces marche dans l'humilité et dans la crainte, pourvu qu'elle demeure bien convaincue que Dieu fait tout, et nous presque rien, elle peut, ce me semble, traiter avec toutes sortes de personnes. Le contact de leur mondanité et de leurs vices ne lui fera aucune fâcheuse impression; loin de lui nuire, il lui sera utile, en lui imprimant un nouvel élan vers la sainteté. De telles âmes sont déjà fortes, et Dieu a fait choix d'elles pour travailler au bien des autres; mais cette force, je le répète, n'émane que de lui.

Lorsqu'il a plu à Dieu d'élever une âme à cet état, il lui découvre peu à peu de très grands secrets; c'est dans ces extases qu'il accorde les véritables révélations, les faveurs insignes et les hautes visions. Tout cela augmente son humilité, sa force, et lui découvre plus clairement la vanité des choses de cette vie, et la gran-

deur des récompenses que le Seigneur prépare à ceux qui le servent. Plaise à ce grand Dieu que la largesse excessive dont il a usé envers cette misérable pécheresse, contribue à exciter, à encourager ceux qui en liront le récit à tout abandonner sans réserve pour l'amour de lui ! Et si, dès cette vie même, il montre d'une manière aussi éclatante, par la grandeur de la récompense, combien il est avantageux de le servir, que n'avons-nous pas droit d'en espérer dans la vie future ?

## CHAPITRE XXII

C'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne pas se porter aux choses élevées, si le Seigneur ne les y fait pas monter lui-même. Comment l'humanité de Jésus-Christ sert de moyen pour parvenir à la plus sublime contemplation. Erreur où cette âme resta un certain temps. Grande utilité de ce chapitre.

Je veux parler ici, mon pere, d'une chose qui me paraît importante. Ce que je vais dire, si vous l'approuvez, pourra n'être pas sans utilité pour quelques personnes.

Voici ce qu'on lit dans certains livres qui traitent de l'oraison. La contemplation étant entièrement surnaturelle et l'œuvre du Seigneur, l'âme ne peut, il est vrai, y arriver par elle-même ; mais quand elle a passé plusieurs années dans la voie purgative, et se trouve déjà avancée dans l'illuminative, elle peut s'aider, en retirant sa pensée de toutes les créatures, et en l'élevant humblement vers le Créateur. Je ne sais pas bien ce que ces auteurs entendent par *illuminative* ; c'est, je m'imagine, la voie de ceux qui font des progrès. Ils recommandent beaucoup d'éloigner de soi toute image corporelle, et de s'élever à la contemplation de la divinité ; car, disent-ils, pour ceux qui sont parvenus jusque-là, l'humanité de Jésus-Christ elle-même est un empêchement et un obstacle à la parfaite contemplation. Ils allèguent ce

que Notre-Seigneur dit à ses apôtres, le jour de son Ascension, en leur annonçant l'arrivée du Saint-Esprit. Mais si alors ils avaient cru, aussi fermement qu'après la descente de ce divin Esprit, que Notre-Seigneur était Dieu et homme, ils n'auraient pas, je pense, rencontré un obstacle dans son humanité. Aussi le divin Maître n'adressa-t-il point ces paroles à sa mère, qui avait pour lui plus d'amour que tous les disciples ensemble. La contemplation étant une œuvre purement spirituelle, tout ce qui tombe sous les sens peut, disent ces auteurs, devenir un obstacle et un empêchement; d'après eux, ce que l'on doit tâcher de faire, c'est de se considérer comme dans une enceinte, de toutes parts environné de Dieu, et entièrement abîmé en lui. Cela me semble bon quelquefois; mais s'éloigner entièrement de Jésus-Christ, compter son corps divin parmi nos misères, le mettre au rang des autres créatures, c'est ce que je ne puis souffrir.

Plaise à sa Majesté que je sache me faire entendre! Je ne voudrais pas donner un démenti à des hommes qui sont doctes, gens spirituels et sachant ce qu'ils disent; Dieu, d'ailleurs, attire les âmes par bien des voies et par des moyens bien divers. Ce que je veux dire maintenant, sans me mêler du reste, c'est comment il a conduit la mienne, et le péril où je me vis, en voulant me conformer à ce que je lisais. Je crois bien que celui qui sera arrivé à l'union, mais sans passer plus avant, je veux dire aux ravissements, aux visions et aux autres grâces que Dieu fait aux âmes, regardera ce qui est dit dans ces livres comme le meilleur, ainsi que je le faisais moi-même. Mais si j'en étais restée là, jamais, je crois, je ne serais arrivée où je suis maintenant; à mon avis, c'était une illusion. Peut-être est-ce moi qui me trompe, mais je dirai ce qui m'arriva.

Comme je n'avais pas de maître, je lisais ces livres où je pensais pouvoir puiser peu à peu quelque connaissance; mais j'ai compris depuis que si le Seigneur ne m'eût instruite, je n'eusse pu apprendre que fort peu de chose par mes lectures; car ce que j'entendais n'était rien, jusqu'à ce qu'il plût à sa Majesté de me le faire apprendre par expérience. Je ne savais pas même ce que je faisais en tenant dans l'oraison la conduite que j'y tenais. Dès que je commençai à avoir un peu d'oraison surnaturelle, j'entends de quiétude, je tâchais d'écartier de ma pensée tout objet corporel. Toutefois, élever mon âme plus haut, je ne l'osais; étant toujours si imparfaite, j'y voyais de la témérité. Il me semblait néanmoins sentir la présence de Dieu, ce qui était vrai, et je tâchais de me tenir recueillie en lui. C'est là une oraison agréable et où l'on trouve de grandes délices, pour peu que Dieu se fasse goûter à l'âme. Comme ce profit et ce plaisir se sentent, personne ne m'eût fait retourner à la sainte humanité du Sauveur, dans laquelle je croyais vraiment trouver un obstacle.

O Seigneur de mon âme et mon bien, Jésus crucifié! je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai eue. Je la considère comme une grande trahison, bien qu'elle vint de mon ignorance : j'avais été toute ma vie si dévote à Notre-Seigneur! Ceci, en effet, n'arriva que vers la fin, je veux dire avant l'époque où Dieu m'accorda des ravissements et des visions. Le temps où je fus dans cette opinion dura très peu, et ainsi je revenais toujours à ma coutume de chercher ma joie dans ce bon Maître, surtout lorsque je communiais. J'eusse voulu avoir toujours devant les yeux son portrait et son image, ne pouvant les avoir aussi profondément gravés en mon âme que je l'eusse souhaité. Ai-je bien pu, Seigneur, avoir en l'esprit, même une heure

seulement, cette pensée que vous me dussiez être un obstacle dans la voie d'un plus grand bien? Et d'où me sont venus à moi tous les biens, si ce n'est de vous? Je ne veux point penser qu'en ceci j'aie commis de faute, car j'en éprouve une trop vive douleur, et certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous avez voulu y apporter remède; dans votre bonté, vous m'avez envoyé des personnes pour me tirer de cette erreur. Vous avez fait davantage, vous avez daigné vous montrer à moi très souvent, comme je le dirai dans la suite : c'était pour me faire comprendre plus clairement combien grande était cette erreur; pour que je le fisse comprendre à un grand nombre d'autres, à qui je l'ai dit; enfin, pour me le faire écrire maintenant en cet endroit. Quant à moi, je suis convaincue que si beaucoup d'âmes arrivées à l'oraison d'union n'avancent pas davantage, et ne parviennent pas à une très grande liberté d'esprit, ce qui les arrête, c'est cette fausse idée.

Il y a, ce me semble, deux raisons sur lesquelles je puis fonder mon sentiment; peut-être ce que j'en dis n'a-t-il pas grande valeur, c'est du moins le fruit de mon expérience; car jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de m'éclairer, mon âme était en fâcheux état; elle ne recevait de consolations que par intervalles; et hors de là, elle se trouvait, dans ses peines et ses tentations, sans cette compagnie du divin Maître, dont elle a eu ensuite le bonheur de jouir. La première raison sur laquelle je me fonde, c'est qu'il y a là un léger manque d'humilité, si couvert et si caché qu'on ne s'en aperçoit pas. Quel est celui, en effet, qui, même après avoir passé sa vie dans les oraisons et les pénitences, en butte à toutes les persécutions imaginables, ne regarde comme un précieux trésor et une magnifique récompense, la grâce que lui accorde le divin Maître de rester avec

saint Jean au pied de la croix ? Il fallait pour cela mon orgueil et mes misères. Je ne sais en quel cerveau, si ce n'est dans le mien, il peut entrer de ne pas se contenter d'une telle faveur. Au reste, je n'ai fait que perdre de toutes manières, là où je croyais gagner.

Il peut arriver que notre sensibilité, ou la maladie, ne nous permette pas de toujours méditer la passion du Sauveur, ce qui en soi est pénible. Qui nous empêche alors de rester auprès de Jésus-Christ ressuscité, puisque nous l'avons si près de nous dans le très saint Sacrement, où il est déjà glorifié ? De cette manière nous ne le verrons pas accablé de douleurs, déchiré de verges, ruisselant de sang, épuisé de fatigue sur les chemins, persécuté par ceux qu'il comblait de biens, renoncé par des apôtres incrédules. Il est, je l'avoue, des âmes qui ne sauraient penser constamment à de si grands tourments. Eh bien ! le voici sans souffrances, plein de gloire, excitant les uns et encourageant les autres, avant de monter aux cieux ; le voici notre compagnon au très saint Sacrement, car il n'a pas été, ce semble, en son pouvoir de s'éloigner un moment de nous. Et moi, Seigneur, j'ai pu m'éloigner de vous, dans l'espoir de vous mieux servir ! Au moins, quand je vous offensaï, je ne vous connaissais pas ; mais vous connaître, et penser par cet éloignement m'unir plus étroitement à vous ! Oh ! quel mauvais chemin je suivais, Seigneur ! ou plutôt, j'avais perdu tout chemin. Mais vous m'avez enfin remise dans la vraie voie, et je ne vous ai pas plus tôt vu près de moi, que j'ai vu tous les biens réunis. Quelque traverse qui me soit arrivée depuis, pour la supporter avec courage, je n'ai eu qu'à jeter les yeux sur vous, à vous considérer devant vos juges. Avec un si bon ami présent, avec un si bon capitaine qui marche en tête quand il s'agit de souffrir, tout se peut supporter. Il est

là qui nous aide et nous donne du cœur, jamais il ne nous manque, c'est un ami véritable.

Pour moi, surtout depuis mon erreur, je l'ai reconnu et je le vois clairement : nous ne pouvons plaire à Dieu que par Jésus-Christ; et sa volonté est de ne nous accorder de grandes grâces que par les mains de cette Humanité très sainte, en qui, comme il le dit, il met ses complaisances. C'est cent et cent fois que je l'ai vu par expérience, et je l'ai entendu de la bouche même de Notre-Seigneur. C'est par cette porte, comme je l'ai vu clairement, que nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous découvre de grands secrets. Ainsi, mon père, ne cherchez point d'autre route, fustiez-vous au sommet de la contemplation. On marche sûrement par celle-là. Oui, c'est par notre bon Maître que nous viennent tous les biens. Lui-même il daignera vous enseigner; étudiez sa vie, il n'est pas de plus parfait modèle. Que désirons-nous de plus qu'un si bon ami, qui, toujours à côté de nous, ne nous abandonne pas dans les travaux et les tribulations, comme font ceux du monde? Bienheureux celui qui l'aime véritablement, et qui toujours le garde près de soi! Jetons les yeux sur le glorieux saint Paul, dont les lèvres ne pouvaient se lasser de répéter : Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur. J'ai considéré avec soin, depuis que j'ai compris cette vérité, la conduite de quelques saints, grands contemplatifs, et ils n'allaient pas par un autre chemin. Saint François nous en donne la preuve par les stigmates; saint Antoine de Padoue, par son amour pour l'enfant Jésus; saint Bernard trouvait ses délices dans la sainte Humanité; sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres, que vous connaîtrez mieux que moi, en faisaient autant.

Sans doute, il doit être bon de s'éloigner de tout ce

qui est corporel, puisque des personnes si spirituelles le disent; mais, à mon avis, on ne doit le faire que lorsque l'âme est très avancée, car jusque-là il est évident qu'il faut chercher le Créateur par les créatures. Cela dépend des grâces que le Seigneur accorde aux âmes, et je ne veux pas m'en occuper. Ce que je voudrais faire comprendre, c'est qu'on ne doit pas compter au nombre des obstacles la très sacrée humanité de Jésus-Christ; et pour donner l'intelligence de cette vérité, je souhaiterais savoir m'expliquer avec une clarté parfaite.

Lorsque Dieu veut suspendre toutes les puissances de l'âme, comme nous avons vu qu'il le fait dans les degrés d'oraison déjà exposés, il est clair que, quand même nous ne le voudrions pas, cette présence de l'humanité sainte du Sauveur nous est enlevée. Qu'alors il en soit ainsi, fort bien; heureuse une telle perte qui ne va qu'à nous faire mieux jouir de ce que nous semblons perdre! Car alors l'âme s'occupe tout entière à aimer Celui que l'entendement travaillait à connaître; elle aime ce qu'il ne comprenait pas, et elle jouit de ce dont elle n'aurait pu jouir parfaitement sans se perdre elle-même, afin, comme je l'ai dit, de se mieux retrouver. Mais que nous autres, au lieu de travailler de toutes nos forces à avoir toujours présente (et plutôt à Dieu que ce fût toujours!) cette Humanité très sainte, nous prenions volontairement et avec un soin attentif une habitude toute contraire, voilà ce qui ne me paraît pas bien, et ce qui est pour l'âme marcher en l'air, comme on dit. Elle demeure, en effet, comme privée de tout appui, à quelque haut degré qu'elle se croie remplie de Dieu.

Faibles humains que nous sommes, il est d'une immense utilité pour nous, toute la vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme; or, le second inconvénient de cette méthode est précisément de nous en

détourner. J'ai déjà signalé le premier : c'est un petit défaut d'humilité pour l'âme, ai-je dit, de prétendre s'élever avant que le Seigneur l'élève, de ne pas se contenter de méditer sur cette Humanité sainte, et de vouloir être Marie avant d'avoir travaillé avec Marthe. Lorsque le Seigneur veut qu'elle soit Marie, quand ce serait dès le premier jour, il n'y a rien à craindre; mais de grâce, ne nous invitons pas nous-mêmes, comme je l'ai, je crois, dit autre part. Ce petit défaut d'humilité, cet atome qui ne semble rien, nuit cependant beaucoup à l'âme qui veut avancer dans la contemplation.

Je reviens au second inconvénient d'une telle pratique : nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps; vouloir sur cette terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais, se faire des anges, c'est une folie. Il faut pour l'ordinaire un appui à la pensée; quelquefois, il est vrai, l'âme sortira de soi; souvent même elle sera si remplie de Dieu, qu'elle n'aura besoin d'aucun objet créé pour se recueillir; mais ceci n'est pas habituel; et lorsque les affaires, les persécutions, les peines troublent ce repos, lorsque la sécheresse se fait sentir, c'est un très bon ami pour nous que Jésus-Christ. Nous le considérons comme homme, et nous le voyons avec des infirmités et des souffrances; il devient pour nous une compagnie, et quand on en a la coutume, il est très facile de le trouver près de soi. A la vérité, il viendra des temps où l'on ne pourra ni l'un ni l'autre. Voilà pourquoi il est bon, comme je l'ai dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations de l'esprit; advienne que pourra : tenir la croix embrassée, c'est une grande chose. Cet adorable Sauveur resta privé de toute consolation, on le laissa seul dans ses souffrances; gardons-nous bien, nous autres, de le délaisser ainsi. Sa divine main, qu'il nous tendra, sera plus puissante que notre

industrie pour nous faire monter plus haut. Il nous soustraira la vue de son humanité quand il verra que cela convient, et qu'il voudra élever l'âme au-dessus d'elle-même, ainsi que je l'ai dit. Dieu regarde avec complaisance une âme qui, par humilité, met entre elle et lui son divin Fils comme médiateur; il aime à voir en elle un tel amour pour ce Fils bien-aimé, que, lors même qu'il veut l'élever à une très haute contemplation, elle s'en reconnaisse indigne, lui disant avec saint Pierre : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur <sup>1</sup>. »

Voilà ce que j'ai éprouvé; c'est ainsi que Dieu a conduit mon âme. D'autres iront, comme je l'ai dit, par un chemin plus court. Ce que j'ai compris, c'est que tout cet édifice de l'oraison doit être fondé sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées dont je vais parler, que ce ne fût dans ces moments où j'étais anéantie à la vue de ma misère. Dans sa bonté, Notre-Seigneur, pour m'aider à me connaître, allait même jusqu'à m'éclairer sur certaines choses que par moi-même je n'aurais pu découvrir.

J'en ai la conviction profonde : lorsqu'une âme fait quelque chose de son côté pour s'aider dans cette oraison d'union, elle ne tardera pas à voir s'évanouir le profit qu'il lui semble en retirer au premier moment; c'est un édifice sans fondement qui s'écroulera bientôt, et je crains que jamais elle n'arrive à la véritable pauvreté d'esprit. Elle consiste, pour l'âme qui a déjà renoncé aux plaisirs d'ici-bas, à ne pas chercher des consolations et des douceurs dans l'oraison, mais à trouver son bonheur dans les souffrances pour l'amour de Celui qui y vécut

1. *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.* (Luc, v, 8.)

toujours, et à rester en paix tant au milieu des croix qu'au milieu des sécheresses. Sans doute il en coûtera à la nature ; mais ce ne sera pas au point de causer à l'âme cette inquiétude ni cette peine qu'éprouvent certaines personnes. Si elles ne sont toujours à travailler avec l'entendement, et si elles n'ont pas toujours de la dévotion, elles pensent que tout va être perdu ; comme si par leur travail elles pouvaient mériter un si grand bien ! Qu'elles recherchent cette dévotion, et se tiennent soigneusement en la présence de Dieu, certes, je me garde de les en blâmer ; mais si elles ne peuvent avoir même une bonne pensée, qu'elles ne se tuent pas pour cela, ainsi que je l'ai déjà dit. Nous sommes des serviteurs inutiles ; que pensons-nous pouvoir ? Le Seigneur veut alors que nous reconnaissons notre impuissance, et que nous nous comportions comme ces ânes qui tournent la noria dont j'ai parlé. Ayant les yeux bandés, et sans savoir ce qu'ils font, ils tirent plus d'eau que le jardinier avec toute son industrie.

Dans ce chemin de l'oraison, il faut marcher avec liberté, nous remettant entièrement entre les mains de Dieu. Si sa Majesté veut nous faire monter jusqu'au rang de ses courtisans et de ses favoris, allons de bon cœur ; sinon, servons dans les derniers offices, et n'allons pas nous asseoir à la meilleure place, comme je l'ai dit quelquefois. Dieu a plus soin de nous que nous-mêmes, et il sait à quoi chacun est propre. De quoi sert de se gouverner soi-même, quand on a déjà donné toute sa volonté à Dieu ? Cela me semble moins tolérable encore ici que dans le premier état d'oraison, et nous nuit beaucoup plus, parce que les biens dont il s'agit sont des biens surnaturels. Si quelqu'un a une mauvaise voix, quelque effort qu'il fasse pour chanter, il ne parviendra pas à la rendre belle ; mais si Dieu veut lui en donner une belle, il n'a

nul besoin de s'exercer auparavant. Supplions donc constamment le Seigneur de nous faire des grâces, mais avec abandon à son bon plaisir, et pleins de confiance en la grandeur de sa libéralité. Il veut bien nous permettre de nous tenir aux pieds de Jésus-Christ; faisons tous nos efforts pour ne pas nous en éloigner, demeurons-y de quelque manière que ce soit, à l'imitation de sainte Madeleine : dès que notre âme sera forte, Dieu la conduira au désert.

Ainsi, mon père, jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un qui ait plus d'expérience, et qui le sache mieux que moi, tenez-vous en à ce qui vient d'être dit. Si ce sont des personnes qui commencent à goûter Dieu, ne les croyez pas quand elles vous diront qu'il leur semble faire plus de progrès, et trouver plus de douceur, en s'aidant elles-mêmes. Oh! quand Dieu veut, comme il sait bien se montrer à découvert sans ces petits secours! Quoi que nous fassions, il enlève l'esprit, comme un géant enlèverait une paille, sans qu'il y ait de résistance qui l'arrête. Et pense-t-on que s'il voulait qu'un crapaud volât, il attendît que cet animal prît l'essor de lui-même? Eh bien! selon moi, notre esprit a plus de difficulté, il se sent retenu par un poids plus grand encore; il ne peut s'élever, si Dieu ne l'élève. Chargé de terre comme il l'est, et enchaîné par mille obstacles, il lui sert peu de vouloir voler. Sans doute, par sa nature il l'emporte sur le crapaud; mais il est si enfoncé dans la boue, qu'il a perdu cet avantage par sa faute.

Je veux conclure par ceci : toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, souvenons-nous de l'amour avec lequel il nous a fait tant de grâces, et du gage si précieux que son Père nous a donné de cette excessive charité dont il nous aime; car l'amour attire l'amour. Quoique nous ne fassions que de commencer, et que

notre misère soit très grande, efforçons-nous cependant d'avoir toujours cette considération présente, et de nous exciter à aimer. Si une fois le Seigneur nous accorde la grâce d'imprimer cet amour en nos cœurs, tout nous deviendra facile; nous ferons beaucoup en fort peu de temps, et sans la moindre peine. Daigne ce Dieu de bonté nous donner ce trésor, puisqu'il sait de quel prix il est pour nous; je l'en conjure au nom de l'amour qu'il nous a porté, et au nom de son glorieux Fils qui nous a témoigné le sien par tant de sacrifices. Amen.

Je voudrais, mon père, vous demander une chose : comment se fait-il que lorsque le Seigneur commence à accorder à une âme des faveurs aussi élevées, que le sont celles de la contemplation parfaite, elle ne monte pas aussitôt au comble de la perfection? Certes, la raison le demanderait; car qui reçoit une si grande grâce ne devrait plus vouloir des consolations de la terre. Comment se fait-il qu'à mesure que les ravissements se multiplient, et que l'âme s'habitue à recevoir des faveurs, les effets qu'elle en ressent sont plus relevés? Pourquoi enfin, à mesure que ces effets sont plus relevés, le détachement de l'âme est-il plus parfait? Le Seigneur ne peut-il pas, dans une seule de ces visites, la laisser soudain aussi sainte que lorsqu'il la fait ensuite arriver par degrés à la perfection des vertus? C'est là ce que je voudrais savoir, et ce que je ne sais pas. Mais je sais bien que la force que Dieu donne à l'âme au commencement, quand cette grâce ne dure qu'un clin d'œil et ne se sent presque point, si ce n'est par les effets qu'elle laisse, est différente de celle qu'il communique quand cette grâce dure plus longtemps. Peut-être, comme je l'ai souvent pensé, cela pourrait-il venir de ce que l'âme ne se dispose pleinement et sans retard que lorsque le

Seigneur, la fortifiant peu à peu, lui fait prendre une ferme résolution, et lui donne un mâle courage pour mettre d'un seul coup et en fort peu de temps le monde sous ses pieds, ainsi qu'il en usa à l'égard de Madeleine. Pour d'autres personnes, il le fait suivant le degré de liberté qu'elles lui laissent. Hélas ! nous avons de la peine à croire que, même dès cette vie, Dieu donne cent pour un.

Cette comparaison s'est aussi présentée à mon esprit : quoique ce que l'on donne aux plus avancés soit absolument ce que l'on donne à ceux qui commencent, c'est comme un mets dont mangent plusieurs personnes. A celles qui n'en prennent qu'un peu, il ne leur en reste qu'une saveur agréable durant quelques instants. Pour celles qui en prennent plus, ce mets les aide à se sustenter. Pour celles qui en mangent beaucoup, il leur donne de la vie et de la vigueur. De même, l'âme peut se nourrir si souvent de cet aliment de vie et tellement s'en rassasier, qu'il n'y ait plus rien au monde où elle trouve le moindre goût. Elle voit le profit qu'elle en retire ; de plus, son goût est déjà tellement fait à cette suavité, qu'elle aimerait mieux cesser de vivre que d'avoir à se nourrir d'autres mets ; ils ne serviraient qu'à lui enlever la saveur agréable laissée par ce manger délicieux.

Voici une autre comparaison : la conversation d'une sainte personne, en la compagnie de qui nous vivons, ne nous fait pas en un jour le même bien qu'en plusieurs ; mais notre commerce avec elle peut tellement se prolonger, que nous lui devenions semblables, j'entends avec l'aide de Dieu. Enfin, tout dépend du bon plaisir de Notre-Seigneur : il accorde ses dons à qui il veut ; mais il est très important pour l'âme qui commence à recevoir cette grâce, de prendre la ferme résolution de

se détacher de tout, et d'estimer cette faveur comme elle le mérite.

Il me semble aussi que le Seigneur se plaît à éprouver ceux qui l'aiment. Il se fait connaître à eux par de souveraines délices, capables de rallumer, si elle était éteinte, leur foi sur la félicité future, et il leur dit : Voyez, ce n'est là qu'une goutte de cet immense océan de biens. Il montre par là qu'il n'est rien qu'il ne veuille faire pour ceux qu'il aime; et à peine voit-il qu'ils reçoivent ses grâces avec les dispositions dont je viens de parler, qu'il donne, et se donne lui-même. Il aime ceux qui l'aiment; et quel bien-aimé! et quel bon ami! O Seigneur de mon âme, où trouver des paroles pour faire comprendre ce que vous donnez à ceux qui se confient en vous, et ce que perdent ceux qui, arrivés à cet état, restent encore avec eux-mêmes? Ne permettez pas un si grand malheur, Seigneur! Votre miséricorde peut faire davantage encore, puisque vous ne refusez pas de venir fixer votre séjour dans une hôtellerie aussi misérable que mon âme. Soyez-en à jamais béni!

Je vous supplie de nouveau, mon père, si vous voulez conférer de ces pages sur l'oraison avec des personnes spirituelles, de vous assurer qu'elles le soient en effet; car, si ce sont des gens qui ne savent qu'un chemin, ou qui se sont arrêtés au milieu, ils ne pourront en juger sainement. Il se trouve aussi quelques âmes que Dieu, dès le premier instant, mène par une voie très élevée, et il leur semble que les autres pourront avancer de la même manière, et fixer leur entendement sans le secours des objets sensibles; c'est une erreur, et ce qu'on gagnera à une pareille tentative, sera de rester sec comme un morceau de bois. Il s'en rencontre d'autres, enfin, qui, ayant eu un peu d'oraison de quiétude, pensent

aussitôt pouvoir passer de celle-ci à une plus élevée, et au lieu d'avancer, ces âmes ne feront que reculer, comme je l'ai dit. Ce qui montre qu'en tout l'expérience et la discrétion sont nécessaires. Que le Seigneur nous les donne par sa bonté!

## CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie. Comment et par que's moyens elle s'appliqua à une plus grande perfection. Avantage pour les personnes qui dirigent des âmes adonnées à l'oraison, de connaître la méthode à suivre au début. Profit qu'elle retira elle-même d'avoir été bien conduite.

Je reviens maintenant à l'endroit de ma vie où j'en étais restée <sup>1</sup>. J'ai fait une digression trop longue peut-être, mais elle répandra plus de lumière sur la suite de ma relation. C'est désormais un nouveau livre, je veux dire une nouvelle vie. Celle qui s'est écoulée jusqu'à l'époque où j'ai suspendu mon récit, était ma vie : celle qui commence avec ces états d'oraison que je viens d'exposer, est, je puis le dire, la vie de Dieu en moi ; car autrement, je le reconnais, il m'aurait été impossible de m'affranchir en si peu de temps des habitudes d'une vie si imparfaite. Loué soit à jamais le Seigneur de m'avoir ainsi délivrée de moi-même !

A peine avais-je commencé à fuir les dangers et à consacrer plus de temps à l'oraison, que Notre-Seigneur m'ouvrit les trésors de ses grâces ; il n'attendait, ce

1. La sainte avait interrompu ici son récit à la fin du ix<sup>e</sup> chapitre.

semble, que mon consentement à les recevoir. Il me donnait très ordinairement l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union, qui durait un bon moment.

Comme dans ce même temps on avait vu des femmes, victimes de grandes illusions, tomber dans les pièges tendus par l'esprit de ténèbres <sup>1</sup>, je commençai à concevoir des craintes sur le plaisir si doux, et souvent irrésistible, que je goûtais dans mes relations avec Dieu. D'autre part, surtout tant que durait l'oraison, je sentais une assurance intérieure très grande que ces délices venaient de Dieu. Je voyais en outre que j'en devenais et meilleure et plus forte. Mais m'arrivait-il de me distraire tant soit peu, je retombais dans mes craintes; je redoutais un artifice du démon qui, en me faisant croire que la suspension de l'entendement était chose bonne, voulait par là me détourner de l'oraison mentale. De plus, ne pouvoir ni penser à la Passion, ni me servir de mon entendement, me paraissait, à cause de mon peu de lumière, une perte préjudiciable.

Mais comme l'heure était venue où Notre-Seigneur voulait, en m'éclairant, mettre un terme à mes offenses et me montrer combien je lui étais redevable, il permit que mes alarmes crussent de jour en jour, en sorte que je me déterminai à chercher avec soin des hommes versés dans les voies spirituelles pour conférer avec eux. On m'avait déjà signalé comme tels quelques pères de la compagnie de Jésus, récemment établis dans cette ville <sup>2</sup>, et moi, sans en connaître aucun, je

1. Il y eut en effet à cet époque, dit La Fuente, un grand nombre de femmes illusionnées ou hypocrites. La plus connue est Madeleine de la Croix, fausse extatique de Cordoue, qui tint quelque temps toute l'Espagne en admiration. Elle fut châtiée par l'Inquisition en 1541. (Voir aussi la *Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. 1, ch. XIX.)

2. Le collège de la compagnie de Jésus, à Avila, dit de Saint-Gilles, avait été fondé en 1535. Saint François de Borgia, alors commissaire de

leur étais très affectionnée, par cela seul que je savais leur genre de vie et leur manière d'oraison ; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler, ni assez forte pour leur obéir, ce qui m'inspirait une plus grande crainte : car traiter avec eux, et être ce que j'étais, me semblait quelque chose de bien ardu. J'en fus là quelque temps. Enfin, après bien des combats intérieurs et bien des craintes, je me décidai à parler à un homme spirituel pour savoir ce qu'était mon oraison, et en recevoir lumière si j'étais dans l'erreur, fermement résolue de faire tout ce que je pourrais pour ne pas offenser Dieu. Ce qui me rendait si timide, c'était, je le répète, ce manque d'énergie que je voyais en moi. Quelle grande erreur, ô mon Dieu ! Je cherchais à être bonne, et je m'éloignais du bien. Si j'en juge par la violence que j'eus à me faire, le démon doit livrer sur ce point de bien rudes assauts à une âme qui commencé à pratiquer la vertu ; il sait bien que tout est gagné pour elle, si elle a le bonheur de traiter avec les amis de Dieu. Et moi, je différais de jour en jour, sans jamais pouvoir m'y résoudre ! J'attendais, comme quand je quittai l'oraison, que je fusse devenue meilleure, et peut-être ce changement n'aurait jamais eu lieu. De petites fautes passées en habitude, et dont je n'apercevais pas la gravité, m'avaient fait tomber si bas, que j'avais besoin du secours d'autrui et d'une main qui m'aidât à me relever. Béni soit le Seigneur ! la première qui me fut tendue fut la sienne.

Quand je vis que ma crainte augmentait toujours, parce que les grâces reçues dans l'oraison allaient

la Compagnie en Espagne, avait envoyé pour cette fondation le P. Jean de Padranos et le P. Ferdinand Alvarez del Aguila, qui furent tous deux comme on va le voir, confesseurs de la sainte.

croissant, je jugeai qu'il y avait là quelque grand bien ou un très grand mal. Je comprenais que ce qui se passait en moi était surnaturel, parce que quelquefois je ne pouvais y résister; quant à me le procurer de moi-même, c'était impossible. Je pensai que l'unique remède était de m'appliquer à la pureté de conscience, et de m'éloigner de toute occasion, même de péchés véniels : si c'était l'esprit de Dieu, le profit était clair; si c'était le démon, tandis que je ferais tous mes efforts pour contenter le Seigneur et ne point l'offenser, il ne pouvait me causer que fort peu de mal, ou plutôt il y perdrait lui-même. Cette résolution prise, je suppliais continuellement le Seigneur de m'assister; mais après y avoir été fidèle pendant quelques jours, je vis que mon âme n'avait pas assez de force pour s'élever seule à une si haute perfection, à cause de certaines attaches qui, sans être en soi très mauvaises, suffisaient cependant pour tout ruiner.

On me parla d'un ecclésiastique instruit qui était en cette ville, et dont le Seigneur commençait à faire connaître au public la vertu et la vie édifiante <sup>1</sup>. Je fis en

1. Cet ecclésiastique était le maître Gaspard Daza. Enflammé d'un saint zèle, il avait formé une réunion de prêtres dévoués, qui travaillaient au salut des âmes et au soulagement des misères corporelles dans la ville et le diocèse d'Avila. Dès que le P. Balthasar Alvarez eut commencé en 1558 à exercer le saint ministère à Avila, Daza, avec toute sa tribu apostolique, s'empressa de se mettre sous sa direction. L'estime qu'il conçut pour les lumières et la sainteté de son guide spirituel ne fit que croître de jour en jour. Lorsque le P. Balthasar Alvarez eut quitté Avila et fut devenu recteur du collège de Medina del Campo, Gaspard Daza allait tous les ans passer quelques jours de retraite sous sa conduite, pour s'enflammer, disait-il, au feu de la parole de son saint directeur. (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le V. P. Louis du Pont, ch. ix et xvii.)

Gaspard Daza conserva toute sa vie l'estime de sainte Thérèse; et son dévouement pour la sainte fut sans bornes. Il eut le bonheur, comme on le verra au xxxvi<sup>e</sup> chapitre, de dire la première messe au monastère de Saint-Joseph d'Avila, et de mettre le très saint Sacrement dans le

sorte de le voir, par le moyen d'un saint gentilhomme qui habite cette même ville. Ce gentilhomme est marié, mais d'une éminente vertu et d'une vie exemplaire. Il est tellement adonné à l'oraison et d'une charité si admirable, qu'on le regarde, à bien juste titre, comme un modèle éclatant de bonté et de perfection. Il a travaillé avec succès au bien spirituel d'un grand nombre de personnes : Dieu lui a donné pour cela de rares talents, et, quoique son état y semble un obstacle, il les fait admirablement valoir. Il a beaucoup d'esprit ; il est plein d'aménité envers tout le monde ; rien dans sa conversation qui fatigue ; elle est si douce et si aimable, et en même temps si droite et si sainte, qu'elle enchante ceux avec qui il traite. Il ne se propose en tout d'autre but que le bien des âmes avec lesquelles il converse, et l'on dirait qu'il ne goûte d'autre bonheur que celui d'être utile et de faire plaisir à tous, autant que cela dépend de lui. Quant à moi, je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut par sa sage conduite la première cause du salut de mon âme. Je ne saurais trop admirer l'humilité dont il fit preuve alors, car il y avait près de quarante ans (trente-sept ou trente-huit ans, peut-être) qu'il s'adonnait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait comporter. Sa femme était aussi une grande servante de Dieu, et d'une si admirable charité, que son exemple ne pouvait que lui faire du bien ; en un mot, on voyait en elle l'é-

tabernacle de ce nouveau sanctuaire, le 24 du mois d'août 1562, jour de la fête de l'apôtre saint Barthélemy et de la naissance du Carmel réformé. Par dévotion envers sainte Thérèse, il voulut plus tard être fondateur d'une des six chapelles de l'église de Saint-Joseph d'Avila, et il la dédia à la très sainte Vierge sous le vocable de la Nativité. Ce saint prêtre survécut dix ans à sainte Thérèse, et mourut le 24 novembre 1592. Il fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait construire. Sa mère, Françoise Daza, et Catherine, sa sœur, reposent à côté de lui.

pouse choisie de la main de Dieu, pour celui qu'il savait devoir être un si parfait modèle de fidélité dans son service <sup>1</sup>. Ses parents et les miens étaient unis par des alliances ; de plus, il avait d'intimes rapports avec le mari d'une de mes cousines, qui était aussi très vertueux.

Ce fut par cette voie que je tâchai d'obtenir un entretien avec ce pieux ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui était fort lié avec ce gentilhomme. Mon dessein était de me confesser à lui et de le prendre pour directeur. Le gentilhomme me l'ayant donc amené pour que je m'entretinsse avec lui, j'éprouvai une confusion extrême de me voir en présence d'un homme si saint. Je lui fis part de l'état de mon âme et de mon oraison. Mais il refusa de me confesser, s'excusant sur ses occupations qui étaient en effet très grandes. Avec une sainte résolution, il me traita comme une âme forte, telle que j'aurais dû être d'après mon oraison, et demanda de moi d'éviter toute offense envers Dieu. Voyant en lui cette

1. Ce gentilhomme, de la vertu duquel sainte Thérèse vient de tracer un portrait si achevé, était François de Salcedo. Sa femme se nommait doña Mencia del Aguila, et non *de Avila*, comme on l'a appelée par erreur. (Voir La Fuente, note de la Lettre X de sainte Thérèse.) Comme son ami Gaspard Daza, François se mit en 1558 sous la direction du P. Balthasar Alvarez, et sous la conduite d'un tel maître, il avança plus rapidement encore dans le chemin de la perfection. Quoiqu'il fût marié, il avait suivi pendant vingt ans les cours de théologie à Avila chez les pères dominicains. Aussi, après la mort de sa femme, il ne rencontra aucun obstacle pour se consacrer entièrement à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre en 1570, il devint confesseur et chapelain du couvent de Saint-Joseph d'Avila. Les liens les plus intimes l'unirent toujours à sainte Thérèse. Il lui fut très utile pour les fondations des nouveaux monastères, et l'accompagna dans la plupart de ses voyages. Il acheva saintement sa vie au mois de septembre de l'année 1580. Pour gage de son dévouement aux carmélites, il leur laissa une partie de ses biens. Lorsque l'église du monastère de Saint-Joseph avait été construite, il avait obtenu qu'on lui cédât le premier sanctuaire, qu'il dédia à l'apôtre saint Paul. C'est là que, selon ses désirs, il fut inhumé. (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le V. P. Louis du Pont, ch. ix. — *Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. I, ch. LIV.)

détermination immédiate au sujet des petites fautes, et ne me sentant pas la force d'en venir là si promptement, je m'en affligeai. Il paraissait prendre la réforme de mon âme comme une affaire qu'il pouvait terminer du premier coup, et je sentais qu'elle demandait beaucoup plus de ménagement. Enfin je reconnus que le remède à mes maux ne se trouvait pas dans les moyens qu'il proposait; ils ne convenaient qu'à une âme plus parfaite que la mienne. Dieu, il est vrai, m'avait accordé de grandes grâces; mais pour les vertus et la mortification, j'avais à peine fait le premier pas. J'en suis convaincue, si je n'avais point eu d'autre directeur, jamais je n'aurais progressé. Ne faisant pas, et ne croyant pouvoir faire ce qu'il me conseillait, j'en éprouvais une douleur à perdre tout espoir et à tout abandonner.

J'admire quelquefois comment cet ecclésiastique ayant une grâce particulière pour initier les âmes à la piété, Dieu permit qu'il ne comprît pas la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Je vois maintenant que tout fut pour mon plus grand bien; c'est ainsi que je devais connaître, et avoir pour guides de mon âme, des hommes aussi saints que ceux de la compagnie de Jésus.

Dès ce jour, il fut convenu avec ce saint gentilhomme qu'il viendrait de temps en temps me voir. Il fit paraître alors combien grande était son humilité, de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que moi. Dès les premiers entretiens, il s'appliqua à relever mon courage; il me disait que je ne devais point m'imaginer pouvoir en un jour me séparer de tout, mais que Dieu opérerait peu à peu ce détachement; il le savait par expérience, ayant lui-même passé plusieurs années sans pouvoir se vaincre dans des choses pourtant fort légères. O humilité! quels grands biens tu apportes et à celui qui te possède et à ceux qui ont le bonheur de

l'approcher ! Ce saint, car je puis, ce me semble, à juste titre lui donner ce nom, me disait de lui-même, pour le bien de mon âme, certaines choses que son humilité lui faisait regarder comme des faiblesses. Dans son état, elles ne pouvaient passer ni pour des fautes ni pour des imperfections ; mais dans le mien, elles étaient très graves.

Je rapporte ceci à dessein ; on trouvera peut-être que je m'étends beaucoup sur ces petites industries ; mais, à mes yeux, elles favorisent admirablement les premiers progrès d'une âme dans la perfection, elles la préparent à voler dans la suite, quand elle aura des ailes ; en un mot, elles lui procurent un tel bien, qu'on ne saurait s'en faire une idée, à moins de l'avoir éprouvé. Comme je ne doute pas, mon père, que Dieu ne vous destine à travailler à l'avancement spirituel de plusieurs âmes, je tiens à proclamer ici cette vérité : ce qui m'a sauvée, c'est qu'on a su me guérir ; on a eu assez d'humilité et de charité pour me suivre de près, assez de patience pour me supporter, quand je ne me corrigeais pas de tous mes défauts.

Ce gentilhomme procédait avec discrétion, et m'instruisait peu à peu des moyens de vaincre le démon. Il me devint extrêmement cher ; je ne goûtais pas de plus grand repos que celui que me procuraient ses visites ; mais elles étaient rares. Passait-il plus de temps qu'à l'ordinaire sans venir, je m'en affligeais beaucoup, dans la pensée que mon peu de vertu en était cause. Depuis que j'avais le bonheur de traiter avec lui, je m'étais montrée plus fidèle envers Dieu ; mais il me restait encore de grandes imperfections, que je devrais peut-être appeler des péchés. Dans le désir d'être éclairée, je les lui fis connaître, et je lui exposai en même temps les grâces dont Dieu me favorisait. Il me dit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre : de semblables faveurs

étaient pour des personnes déjà très avancées et très mortifiées; c'est pourquoi il ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup; en certaines choses se montrait, selon lui, l'action du mauvais esprit; il n'avait pas néanmoins là-dessus un jugement arrêté. Il me conseilla de bien réfléchir à tout ce qui se passait dans mon oraison et de le lui faire connaître. C'était la difficulté, parce que je ne savais en nulle manière exprimer ce qu'était mon oraison, Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de pouvoir le dire. Ce conseil, joint aux craintes que j'avais déjà, me fit tomber dans une profonde affliction, et je répandis beaucoup de larmes. Ayant un désir si sincère de contenter Dieu, je ne pouvais me persuader que le démon fût l'auteur de ce que j'éprouvais; mais d'autre part, je craignais que Dieu, en punition de mes grands péchés, ne me refusât sa lumière pour découvrir la vérité.

Je lus des livres dans l'espoir qu'ils m'aideraient à m'expliquer sur mon oraison; dans un traité, qui a pour titre *le Chemin de la Montagne*<sup>1</sup>, je trouvai, à l'endroit où il est parlé de l'union de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que j'éprouvais. Dans cet état, disait l'auteur, l'âme ne peut penser à rien; et c'est précisément ce que je disais de moi. Je marquai de plusieurs traits les endroits, et je remis le livre à ce gentilhomme; ce saint ecclésiastique, grand serviteur de Dieu, dont j'ai parlé, et lui, devaient l'examiner et me dire ensuite ce que j'avais à faire. J'étais prête, s'ils le jugeaient à propos, à abandonner entièrement l'oraison. Pourquoi, en effet, me jeter dans ces sortes de dangers? Il y avait

1. D'après Ribera et le P. François de Sainte-Marie, ce livre est intitulé *le Chemin de la Montagne de Sion*, et a pour auteur un frère convers de l'ordre de Saint-François. La Fuente croit qu'il s'agit de frère Bernardin de Laredo, cité par Wadding dans ses Annales (année 1433).

près de vingt ans que je m'occupais de l'oraison, et loin d'y trouver du profit, je n'y rencontrais que des illusions de l'esprit de mensonge ; mieux valait y renoncer. Mais, à vrai dire, ce parti m'eût été bien dur ; l'expérience m'avait trop bien appris ce qu'était mon âme sans l'oraison. Ainsi, partout ce n'était pour moi que difficultés. J'étais comme celui qui, au milieu d'un fleuve et près d'être englouti dans les flots, ne voit, de quelque côté que se dirige son effort, qu'un péril plus grand. C'est là une peine très cruelle, et j'en ai eu beaucoup à souffrir de ce genre, comme je le rapporterai dans la suite ; ce que j'en dirai, quoique peu important en apparence, pourra néanmoins avoir son utilité, en montrant de quelle manière on doit éprouver les esprits.

Je l'affirme, elles sont grandes, les angoisses où jette cette peine, et il faut user de prudence, surtout avec les femmes, à cause de leur faiblesse. On pourrait leur faire beaucoup de mal en leur disant sans détour que ce qui se passe en elles vient du démon. Il faut tout examiner avec le plus grand soin, les éloigner des dangers, leur recommander sérieusement le secret, et le leur garder à elles-mêmes, ainsi qu'il convient. J'insiste sur le secret, parce que j'ai eu beaucoup à souffrir de ce qu'il n'a pas été fidèlement gardé à mon égard. Quelques-uns de ceux à qui je rendais compte de mon oraison en interrogeaient d'autres, pour le bien de mon âme sans doute, mais enfin ils m'ont nui beaucoup, en divulguant des choses qui, n'étant pas pour tous, auraient dû demeurer secrètes ; et c'était moi qui avais l'air de le publier. Le Seigneur l'a permis, je crois, sans aucune faute de leur part, pour me faire souffrir. Je ne dis pas qu'ils parlaient de ce que je leur déclarais en confession ; je dis seulement que leur ouvrant mon âme dans mes craintes pour être éclairée, j'avais droit, ce me semble,

à un secret absolu de leur part. Malgré cela, je n'osai jamais rien leur cacher. Mon avis est donc qu'il faut conduire les femmes avec une discrétion extrême, en les encourageant, et en attendant avec patience le moment du Seigneur; ce Dieu de bonté ne manquera pas de venir à leur secours, comme il l'a fait pour moi. S'il ne m'eût ainsi assistée, les frayeurs qu'on me donnait auraient été capables de me nuire beaucoup, étant d'un naturel timide et craintif, et sujette en outre à de grandes souffrances du cœur. Je m'étonne que je n'en aie pas reçu un contre-coup très fâcheux.

Je donnai donc le livre à ce gentilhomme. Je lui remis en même temps une relation aussi fidèle qu'il me fut possible de ma vie et de mes péchés. Elle ne renfermait pas le détail de mes fautes comme une confession, puisqu'il était séculier, mais elle lui dévoilait toute la profondeur de ma misère. Ce saint ecclésiastique et lui examinèrent avec une grande charité et un parfait dévouement ce qui me regardait. Dans l'intervalle, qui fut de quelques jours, je donnais de mon côté beaucoup de temps à l'oraison, je me faisais recommander à Dieu par plusieurs personnes, et j'attendais, non sans beaucoup de crainte, la réponse des deux serviteurs de Dieu. Enfin, le gentilhomme se rendit près de moi profondément peiné, et me déclara qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon. Ils jugeaient tous les deux que le parti le plus convenable était d'ouvrir mon âme à un père de la compagnie de Jésus; il viendrait, si je l'en priais, lui déclarant que j'avais besoin de son secours; je devais, par une confession générale, lui rendre compte de toute ma vie, de mes inclinations, enfin de tout, avec une grande clarté; Dieu, par la vertu du sacrement, lui donnerait plus de lumières; ces pères étaient très versés dans les voies spirituelles; je ne devais m'écarter en rien de

ce qu'il me dirait, parce que j'étais en grand danger, si je n'avais quelqu'un pour me diriger.

Cette réponse me remplit d'un tel effroi et d'une peine si vive, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes. Étant un jour dans un oratoire, très affligée et ne sachant ce que j'allais devenir, je lus dans un livre que le Seigneur me mit, ce semble, lui-même entre les mains, ces paroles de saint Paul : « Dieu est très fidèle; jamais il ne permet que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon <sup>1</sup>. » Cela me consola beaucoup. Je commençai à m'occuper de ma confession générale. Je fis par écrit un exposé de tout le mal et de tout le bien de ma vie, avec le plus de clarté et d'exactitude qu'il me fut possible. Je me souviens qu'après avoir terminé cet écrit, voyant d'un côté tant de mal, et de l'autre presque aucun bien, j'en ressentis une affliction et une douleur profondes.

Une nouvelle peine pour moi était que dans la maison on me vit traiter avec des hommes aussi saints que ceux de la compagnie de Jésus. Je redoutais ma misère, et il me semblait que mes rapports avec eux m'imposaient une obligation plus stricte encore d'y mettre un terme, et de renoncer à mes vains passe-temps. Si je ne le faisais, mon état deviendrait pire. Ainsi, je priai la sacristine et la portière de n'en parler à personne. La précaution fut inutile; car lorsqu'on m'appela, il se rencontra à la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent. Quels embarras et quelles craintes le démon ne suscite-t-il pas à une âme qui veut s'approcher de Dieu!

Je fis connaître mon âme tout entière à ce serviteur

1. La sainte ne cite pas textuellement les paroles de l'Apôtre, qui sont celles-ci : « *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Dieu est fidèle, et il ne souffrira point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. » (1 Cor., x, 13.)

de Dieu, car il l'était à un haut degré et avait une rare prudence <sup>1</sup>. Comme il connaissait bien les voies spirituelles, il me donna lumière sur mon état, et il m'encouragea beaucoup. Il me dit que ce qui se passait en moi venait manifestement de l'esprit de Dieu; mais que je devais reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce que je ne l'avais pas établie sur un fondement solide, et que je n'avais pas encore commencé à comprendre la mortification, ce qui était si vrai, que le nom même m'en était, ce me semble, inconnu. Il ajouta que je devais bien me garder d'abandonner l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y faisait des grâces si particulières; que savais-je si par moi le Seigneur ne voulait pas faire du bien à un grand nombre de personnes? Il me dit encore d'autres choses, par lesquelles il parut prophétiser ce que le Seigneur a depuis accompli à mon égard. Enfin, il me déclara que je serais grandement coupable, si je ne répondais pas aux grâces que Dieu m'accordait. En tout ce qu'il me disait, le Saint-Esprit me semblait parler par sa bouche pour guérir mon âme, tant ses paroles s'y imprimaient profondément, ce qui me pénétrait d'une confusion extrême. Cet homme de Dieu me conduisit par des voies telles, qu'il s'opérait, ce me semble, en moi un changement absolu. Oh! que c'est une grande chose que de comprendre une âme! Il me dit de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystère de la Passion et

1. Ce religieux était le P. Jean de Padranos. Quoiqu'il fût alors très peu âgé, il avait cette sagesse d'un maître consommé qui mérite l'éloge qu'en fait sainte Thérèse. D'après Ribera, dans la vie de cette sainte, et d'après le cardinal Cienfuegos, de la compagnie de Jésus, dans la vie de saint François de Borgia, le P. Jean de Padranos fit faire à sainte Thérèse une partie des exercices spirituels de saint Ignace. Il consacra toute sa carrière à la direction des âmes, et mourut saintement à Valladolid, qui avait été durant de longues années le théâtre de son zèle.

d'en tirer mon profit, de ne penser qu'à l'humanité de Notre-Seigneur, et quant à ces recueils et ces douceurs spirituelles, de leur résister de toutes mes forces, sans leur donner entrée, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Il me laissa consolée et pleine de courage. Le Seigneur, qui venait à mon secours, l'assista lui aussi pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je restai fermement déterminée à ne m'écarter en rien de ce qu'il me commanderait, et jusqu'à ce jour j'ai été fidèle à ma résolution. Loué soit le Seigneur de ce qu'il m'a fait la grâce d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs ! Ils ont presque toujours été de ces hommes bénis de la compagnie de Jésus ; mais, je le répète, je n'ai qu'imparfaitement suivi leur direction. Mon âme commença dès lors à faire de sensibles progrès, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XXIV

Suite du même sujet. Comment son âme progressa dès qu'elle commença d'obéir. Il lui servait peu de résister aux faveurs divines, Dieu lui en accordant toujours de plus grandes.

Mon âme, après cette confession, demeura si souple qu'il n'y avait rien, ce me semble, que je ne fusse prête à faire. Aussi, je commençai à changer en beaucoup de choses : ce n'était pas mon confesseur qui me pressait, il avait plutôt l'air de ne pas tenir grand compte de tous mes efforts, et cela m'excitait davantage. Me conduisant par la voie de l'amour de Dieu, il me laissait libre, sans autre contrainte que celle que mon amour m'imposait. Je restai ainsi près de deux mois, résistant de tout mon pouvoir aux délices spirituelles et aux faveurs que Dieu m'accordait. Quant à l'extérieur, mon changement était visible. Dieu me donnant un courage tout nouveau, je faisais certaines choses qui, aux yeux des personnes qui me connaissaient et des religieuses de mon monastère, semblaient extrêmes ; vu ma conduite passée, elles avaient raison d'en juger ainsi ; mais, eu égard aux obligations que mon habit et ma profession m'imposaient, je demeurais encore bien en arrière.

Cette résistance aux douceurs et aux caresses divines me valut, de la part de Notre-Seigneur, une excellente instruction. J'étais persuadée auparavant que pour

recevoir ces faveurs dans l'oraison, il fallait être dans la solitude la plus profonde; en sorte que je n'osais, pour ainsi dire, me remuer. Je vis depuis combien cela importait peu; car, plus je tâchais de faire diversion, plus le Seigneur m'inondait de suavité et de gloire; j'en étais tellement environnée, que je ne pouvais les fuir.

Je résistais avec un soin qui allait jusqu'au tourment; mais le Seigneur mettait un soin plus grand encore à me combler de ses grâces. Il se manifestait pendant ces deux mois beaucoup plus qu'il n'avait coutume de le faire, afin de m'apprendre que je n'étais plus en mon pouvoir. Je sentis renaître en moi l'amour de la très sainte humanité de Notre-Seigneur; mon oraison commença aussi à s'affermir, comme un édifice qui repose sur un solide fondement; enfin, je m'affectionnai davantage à la pénitence, que j'avais négligée à cause de mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit que certaines austérités ne pouvaient me nuire, et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies, que pour m'imposer une pénitence que je ne faisais pas. Il m'ordonnait certaines mortifications qui étaient fort peu de mon goût; je me soumettais à tout néanmoins, convaincue que le Seigneur lui-même me le commandait par son ministre, et il lui donnait grâce pour me le commander de manière à être obéi. Déjà mon âme ressentait même les plus petites offenses que je commettais envers Dieu; m'arrivait-il, par exemple, d'avoir quelque chose de superflu; je ne pouvais me recueillir avant de m'en être dépouillée. Je suppliais instamment le divin Maître de me tenir de sa main, et de ne pas permettre que, traitant avec ses serviteurs, je retournasse en arrière; une pareille infidélité me semblait très coupable, parce qu'elle leur aurait fait perdre le crédit dont ils jouissaient.

En ce temps vint dans cette ville le P. François de Borgia <sup>1</sup>. Duc de Gandie quelques années auparavant, il avait tout quitté, et était entré dans la compagnie de Jésus. Mon confesseur me procura l'occasion de lui parler et de lui rendre compte de mon oraison; car il savait que Dieu lui accordait de grandes faveurs et des délices spirituelles, le récompensant ainsi, dès cette vie même, d'avoir tout abandonné pour le servir. Le gentilhomme dont j'ai parlé précédemment vint aussi me voir dans le même but. Après m'avoir entendue, le P. François de Borgia me dit que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu; il approuvait la conduite que j'avais tenue jusque-là, mais il croyait qu'à l'avenir je ne devais plus opposer de résistance. Désormais, je devais toujours commencer l'oraison par un mystère de la Passion; et si ensuite Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, élevait mon esprit à un état surnaturel, je devais, sans lutter davantage, m'abandonner à sa conduite. Il montra alors combien il était avancé lui-même, en me donnant ainsi le remède et le conseil; car en ceci l'expé-

1. Saint François de Borgia, nommé par saint Ignace commissaire général de la compagnie de Jésus pour l'Espagne et pour les Indes, depuis l'an 1534, vint à Avila au printemps de 1557. Il revenait de Saint-Just, monastère des hiéronymites dans l'Estramadure, où il avait passé trois jours avec Charles-Quint, qui, après avoir abdiqué l'empire en 1556 à Bruxelles, s'était retiré dans cette solitude pour s'y préparer à la mort.

Sainte Thérèse eut deux entretiens avec saint François de Borgia, comme elle le dit dans l'une de ses relations au P. Rodrigue Alvarez, de la compagnie de Jésus. (Voir à la fin du volume.) Ces entretiens eurent-ils lieu tous les deux dans l'intervalle des quinze jours que le saint passa alors à Avila? Revint-il dans cette ville l'une des années suivantes? Aucun de ses historiens ne mentionne ce second voyage; aussi les auteurs font-ils à ce sujet diverses suppositions. Ce qui est certain, d'après Yepès et d'autres écrivains, c'est que sainte Thérèse entretenait dans la suite une correspondance avec saint François de Borgia; il n'en est malheureusement rien demeuré.

rience fait beaucoup. Il déclara que ce serait donner dans l'erreur que de résister plus longtemps. Pour moi, je demeurai bien consolée, et ce gentilhomme aussi. Très satisfait que ce père eût reconnu l'action de Dieu dans mon âme, il continuait à m'aider et à me donner des conseils en tout ce qu'il pouvait, et il pouvait beaucoup.

A cette même époque, on envoya mon confesseur <sup>1</sup> dans une autre ville. Cet éloignement me fut très sensible ; je ne croyais pas pouvoir trouver un directeur semblable à lui, et je tremblais de retomber dans le triste état où j'étais auparavant. Mon âme resta comme dans un désert, sans consolation, et agitée de tant de craintes que je ne savais que devenir. Une de mes parentes obtint alors de mes supérieurs la permission de me mener chez elle. Je n'y fus pas plus tôt, que je m'empressai d'avoir un autre confesseur de la compagnie de Jésus <sup>2</sup>.

1. Le P. Jean de Padranos.

2. La sainte, dans cette seule phrase, raconte une année de sa vie, la quarante-deuxième. Il est important de le remarquer, pour bien suivre sa narration, un peu trop concise en cet endroit.

Ce fut au printemps de 1557 que saint François de Borgia vint à Avila, et presque immédiatement après, le P. Jean de Padranos en partit. D'autre part, le P. Balthasar Alvarez, dont la sainte parle dans la phrase qui suit, ne fut promu au sacerdoce qu'en 1558. Il s'écoula donc une année d'intervalle. Ainsi, il est évident que le confesseur que la sainte prit après le départ du P. Jean de Padranos n'est pas le P. Balthasar Alvarez, comme la narration trop rapide pourrait le faire croire. Ce confesseur fut le P. Ferdinand Alvarez, au moins ordinairement ; car la sainte paraît s'être adressée aussi à d'autres pères du collège. Plus tard, lorsque le P. Balthasar Alvarez, qui ne prit la direction de sainte Thérèse qu'en 1558, ne pouvait la confesser, c'était encore le P. Ferdinand qui le remplaçait auprès d'elle.

C'est ce que la sainte atteste elle-même au *xxix*<sup>e</sup> chapitre de sa *Vie*, où elle parle du P. Ferdinand Alvarez en ces termes : « Un de mes confesseurs, qui auparavant m'avait dirigée, et qui de temps en temps encore me confessait lorsque le père ministre du collège (c'est-à-dire le P. Balthasar Alvarez) ne pouvait m'entendre... »

Le Seigneur, dans sa bonté, fit que je commençai à me lier d'amitié avec une veuve de grande naissance, très adonnée à l'oraison, et qui communiquait beaucoup avec ces pères. Elle m'engagea à prendre pour confesseur celui qui la dirigeait <sup>1</sup>. Je passai un certain temps dans la maison de cette dame <sup>2</sup>; je me trouvais tout près

1. Le P. Balthasar Alvarez, dont on trouvera la notice à la fin de ce chapitre.

2. Cette célèbre amie de sainte Thérèse était Guiomar de Ulloa, d'une des plus illustres et des plus chrétiennes familles de Toro. Elle dut le jour à Pierre de Ulloa, gouverneur de cette ville, et à Aldonce de Guzman d'Avila. Cette mère chrétienne, qui fut veuve de bonne heure, l'éleva avec le plus grand soin. La jeune Guiomar épousa don François d'Avila, de la maison de Sobralejo; mais elle ne tarda pas, comme sa mère, à voir ses liens brisés par la mort de son mari. Cette mort aurait dû, ce semble, lui révéler la vanité de tout ce qui passe, et la séparer entièrement du monde. Ce ne fut néanmoins que plus tard que la jeune veuve reçut du ciel cette vive lumière. Comme elle avait tous les avantages extérieurs qui attirent les regards et les louanges du monde, elle se plaisait à y paraître et à y briller. Il était réservé au P. Balthasar Alvarez de lui dessiller les yeux, et de lui faire voir le néant de tous les biens d'ici-bas. A peine cette âme droite fut-elle sous la direction de l'homme de Dieu, qu'elle renonça aux vanités, aux parures, aux sociétés du monde, et qu'elle s'adonna tout entière au service de Notre-Seigneur. Pleine de mépris pour le faste et la pompe du siècle, elle ne garda que les serviteurs et les domestiques nécessaires, et mena une vie simple, retirée, et toute consacrée à l'oraison et aux bonnes œuvres. Par cette voie, elle obtint plusieurs grandes grâces de Notre-Seigneur, dont le propre est d'honorer ceux qui se méprisent pour son amour, et de donner les consolations du ciel à ceux qui, à cause de lui, renoncent aux consolations de la terre. Doña Guiomar de Ulloa ne fut pas plus tôt liée d'amitié avec Thérèse, qu'elle l'engagea à prendre le P. Balthasar Alvarez pour confesseur; ce fut elle encore qui, quelque temps après, la mit en rapport avec saint Pierre d'Alcantara. Guiomar de Ulloa vécut toujours dans la plus intime union avec sainte Thérèse. Nous verrons avec quel admirable dévouement elle la seconda dans l'entreprise de la réforme du Carmel. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila étant enfin fondé, elle voulut s'y enfermer avec sa sainte amie, devenir une de ses filles, et recevoir de sa main l'habit de religion. Tout son désir était de passer ses jours dans cet asile qu'elle appelait, à si juste titre, un petit paradis. Elle embrassa avec courage toutes les austérités de la réforme; mais sa santé ayant succombé, elle se vit forcée de quitter cette retraite où elle avait vécu avec des anges. La séparation ne fut qu'extérieure; son cœur

de celle des pères, et j'étais très heureuse de pouvoir communiquer facilement avec eux. La seule connaissance de la sainteté de leur vie faisait sur moi une impression si heureuse, que mon âme, je le sentais, en retirait un grand profit spirituel.

Ce père commença à me faire vivre avec plus de perfection. Il n'y avait rien, me disait-il, que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement. Mais voyant que mon âme, loin d'être forte, était encore très tendre, il me conduisait avec beaucoup de prudence et de douceur. Un sacrifice entre tous me coûtait, c'était de renoncer à certaines amitiés, très innocentes par elles-mêmes, mais auxquelles je tenais beaucoup. Il me semblait d'ailleurs que je ne pouvais le faire sans montrer de l'ingratitude ; aussi je disais à mon confesseur que, ces relations étant sans aucune offense de Dieu, je ne voyais pas pourquoi je devais me montrer ingrate. Il me conseilla de recommander la chose à Dieu durant quelques jours, et de dire l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il m'éclairât sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

Un jour, après être restée longtemps en oraison, et

resta dans le Carmel. Elle se consola de sa liberté nouvelle par le bonheur, si grand à ses yeux, de veiller avec la sollicitude d'une mère sur les besoins temporels des religieuses. Jusqu'à son dernier soupir, elle fut à leur égard comme l'ange de la Providence. Elle aida beaucoup sainte Thérèse dans la fondation des autres monastères, participant par ce concours à tout le bien que ferait dans l'Église, jusqu'à la fin du monde, cette réforme du Carmel dont la vierge d'Avila venait de jeter les fondements. (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le V. P. Louis du Pont, ch. ix. — *Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. I, ch. XLII.)

Dieu voulut montrer dans cette noble veuve le type parfait de l'affection et du dévouement envers sainte Thérèse et ses filles. Depuis trois siècles, des âmes d'élite n'ont cessé d'ambitionner le même bonheur et la même gloire. Il faudrait pouvoir écrire ici, à la suite du nom de Guimar de Ulloa, celui de tant de généreuses et illustres bienfaitrices du Carmel.

après avoir supplié le Seigneur de m'aider à le conten-ter en tout, je commençai l'hymne : pendant que je la disais, j'entrai dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même ; il fut subit, mais si manifeste, que je ne pouvais en douter. C'était la première fois que Dieu m'accordait la faveur d'un ravissement. J'entendis ces paroles : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais seulement avec les anges. » Je fus saisie d'effroi, soit parce que le mouvement extatique s'était fait sentir avec force, soit parce que ces paroles me furent dites dans le plus intime de mon âme. Mais lorsque cette crainte, causée par une grâce si nouvelle pour moi, se fut évanouie, je me sentis inondée de consolation.

Ces paroles se sont parfaitement accomplies ; jamais depuis lors je n'ai pu lier aucune amitié, ni trouver des consolations dans quelque affection particulière, si ce n'est à l'égard des personnes animées d'amour pour Dieu et s'efforçant de le servir. Quand je le voudrais, ce n'est plus en mon pouvoir, même s'il s'agit de parents ou d'amis. Dès que je ne rencontre ni cet amour de Dieu, ni la pratique de l'oraison, toute relation, quelle qu'elle soit, me devient une croix pénible. Autant que j'en puis juger, ce sont là mes sentiments. Depuis le jour où Dieu, en un instant (car cela ne dura pas, ce me semble, davantage), changea entièrement sa servante, ma résolution de renoncer à tout pour l'amour de lui fut inébranlable. On n'avait plus besoin de me presser. Jusque-là mon confesseur, voyant combien un tel sacrifice me coûtait, n'avait osé me donner l'ordre formel de le faire. Il attendait sans doute ce changement de la main du Seigneur, qui l'opéra en effet. Quant à moi, je désespérais d'y parvenir, car j'avais essayé de lutter, mais la difficulté était si grande, que je cessais de com-

battre contre une affection qui ne me paraissait pas blesser la conscience. Dieu brisa mes chaînes, et il me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur, je quittai tout en la manière qu'il me l'ordonna, et une pareille détermination fit le plus grand bien à la personne avec laquelle j'étais liée.

Dieu soit éternellement béni de m'avoir donné, en un instant, cette liberté que, malgré tous mes efforts, je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique bien des fois je me fusse fait une violence telle, que ma santé avait eu beaucoup à en souffrir. Comme ce fut l'ouvrage du Tout-Puissant et du vrai Maître de toutes les créatures, je n'éprouvai aucune peine.

# NOTICE

## SUR LE P. BALTHASAR ALVAREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Né en 1533 dans la Vieille-Castille, Balthasar Alvarez fut reçu en 1555 dans la compagnie de Jésus, par saint François de Borgia. Il avait vécu avec la ferveur et la pureté d'un ange dans le siècle; il mena la vie d'un saint dans l'état religieux.

Promu au sacerdoce en 1558, il commença à exercer le saint ministère à Avila. Gaspard Daza, François de Salcedo et la noble veuve Guiomar de Ulloa s'empressèrent, comme on l'a vu plus haut, de se mettre sous sa conduite. Une vierge qui fut l'intime amie de Thérèse, la célèbre Marie Diaz, par une inspiration d'en haut, choisit également le P. Balthasar Alvarez pour son guide, et devint sous sa conduite un miroir de toutes les vertus; elle mourut à Avila en odeur de sainteté, pleine de jours et de mérites, après avoir passé les quarante dernières années de sa vie dans une tribune de l'église de Saint-Émilien, peu distante de l'église de Saint-Joseph, adorant nuit et jour le très saint Sacrement, qu'elle appelait *son cher voisin*, et méritant ainsi l'honneur qui lui fut décerné par le suffrage unanime des habitants d'Avila, de reposer après sa mort dans le chœur même de cette église, et en face de ce tabernacle dont elle ne pouvait durant sa vie détacher ses regards. Mais c'est surtout auprès de la future réformatrice du Carmel que le

P. Balthasar Alvarez fut appelé à exercer son zèle. Continuant auprès d'elle la mission que le P. de Padranos avait remplie une année auparavant, il prit la direction de Thérèse âgée alors de quarante-trois ans, et il la conduisit plus de six ans, pendant la période la plus importante et la plus difficile de sa vie; car cette période comprend la fondation de Saint-Joseph d'Avila, et cette série de grâces admirables dont elle-même va faire le récit.

Au milieu des angoisses où la jetaient les doutes conçus par plusieurs personnes sur son oraison, le P. Balthasar la tranquillisait et la consolait toujours. La direction de cette âme sésaphique lui attira à lui-même bien des peines et des tribulations, mais son dévouement resta inaltérable et sa patience invincible. « S'il n'eut eu pour lui une telle sainteté, dit la sainte au xxviii<sup>e</sup> chapitre, et Notre-Seigneur qui soutenait son courage, il lui eut été impossible de supporter tout ce qu'il eut à souffrir. » La sainte disait encore de lui : « Le P. Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection <sup>1</sup>. »

Si Dieu voulut se servir du P. Balthasar Alvarez pour travailler à la perfection de sainte Thérèse, on peut croire, selon la remarque du vénérable Louis du Pont, qu'il se servit de la sainte pour faire du P. Balthasar Alvarez un maître éminent de la vie spirituelle et un apôtre rempli de l'amour de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur se plut à révéler à la sainte les trésors de grâce dont il avait enrichi l'âme de celui qui la dirigeait. Un jour elle le vit, tout le temps qu'il fut à l'autel, la tête couronnée d'une grande splendeur, symbole de l'ardente charité avec laquelle il offrait la sainte victime, et des lumières qu'il recevait durant l'adorable sacrifice.

Le divin Maître ne se contenta pas de montrer à Thérèse la sainteté de son serviteur sur la terre, il lui révéla encore la gloire dont il devait jouir au ciel, et il voulut, par une

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le V. P. Louis du Pont, ch. xi.

faveur bien rare en cette vie, que Thérèse lui donnât de sa part l'assurance de son salut éternel. Laissons parler le vénérable P. Louis du Pont.

« Un jour, le P. Balthasar Alvarez était agité d'une tentation pleine d'angoisses sur sa persévérance et son salut. Thérèse, par une lumière surnaturelle, connut ce qui se passait en lui. Aussitôt elle va se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, et le conjure de venir au secours de son serviteur. Le divin Maître, exauçant sa prière au delà de ses espérances, lui révèle alors que le P. Balthasar Alvarez se sauverait; il lui montre la place glorieuse qu'il occuperait dans le ciel, et de plus, il lui fait connaître qu'il était dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avait alors sur la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur.

« Après cette révélation, la sainte dit au P. Balthasar Alvarez qu'il pouvait se consoler, parce que le Maître, c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur, disait que son salut était assuré<sup>1</sup>. »

Trois ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Le P. Balthasar Alvarez avait terminé sa mission auprès de Thérèse; Dieu l'appelait à remplir désormais les charges les plus importantes de son ordre. En 1566, âgé de trente-trois ans, il fut nommé recteur et maître des novices à Medina del Campo. Il quitta Avila, mais les liens qui l'unissaient à la sainte ne furent pas rompus. De loin, il la soutenait encore par ses lettres, et il s'occupa de la fondation de plusieurs de ses monastères. Si les villes de Medina del Campo et de Salamanque reçurent les Carmélites, c'est en partie au P. Balthasar Alvarez qu'elles le durent. Les soins spirituels qu'il avait prodigués à Thérèse, il les donna à ses filles en Jésus-Christ, parce qu'il connaissait pleinement la sainteté de leur état et la grandeur de leur mission dans l'Église. Durant son séjour à Salamanque, il fut le guide spirituel de la mère Anne de Jésus. Doué dès cette époque du don de prophétie, il annonça à cette illustre vierge

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. xi.

comme elle l'a elle-même affirmé, tout ce qu'elle aurait à souffrir pour conserver intacte la réforme de sainte Thérèse; et, afin de l'encourager, il lui déclara en même temps qu'elle ne pouvait se former une idée de la gloire que ces souffrances devaient lui procurer. On sait avec quel éclat les événements justifièrent la prophétie <sup>1</sup>.

Après avoir exercé son apostolat à Medina del Campo avec les admirables fruits de salut que son historien raconte, le P. Balthasar Alvarez devint successivement provincial de Castille, recteur de Salamanque, visiteur d'Aragon, maître des novices et instructeur des pères du troisième an à Villagarcia, enfin provincial de Tolède. Partout il fit fleurir la discipline religieuse, et alluma dans les cœurs la flamme du zèle apostolique.

Le 15 juillet 1570, quarante de ses frères, se rendant au Brésil sous la conduite du P. Ignace Azevedo, eurent la gloire de donner leur vie pour Jésus-Christ, immolés en haine de la foi catholique par les calvinistes, en face de Palma, une des îles Canaries. Sainte Thérèse, transportée en esprit sur le théâtre du combat, fut témoin de la constance des martyrs, et les soutint de sa prière. Un d'entre eux était le jeune François Perez Godoy, parent de la sainte, et novice du P. Balthasar Alvarez. D'une voix ferme, il animait ses compagnons par ces paroles, qu'il avait souvent entendues de la bouche de son cher maître : « Courage, mes frères, ne dégénérons pas des hautes pensées des enfants de Dieu! » Ces paroles, si dignes d'un parent de Thérèse et d'un disciple du P. Balthasar Alvarez, soutinrent les athlètes de Jésus-Christ, qui moururent avec bonheur pour Celui qui était mort pour eux sur la croix. Revenue de son extase, Thérèse fit connaître au P. Balthasar Alvarez les combats et les victoires de ces quarante martyrs qu'elle avait vus monter au ciel. Pie IX a rétabli et confirmé par un décret le culte de ces bienheureux.

Le P. Balthasar Alvarez a eu le bonheur de former deux

1. Vie du P. Balthasar Alvarez, ch. xxxii.

disciples qui, après Thérèse, seront la plus belle couronne de son zèle.

Le premier est le P. Louis du Pont, dont les écrits jouissent d'une estime universelle, et qui composa d'une manière excellente la Vie de son maître. Sa sainteté jeta un si grand éclat qu'immédiatement après sa mort, on commença à instruire le procès de sa béatification, et qu'en 1579, le 16 juillet, Clément XIII publia le décret par lequel il déclarait ses vertus héroïques.

Le second disciple formé par le P. Balthasar Alvarez, est le P. François de Ribera, un des types les plus élevés et les plus parfaits de la vie religieuse. Longtemps il occupa avec éclat la chaire d'Écriture sainte à Salamanque, et il laissa des ouvrages qui attestent la profondeur de son savoir. Comme son maître, il fut lui aussi, pendant plusieurs années, le confesseur de sainte Thérèse; Dieu lui fit ainsi connaître celle dont il voulait qu'il écrivit la vie. Ribera, au jugement des Bollandistes, est le premier et sans contredit le plus grave des historiens de la réformatrice du Carmel. Son ouvrage, publié très peu d'années après la mort de la sainte, a ce mérite particulier, qu'il prépare et présente dans un ordre lumineux les pièces du procès de sa canonisation.

Le 25 juillet 1580, le P. Balthasar Alvarez fut appelé à la récompense. Il était âgé de quarante-sept ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie. De Belmonte, où il était mort, on transporta avec le plus grand honneur sa dépouille mortelle à l'église du noviciat de Villagarcia.

Sainte Thérèse était au Carmel de Medina del Campo, lorsqu'elle apprit la perte de ce saint homme. Pendant plus d'une heure, elle fondit en larmes; ses filles ne pouvaient la consoler.

« Comment se fait-il, lui dit une d'entre elles, qu'étant si peu touchée des événements de ce monde, vous soyez inconsolable de cette mort? — Ah! je pleure, répondit Thérèse, parce que je sais la grande perte que fait l'Église par la mort de ce serviteur de Dieu. » Et ayant dit cela, elle

entra dans une extase qui se prolongea plus de deux heures <sup>1</sup>.

Thérèse voulut, du haut du ciel, confirmer le témoignage qu'elle avait rendu au P. Balthasar sur la terre. Un jour que la vénérable Marine de Escobar se trouvait sous le poids d'une affliction, Thérèse, déjà dans la gloire depuis plusieurs années, lui apparut, la consola, et entre autres paroles lui dit : « Et moi aussi je suis la fille de la compagnie de Jésus ; c'est dans cette compagnie que je trouvai mon confesseur, et maintenant, dans le ciel, je le reconnais et je le vénère. *Yo tambien soy hija de la compañía, y tuve confesor en ella, y ahora en el cielo le reconozco y le respeto* <sup>2</sup>. »

Nous terminerons cette notice par le jugement que Bossuet a porté sur ce grand serviteur de Dieu. Dans son *Instruction sur les états d'oraison*, Bossuet cite, à différentes reprises, sa doctrine à l'appui de ce qu'il avance. Voici comment il s'exprime : « C'est aussi ce que répond le P. Balthasar Alvarez, une des lumières de sa compagnie, et qui a été, parmi les confesseurs de sainte Thérèse, un de ceux dont elle a vu les plus grandes choses. » Quelques lignes plus loin : « Voilà ce que dit de son oraison le P. Alvarez, dans deux excellents discours que le P. Louis du Pont, comme lui un des plus grands spirituels de sa compagnie et de son siècle, nous a rapportés dans la Vie de cet admirable jésuite. » Et deux pages plus loin : « On voit combien ce saint religieux est éloigné de supprimer dans l'oraison, même celle de quiétude, les demandes et les désirs. Il ne reste qu'à reléguer au nombre des commençants un homme consommé dans la science des saints, et d'un état si parfait, qu'on croit même que, par un don tout à fait extraordinaire, il a mérité de recevoir une assurance entière de son salut, tant par la bouche de sainte Thérèse que par un témoignage particulier du Saint-Esprit <sup>3</sup>. »

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. LIII.

2. *Ibid.*

3. Liv. VII.

## CHAPITRE XXV

De quelle manière les paroles que Dieu adresse à l'âme se font entendre sans frapper les oreilles. Quelques erreurs qui peuvent se rencontrer en ceci ; comment on les reconnaît. Cette explication est très utile à ceux qui ont atteint ce degré d'oraison, car elle est claire et très instructive.

Je crois utile, mon père, d'exposer ici la nature de ces paroles que Dieu adresse à l'âme, et l'impression qu'elles produisent sur elle, afin que vous en ayez une idée nette. Car, comme vous le verrez par la suite de mon récit, depuis la première fois que le divin Maître me fit cette faveur, il a continué de me l'accorder très souvent jusqu'à ce jour.

Ces paroles sont parfaitement distinctes, mais on ne les entend pas des oreilles du corps ; l'âme, néanmoins, les entend d'une manière beaucoup plus claire que si elles lui arrivaient par les sens. On a beau résister pour ne pas les entendre, tout effort est inutile. Pour la parole humaine, il dépend de nous de ne pas l'entendre, nous pouvons fermer nos oreilles ; nous pouvons encore concentrer notre attention sur un autre objet, de manière à n'entendre qu'un son confus, sans saisir le sens de ce qui est dit. Mais pour les paroles que Dieu adresse

à l'âme, il n'y a aucun moyen de ne pas les entendre. Malgré nous, elles nous forcent à écouter, et obtiennent de notre entendement une attention parfaite à tout ce que Dieu veut lui dire; il ne sert de rien ici de vouloir ou de ne pas vouloir. Par là, le Tout-Puissant nous fait entendre qu'il faut lui obéir, et il nous prouve qu'il est notre véritable Maître. J'ai sur ce sujet une grande expérience; car la crainte d'être trompée m'a fait résister près de deux ans à ces paroles intérieures<sup>1</sup>; et maintenant encore j'essaie de temps en temps de résister, mais sans grand succès.

Je voudrais signaler les erreurs où l'on peut tomber en cette matière, bien qu'à mon avis le danger soit bien peu, ou même nullement à redouter, pour les personnes qui en ont une connaissance expérimentale, mais il faut que cette connaissance soit grande. Je souhaiterais aussi faire connaître en quoi les paroles du bon esprit diffèrent de celles du mauvais, et de celles que l'entendement forme intérieurement ou qu'il se dit à lui-même; car cela peut arriver. Je doutais d'abord si l'entendement pouvait ainsi se parler, mais aujourd'hui même il m'a semblé qu'il le pouvait.

J'ai reconnu par une très grande expérience que Dieu me parlait, en ce que plusieurs choses qui m'étaient annoncées deux et trois ans à l'avance se sont toutes accomplies, sans qu'aucune jusqu'à ce jour ait été démentie par les faits. J'ai encore reconnu, à d'autres caractères d'une clarté frappante, que ces paroles provenaient de l'esprit de Dieu, comme je me propose de le dire.

Selon moi, il peut arriver qu'une personne qui recom-

1. Ce fut évidemment de 1557 à 1559; ce qui répond à la quarante-deuxième et à la quarante-troisième année de la vie de la sainte.

mande à Dieu de tout son cœur une affaire dont elle est vivement préoccupée, se figure entendre une réponse ; par exemple, que sa prière sera ou ne sera pas exaucée. Cela est, en effet, très possible. Toutefois, l'âme qui aura entendu des paroles divines verra clairement ce qu'il en est ; car entre elles et les autres, il y a une grande différence. Quand c'est l'entendement qui forme ces paroles, quelque subtilité qu'il y mette, il voit que c'est lui qui les arrange et qui les profère. En un mot, lorsque l'entendement est l'auteur de ces paroles, il agit comme une personne qui ordonne un discours ; et quand elles émanent de Dieu, il écoute ce qu'un autre dit. Dans le premier cas, il verra clairement qu'il n'écoute point, mais qu'il agit ; et les paroles qu'il forme ont je ne sais quoi de sourd, de fantastique, et manquent de cette clarté qui est le caractère inséparable de celles de Dieu. Aussi pouvons-nous alors porter notre attention sur un autre objet, de même qu'une personne qui parle peut se taire ; mais lorsque c'est Dieu qui nous parle, cela n'est plus en notre pouvoir.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes : c'est que les paroles qui viennent de l'entendement ne produisent aucun effet, tandis que celles qui viennent de Dieu sont paroles et œuvres tout ensemble. C'est pourquoi, lors même qu'il les profère non pour enflammer notre amour, mais simplement pour nous reprendre de nos fautes, dès la première, il dispose l'âme et la rend capable de tout entreprendre pour son service ; il l'attendrit, il l'illumine, il répand en elle la joie et la paix. La trouve-t-il dans la sécheresse, le trouble et l'inquiétude, en lui parlant il lui enlève ces peines comme avec la main et fait plus encore. Le Seigneur semble vouloir lui donner ainsi à comprendre qu'il est tout-puissant, et que ses paroles sont des œu-

vres. Il y a donc, à mon avis, entre les paroles venant de nous et celles qui viennent de Dieu, la différence qui se trouve entre parler et écouter, ni plus ni moins. Lorsque je parle, comme je l'ai dit, j'arrange moi-même avec l'entendement ce que je dis ; mais si l'on me parle, je n'ai qu'à écouter, ce qui ne me donne aucune peine. Dans le premier cas, il y a dans les paroles quelque chose d'indécis, comme il arrive lorsqu'une personne se trouve dans un demi-sommeil. Mais dans le second, les paroles sont prononcées par une voix si claire, qu'on ne perd pas une syllabe de ce qui est dit ; et quelquefois elles se font entendre dans un temps où l'âme est si troublée, et a l'entendement si distrait, qu'elle ne pourrait former une seule pensée raisonnable. Malgré cela, elle entend ces paroles, dont la première suffit pour la changer, et elle y trouve exprimées des pensées élevées, que, même au sein du plus profond recueillement, elle n'aurait jamais été capable de concevoir. Cela est plus vrai encore dans le ravissement ; car ses puissances étant alors suspendues, comment pourrait-elle entendre des vérités qui jamais ne se seraient présentées à sa mémoire ? Et comment ces vérités se présenteraient-elles, alors que cette puissance n'agit plus, et que l'imagination est comme liée ?

Il y a ici une observation à faire : si l'âme a des visions ou entend des paroles divines pendant qu'elle est ravie, ce n'est jamais pendant que l'âme est unie à Dieu dans le plus haut degré du ravissement : car alors, comme je l'ai expliqué en parlant, je crois, de la seconde eau, toutes les puissances de l'âme étant entièrement perdues en Dieu, elle ne peut ni voir, ni écouter, ni entendre. Elle est complètement au pouvoir d'un autre, et pendant ce temps, qui est de peu de durée, le Seigneur, me semble-t-il, ne lui laisse de liberté pour rien. Mais

une fois que ce temps si court est passé, l'âme persévère encore dans le ravissement; ses puissances, sans être entièrement perdues en Dieu, demeurent néanmoins presque sans action; elles sont comme absorbées et incapables de raisonner; et c'est alors qu'elle entend les paroles divines.

Il y a tant de moyens de discerner ces deux genres de paroles, qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent; j'ajoute même qu'une âme exercée et prudente en verra très clairement la différence. Sans montrer sous combien de rapports elles diffèrent, je me contenterai de signaler celui-ci. Les paroles qui viennent de nous ne produisent aucun effet, et l'âme ne les admet pas, tandis qu'elle est forcée, malgré elle, d'admettre les paroles divines. En outre, elle ne leur accorde aucune foi, elle les considère plutôt comme des rêveries de l'entendement, et n'en tient pas plus compte que des paroles d'un frénétique. Mais Dieu se fait-il entendre, nous écoutons ses paroles comme si elles sortaient de la bouche d'une personne très sainte, très savante, de grande autorité, que nous savons être incapable de mentir; ce qui est même une comparaison trop basse. Ces paroles, en effet, sont parfois accompagnées de tant de majesté, que, sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne pas trembler quand elles nous reprennent de nos fautes, et ne pas nous fondre d'amour quand elles nous témoignent de l'amour. De plus, comme je l'ai dit, elles présentent à notre esprit des vérités bien éloignées de la mémoire, et elles expriment si rapidement des pensées si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps seulement pour les mettre en ordre : à mon avis, il nous est impossible de ne pas voir alors que de telles paroles ne sont pas notre œuvre. Il serait donc superflu de m'arrêter davantage

sur ce sujet; une personne qui en a l'expérience ne saurait, selon moi, s'y tromper et tomber dans l'illusion, à moins qu'elle ne veuille, de propos délibéré, se tromper elle-même.

Voici ce qui m'est souvent arrivé : le doute s'élevait en mon âme sur la vérité de ce qui m'avait été dit, non pas au moment où les paroles m'étaient adressées, cela étant impossible, mais lorsque ce moment était déjà loin de moi, en sorte que je craignais alors d'avoir été victime de l'illusion; et longtemps après, je voyais s'accomplir ce qui m'avait été annoncé. Le Seigneur, en effet, imprime ses paroles de telle sorte dans la mémoire qu'elles ne peuvent s'en effacer, tandis que les paroles venues de notre esprit, semblables à un premier mouvement de la pensée, passent et s'oublient. Les paroles divines sont quelque chose de réel et de subsistant; et si parfois, avec le temps, on en oublie quelque détail, du moins on n'en perd pas totalement la mémoire, à moins qu'il ne se soit écoulé un intervalle fort considérable, ou qu'il s'agisse de paroles de tendresse ou d'instruction; car pour celles qui renferment une prophétie, je ne crois pas qu'elles puissent s'oublier, et il ne m'est jamais arrivé d'en perdre le souvenir, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Ainsi, je le répète, à moins qu'une âme ne soit assez misérable pour feindre de plein gré, et dire qu'elle entend quand elle n'entend pas, ce qui serait fort mal, elle verra clairement quand c'est elle-même qui forme le discours et profère des paroles; ne pas le voir me semble impossible, surtout si elle a entendu Dieu lui parler une seule fois. Que si elle ne l'a pas entendu, elle pourra rester toute sa vie dans l'illusion, se figurant qu'on lui parle. J'avoue néanmoins que je ne conçois pas une pareille erreur. Car enfin, ou cette âme veut

entendre, ou elle ne le veut pas. Si ce qu'elle entend la tourmente, si réellement elle ne veut rien entendre, soit pour échapper à mille craintes, soit pour beaucoup d'autres motifs qui lui font désirer la tranquillité dans l'oraison, pourquoi laisse-t-elle à son entendement la liberté de coordonner des raisonnements? Car il faut du temps pour cela. Quand c'est Dieu qui parle, en un instant sa parole nous instruit, et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions coordonner en un mois; quelques-unes sont telles que l'âme et l'entendement en demeurent tout étonnés. Voilà la vérité; et quiconque aura de ceci une connaissance expérimentale, verra que tout ce que j'ai dit est d'une exactitude parfaite. Je bénis Dieu de ce que j'ai su l'expliquer.

Je termine par ce dernier trait de différence : il dépend de nous d'entendre, quand il nous plaît, les paroles de notre esprit; chaque fois que nous sommes en oraison, nous pouvons nous figurer qu'on nous parle. Il n'en est pas ainsi des paroles de Dieu : en vain, pendant plusieurs jours, j'aurai le désir de les entendre, Dieu ne me parle pas; tandis qu'en d'autres temps, malgré mes résistances, il me force à les entendre. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, affirmait avoir appris de la bouche de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne lui coûterait guère d'ajouter qu'il l'a entendu des oreilles du corps. Et j'avoue franchement qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il y eût une autre manière d'entendre, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé; mais, comme je l'ai dit, l'expérience m'a coûté cher.

Quand c'est le démon qui nous parle, non seulement ses paroles ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et le Seigneur m'a aussitôt avertie de

l'illusion. Outre que l'âme demeure dans une extrême sécheresse, elle se trouve en proie à je ne sais quelle inquiétude, pareille à celle que j'ai bien des fois ressentie au milieu des grandes peines d'esprit et des diverses tentations, dont Dieu a permis que je fusse assaillie ; c'est un tourment que j'endure assez souvent encore, comme on le verra par mon récit. On ne sait d'où vient cette inquiétude, mais on sent que l'âme résiste, qu'elle se trouble et s'afflige sans savoir pourquoi ; car les paroles de l'esprit de ténèbres n'ont rien de mauvais, mais semblent plutôt bonnes. Je me demande si cela ne vient point de ce qu'un esprit en sent un autre.

La douceur et le plaisir que causent ces paroles diffèrent extrêmement de ce que font éprouver celles de Dieu. A l'aide de ce plaisir, l'ennemi pourra tromper les personnes qui n'ont jamais senti les véritables douceurs qui viennent de Dieu ; j'appelle ainsi une joie douce, forte, pénétrante, délicieuse, tranquille. Je ne donne pas le nom de dévotion à ces petits élans de ferveur sensible, qui se réduisent à des larmes ou à quelques sentiments affectueux, et qui, semblables à des fleurs naissantes, se fanent et tombent au premier souffle de persécution. Sans doute, ce sont d'heureux commencements et des sentiments louables ; mais ils ne suffisent pas à faire discerner les effets du bon et du mauvais esprit. C'est pourquoi il est à propos de marcher toujours avec une grande circonspection, parce que les personnes qui, dans l'oraison, n'auraient pas dépassé ces petites faveurs, pourraient facilement être trompées si elles avaient des visions ou des révélations. Quant à moi, je n'ai reçu ces dernières grâces que lorsque j'étais déjà élevée, par la pure bonté du Seigneur, à l'oraison d'union. Je dois cependant excepter cette première apparition de Notre-Seigneur, qui eut

lieu il y a bien des années, ainsi que je l'ai dit <sup>1</sup>. Et plût à sa divine Majesté que j'eusse compris dès lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable! Je n'en aurais pas retiré peu d'avantage.

Quand c'est le démon qui agit, loin de répandre une douce paix dans l'âme, il ne lui laisse que de l'effroi et un grand dégoût. Je tiens pour certain que Dieu ne lui permettra jamais de tromper une personne qui se défie d'elle-même en tout, et qui est si ferme dans la foi, que pour le moindre article de sa croyance, elle se dévouerait à mille morts. A cause de cette généreuse disposition que Dieu ne tarde pas à lui inspirer, et qui rend sa foi vive et inébranlable, l'âme met un soin continuel à se conformer en tout à ce qu'enseigne l'Église; dans ce but, elle interroge ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est si immuablement attachée à ces vérités saintes, que toutes les révélations imaginables, vît-elle les cieux ouverts, ne seraient pas capables d'ébranler sa croyance sur un seul point de l'enseignement de l'Église. S'il arrive que l'âme sente vaciller sa foi sur quelque point, ou qu'elle s'arrête tant soit peu à cette pensée : Si c'est Dieu qui me dit ceci, ce pourrait bien être aussi vrai que ce qu'il a dit aux saints; cette hésitation et cette pensée viendraient du démon, qui commencerait à la tenter par un premier mouvement, et ce serait un très grand mal si elle s'y arrêtait. Mais je suis convaincue que même ces premiers mouvements seront bien rares, si l'âme est revêtue de cette force que Dieu donne aux personnes qu'il favorise de ces grâces. Car, pour la plus petite des vérités que l'Église nous propose, elle se sent la force d'écraser tous les démons.

Lorsqu'une âme ne voit point en elle cette vigueur de

1. Au ch. VII, p. 59.

la foi, et lorsque la dévotion ou les visions qu'elle a ne contribuent pas à l'augmenter, je dis qu'elle ne doit pas les tenir pour sûres. Quoiqu'elle ne s'aperçoive pas sur l'heure du mal qu'elle en reçoit, ce mal, peu à peu, pourrait devenir considérable. Je vois, et je sais par expérience, qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu, qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Écriture sainte. S'il y avait la plus légère divergence, je croirais que ces visions viennent du démon, avec une fermeté incomparablement plus grande que je ne regarde les miennes comme venant de Dieu, quelque conviction que j'en aie. Avec cette divergence, on n'a pas besoin d'autres marques ; car seule elle démontre d'une manière si évidente l'action du mauvais esprit, que si le monde entier m'assurait que c'est l'esprit de Dieu, je ne le croirais pas.

Autres signes de l'action du démon. Tous les biens semblent se cacher et s'enfuir de l'âme ; le dégoût et le trouble s'emparent d'elle ; aucun bon effet n'est produit. L'ennemi semble inspirer des désirs, mais ils sont sans vigueur ; l'humilité qu'il laisse est fautive, inquiète et sans douceur. Tout cela, je crois, sera compris d'une âme qui aura éprouvé les effets du bon esprit. Néanmoins, le démon peut en cette matière nous tendre bien des pièges. Aussi, il n'y a pas sur ce point de faveur si assurée, qu'il ne soit plus sûr encore de craindre, de nous tenir sur nos gardes, et d'avoir un maître éclairé auquel notre âme soit entièrement ouverte. Avec de telles précautions, il ne peut nous arriver aucun mal.

Quant à moi, j'ai eu beaucoup à souffrir des craintes excessives de certaines personnes, surtout dans la circonstance que je vais rapporter. Plusieurs d'entre elles à qui, pour de bons motifs, j'accordais pleine confiance, s'étaient assemblées à mon occasion. Je ne

m'ouvrais d'ordinaire qu'à mon confesseur; cependant, sur son ordre, je parlais aussi quelquefois à d'autres. Ceux-ci avaient pour moi beaucoup de dévouement, et craignaient que je ne fusse trompée par le démon. Je le craignais extrêmement aussi quand j'étais hors de l'oraison; car, pendant l'oraison même, Notre-Seigneur, en m'accordant quelque grâce, daignait me rassurer. Je crois qu'ils étaient cinq ou six, tous grands serviteurs de Dieu. Mon confesseur me déclara qu'ils prononçaient tous, d'un commun accord, que ce que j'éprouvais venait du démon; ainsi, d'après eux, je devais communier plus rarement, et me distraire de manière à éviter la solitude. J'étais craintive à l'excès; les souffrances du cœur auxquelles j'étais sujette contribuaient encore à augmenter cette disposition, de sorte que souvent, même en plein jour, je n'osais rester seule. Voyant des hommes d'un tel mérite affirmer ce que je ne pouvais croire, j'en concevais un très grand scrupule, dans la pensée que cela venait de mon peu d'humilité. Ils étaient tous en effet, sans comparaison, d'une vie plus édifiante que la mienne, et ils avaient la science pour eux : pourquoi ne pas les croire? Je faisais tous mes efforts pour cela; je me représentais les infidélités de ma vie, et à cette vue, j'essayais de me persuader qu'ils disaient vrai.

Un jour, sous l'empire de cette affliction, je quittai l'église, et je vins me réfugier dans un oratoire de notre monastère. Je m'étais privée pendant plusieurs jours de la communion et de la solitude, qui étaient toute ma consolation. Je n'avais personne avec qui je pusse communiquer; car tout le monde était contre moi. Les uns souriaient, ce semble, de pitié en écoutant ce que je disais, le regardant comme le fruit de l'illusion; les autres avertissaient mon confesseur de se tenir en garde contre moi; d'autres enfin disaient que l'action du

démon était manifeste. Seul, mon confesseur, tout en suivant leur avis pour m'éprouver, comme je l'ai su depuis <sup>1</sup>, me consolait toujours. Il me disait que quand bien même ce serait le démon, dès que j'étais fidèle à ne point offenser Dieu, il ne pouvait me nuire; qu'au reste, l'épreuve passerait, et que je devais le demander instamment à Dieu. De son côté, il sollicitait avec ardeur cette grâce pour moi. Les personnes qu'il confessait, plusieurs autres encore, unissaient leurs prières aux siennes dans le même but. Toutes mes oraisons d'ailleurs, et toutes celles des âmes que je savais amies de Dieu, ne tendaient qu'à obtenir de sa divine Majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin. Pendant deux ans, ce me semble, nos prières ne cessèrent de monter vers le ciel. Toutefois, nulle consolation ne m'enlevait la peine où me jetait la pensée seule que le démon pouvait m'adresser si souvent la parole. Car, depuis que je n'avais plus mes heures de solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire entrer dans le recueillement au milieu même des conversations; il me disait ce qu'il jugeait à propos, et malgré toutes mes résistances, il me forçait à l'entendre.

Étant donc seule dans cet oratoire, loin de toute personne qui pût me consoler, incapable soit de prier, soit de lire, brisée par la tribulation, tremblant d'être dans l'illusion, accablée de tristesse et de trouble, je ne savais plus que devenir. Cette douleur, que j'avais tant de fois ressentie, n'était jamais, ce me semble, arrivée à cette extrémité. Je restai ainsi quatre

1. Ribera, dans sa *Vie de sainte Thérèse*, et le V. P. Louis du Pont, dans sa *Vie du P. Balthasar Alvarez*, confirment le témoignage de la sainte; ils rapportent tous les deux que le P. Balthasar Alvarez, pour éprouver sa pénitente et la faire mourir à elle-même, lui dit plus d'une fois, de propos délibéré, que les paroles qu'elle entendait pourraient bien venir du démon.